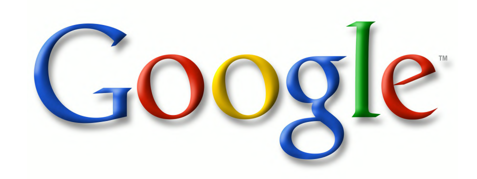
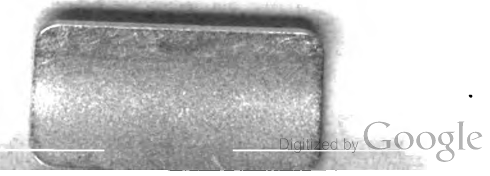

Google


WIDENER
HN XJ9R %
Google



LES FLEURS

NEUSTRIENNES.

LES FLEURS

NEUSTRIENNES

POÉSIES

ET

LA SORCIÈRE DE LAREDO,

PAR

MADAME AGLAÉ DE CORDAY.

TOME SECOND.

MORTAGNE,

IMPRIMERIES LONCIN ET DAUPELEY,

RUE D'ALENÇON, 5.

—

1857

A MES SOUSCRIPTEURS.

La philosophie a fini par soupçonner qu'il n'était pas facile de se passer de la religion, quand il s'agit de rendre les hommes meilleurs ou plus heureux.

LAURENTIE,
Ancien Inspecteur général des Études.

Oui, la loi du travail est sainte et bienfaisante.
Bien à plaindre celui qui la trouve pesante!
Bien à plaindre celui qui veut s'y dérober,
Sous un fardeau plus lourd on le voit se courber.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Vous avez donc bravé les vents et les tempêtes
Mes pauvres vers craintifs? Vous faits pour n'être lus
Que par des yeux d'amis, d'artistes, de poètes...
Et pourtant vous avez été les bien venus!

A MES SOUSCRIPTEURS.

Mon ouvrage à la main je me suis fait quêteuse,
Beaucoup ont secondé des projets généreux;
La Charité pour moi devint affectueuse,
Je demandais au nom des petits malheureux,

Pour rendre à leurs parents le travail plus facile,
Pour abriter l'enfance aux longs jours des frimats,
Pour lui donner des soins dans cet âge débile
Et préserver du froid ses membres délicats.

Sa journée achevée, au moins l'âme tranquille
De savoir qu'il repose au foyer réchauffant,
La mère, chaque soir, de la salle d'asile
S'en reviendra joyeuse apportant son enfant.

Et vous, petits enfants, quand votre cœur s'éveille
Que son premier élan soit un hymne au Seigneur;
Aimez qui vous instruit, aimez qui vous conseille,
Du jeune âge longtemps conservez la candeur!

A MES SOUSCRIPTEURS.

Oui, souscrivez pour eux, soulagez leur misère,
Eux, des biens d'ici-bas que le sort a bannis;
Et leur mère pieuse en faisant sa prière,
Reconnaissante, à Dieu dira vos noms bénis!

Puis, que fait au chrétien, si la reconnaissance
Manque à se souvenir de vos dons généreux?
Qui donne à l'indigent n'a-t-il pas l'assurance
D'être au centuple un jour remboursé dans les cieux?

Merci mes souscripteurs dont la voix m'encourage,
Vous m'avez adressé bien des bravos amis!
Grâce à vous, je le sens, oui le plus doux suffrage
Est celui que l'on trouve au sein de son pays.

AUX RELIGIEUX

DE LA GRANDE CHARTREUSE.

A. L.

Lith. Dupuis, à l'Aigle

CHAPELLE SAINT BRUNO, PRÈS LA GRANDE CHARTREUSE.

Sur la cime des monts l'Aigle bâtit son aire.



CHAPELLE SAINT BRUNO, PRÈS LA GRANDE CHARTREUSE.

Sur la cime des monts l'Aigle bâtit son aire.

La Grande Chartreuse,
Aglaé de Corday.

AUX RELIGIEUX

DE LA GRANDE CHARTREUSE.

Je veux aller un jour sur un faîte sublime,
Dans quelque vieux couvent penché sur un abîme,
Où je n'entendrai plus aucun bruit des vivants;
Sur quelque Sinaï, sur un Horeb en flamme
Où l'Eternel descend, pour se montrer à l'âme
Vêtu de la foudre et des vents.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

La prière du juste est l'encens des mortels!

DE LAMARTINE.

Ce qui est divin est parfait de sa nature, et dès son origine, comme ce qui est humain est nécessairement imparfait et caduc; ce qui est divin ne passe pas et ne s'use pas, mais au contraire tout ce qui est humain passe et s'use comme un vêtement.

Le Père DEBREYNE, trappiste.

Sur la cime des monts l'aigle bâtit son aire
Au-dessus des rochers et des récifs bruyants;
Tel, ici, saint Bruno fonda le monastère
D'où s'envolent aux cieux la prière et l'encens.

Frères, vous faites bien de quitter notre fange,
Le ciel couronnera votre sublime effort;
Car, dans la voie humaine où tout mortel se range,
Combien, hélas! combien d'attardés loin du port!

Je vous révère, ô vous, prisonniers volontaires!
Aux fêtes d'ici-bas vous fîtes vos adieux
Pour la geôle sublime, ô prêtres solitaires,
Que vous ne quitterez que pour monter aux cieux.

Et tandis qu'entre nous, pauvres fous que nous sommes,
En mondains nous parlons de votre humilité,
Vous, les plus prévoyants, vous jetez, pieux hommes,
Votre ancre d'espérance en la sainte cité.

Frères, vous faites bien: Qu'est-ce que notre vie?
Fleuve amer que nos pleurs remplissent tous les jours,
Où la douleur qui fuit est de douleur suivie,
Fardeaux toujours levés pour retomber toujours.

Chantons, rois des concerts, nous qui tenons la lyre,
Poètes, levons-nous, marchons!... mais notre voix
N'est qu'un cri douloureux, un souffle de délire
Qui s'éteint dans les pleurs qui coulent sur nos doigts.

La lyre ne rend plus de sons comme aux vieux âges;
A ses chants, les cités ne s'élèveront plus.
Si la pierre se meut à des accords sauvages,
Ce n'est qu'au bruit que fait le marteau des Brutus.

Nos pieds ne laissent pas d'empreintes sur la terre,
Nos beaux jours ne seront bientôt qu'un souvenir.
Tout ce qu'on croit saisir, hélas! n'est que chimère
Dans cet exil terrestre où l'on vit pour souffrir.

Du néant des grandeurs que l'âme pénétrée
Leur dise adieu long-temps avant de les quitter.
Nulle joie ici-bas ne peut être assurée,
Car d'un bonheur constant nul ne peut se vanter.

J'ai connu des humains bercés dans la mollesse,
Un instant on a vu la joie en leurs regards;
Mais bientôt fatigués d'une trompeuse ivresse,
Leurs roses s'effeuillaient ne laissant que les dards.

J'ai connu des humains au sein de l'opulence
Des sentiers du bonheur suivant l'illusion,
Qui depuis sont tombés dans l'affreuse indigence,
Pleurant leurs biens perdus et leur déception.

Là, cette âme, au bonheur va rester étrangère,
Elle mit son espoir dans un trompeur serment;
Là, c'est un être en pleurs et qui se désespère,
Car le monde, pour lui, fut injuste et méchant.

Terre de désespoir! où tout trompe, où tout change,
Où l'imposteur mirage à nos yeux s'est montré,
Où le cœur dévoué, las, ne voit en échange
De tant d'amour, nul baume à son cœur déchiré.

Mais qu'importe au chrétien un jour brillant où sombre
Riant ou nébuleux? il va s'évanouir
Ce jour, heureux où triste, il passe comme une ombre,
Il passe ainsi que nous qui naissons pour mourir.

Oui, vous avez bien fait de quitter notre fange,
Le ciel couronnera votre sublime effort,
Frères, car dans la voie où tout mortel se range,
Combien, hélas! combien d'attardés loin du port!

A la Grande-Chartreuse.

LA SORCIÈRE DE LARÉDO.

NOMS

DES PERSONNAGES FIGURANT DANS CE RÉCIT.

José PEREZ, ancien armateur ruiné.

Juana PEREZ, sa sœur.

GOLONDRINA, fille de José PEREZ.

Ramon VALDÈS, millionnaire, demeurant à Cadix.

Don FERNAND, comte de Montéro, lieutenant d'artillerie.

Pédro PASTOR, pêcheur à Larédo.

MARTINA, sa femme.

Manoel PASTOR, } leurs fils.
Andréo PASTOR, }

Rafael PASTOR, frère aîné de Pédro PASTOR, pêcheur à Cadix.

Antonio MÉDRANO, pêcheur à Cadix, ami de Rafael PASTOR.

La BRUJA, sorcière.

Le DIABLE, sous la figure d'un gros chat noir, personnage miaulant.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Los Vizcainos son gente que come, bebe y se divierte poderosamente, sin perjuicio de atender á sus negocios con inteligencia, ó de andar á balazos cuando el caso lo requiere, sin hacerse rogar demasiado.

(*Espagne Artistique*, tome II, page 91)

Tout croire est d'un imbécile,
Tout nier est d'un sot.

CHARLES NODIER.

En cada tierra su uso.

(*Proverbe espagnol.*)

Il est une contrée où les habitants sont profondément imbus des croyances catholiques, ils aiment la glôire de leur patrie et le péril dans les combats; peuple hospitalier, plus digne qu'aima-

ble, plus sérieux qu'enjoué; peuple observateur et réfléchi, d'exquise politesse, au langage harmonieux et grave. Pays où les femmes sont belles, les hommes vaillants et fidèles à la foi jurée. Pays aux splendides horizons, au soleil éblouissant, aux senteurs enivrantes; où l'on voit les chèvres soyeuses suspendues aux flancs des rochers. Pays où la chaleur est tempérée par l'ombrage des chênes toujours verts, des thérébintes et des caroubiers aux grappes rouges, où l'air est embaumé par l'odeur des fruits d'or de l'oranger et de ses blanches fleurs étoilées secouant leurs pétales de neige sur les passants, comme ferait un encensoir exhalant ses parfums.

Cette contrée, où se passèrent les faits que je vais rapporter, se trouve dans le nord de l'Espagne, dans une petite ville dont je vais donner une description toute géographique, sur son commerce, sa situation et ses environs; je veux parler de Larédo.

Dans la vieille Castille, Larédo, dont la mer vient battre les murs du côté du couchant, est

une petite ville de cinq ou six mille âmes environ; elle fait en grand le commerce de poissons frits, son port étant, de tous ceux de l'Espagne, celui où le poisson abonde le plus, et cette abondance durant toute l'année.

Il y a une douzaine d'établissements munis d'immenses chaudières remplies d'huile d'olives, que l'on fait bouillir et où l'on frit les poissons après les avoir préparés et fait mariner pendant vingt-quatre heures dans le sel; on laisse tout entiers les poissons qui pèsent moins de quatre livres, les plus gros sont coupés par tronçons avant d'être frits. La friture refroidie et parfaitement égoutée, on l'entasse dans des barils de bois de hêtre; ces barils remplis, pèsent depuis trois jusqu'à vingt-cinq kilos; le baril plein, on verse une sauce froide, moitié huile et moitié vinaigre, on cloue le couvercle, on met le tout dans des salles destinées à cet effet, où chaque baril est soigneusement retourné tous les jours.

Ces barriques de poissons frits partent pour tous les marchés de l'intérieur de l'Espagne, du

Portugal et pour l'Amérique, qui, chaque année, en achète une très grande quantité; ce genre de commerce s'appelle *Escabetier*, c'est-à-dire: conserve de poisson.

La moitié des habitants de Larédo exerce la profession de pêcheurs, la plupart ont été matelots sur les vaisseaux de l'Etat et ont servi huit ans.

On compte environ deux cents barques de pêcheurs dans le port de Larédo. Ces barques sont gardées par les fils des matelots, ils entrent dans ces bateaux vers l'âge de douze ans. Ces enfants gagnent chacun le quart de la paye d'un matelot; on les appelle *Muchachos de barcos,* — enfants de barques.

Leur service consiste, dans le port, à surveiller la barque, à la nettoyer, à retirer l'eau qui s'y infiltre. En mer ils aident les pêcheurs et leur font des cigarros.

Quand les barques sont dans le port, les filets sont emportés chaque soir hors de la barque et lavés dans l'eau douce, pour les dégager de l'hu-

midité saline qui les brûlerait promptement s'ils restaient long-temps dans l'eau salée. Leur toilette faite, on étend les filets sur des perches plantées exprès dans le *Canto*, petite prairie située au pied de la forteresse du côté de la mer.

Le nom de cette prairie lui vient de *los cantos:* c'est-à-dire des galets ou cailloux polis et plats que la mer pousse sur quelques plages et dont on se sert pour paver les trottoirs dans les ports de mer.

Ces cailloux marins que la mer jette dans cette prairie, consacrée à Larédo à l'étalage des filets des pêcheurs, leur fit prendre le nom *del Canto*. Quand les voiles sont mouillées, on les emporte aussi avec les filets pour être séchées.

Vue de la rade, la ville de Larédo s'élève en amphithéâtre; au nord, sur la gauche, la citadelle la couronne.

Vers la moitié de la ville, en arrière, on découvre la montagne *del Valle de Liendo*, montagne couverte de bons vignobles et couronnée d'*ar-*

gumas, espèce de landiers dont les produits appartiennent à la commune. Le pied *del Valle de Liendo* est à une lieue de Larédo et s'élève environ trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

A quelques lieues de Larédo, au midi, est la montagne de *Candiano*, plus haute que la précédente, couverte de hêtres et de chênes, de ceux qui donnent le gland doux.

Toujours s'élevant par gradation, derrière la montagne de *Candiano*, se voient celles de *Rumiera*, de *la Vega de Pas*, de *San Roque del Romeral*, enfin *Las Peñas de Runcias*.

Toutes ces montagnes s'enchaînent, et la dernière est couverte d'une neige étincelante qui, suivant que le soleil la colore, tantôt paraît comme revêtue de longues draperies argentées, tantôt brille et reluit comme si elle était couverte d'un riche et vaste manteau prismatique tout bordé d'or.

Ces montagnes, ainsi groupées, cachent les

plaines de la vieille Castille, et leurs versants sont couverts de villages habités par les Pasiégos, presque tous contrebandiers.

Suivant la tradition, les Pasiégos descendent des Arabes.

Ceux-ci avaient pris les armes en faveur du catholicisme contre les Maures; ils les défirent en 706 à la suite de Pélage. Ce héros, par le long séjour qu'il y fit, illustra la célèbre grotte connue sous le nom de *Notre-Dame de Cavagonda.*

Le saint roi Pélage jeta les fondements de la monarchie espagnole; après avoir conquis plusieurs provinces, il fut proclamé roi de Léon et des Asturies.

Pour récompenser la valeur de ses braves soldats asturiens, Pélage les fit tous nobles.

Alors les Asturies se composaient de l'Asturie actuelle, de la province de Santander et des trois provinces Basques.

Ces pays sont encore habités aujourd'hui par les nobles descendants des compagnons d'armes du roi Pélage.

Achevons la description de notre paysage:

En face du mont Candiano, au milieu de la plaine, se trouve le roc de San Vicente, de quatre cents pieds d'élévation et d'un quart de lieue de circonférence.

Ce roc est recouvert de vignobles et de chênes toujours verts.

A son sommet, on remarque les ruines d'une chapelle dédiée à saint Vincent.

Pendant une longue suite de siècles, les peuplades environnantes y venaient tous les ans en pélerinage.

Bien des fois depuis, pour se mettre à l'abri des intempéries de l'hiver, les vaillantes légions de Don Carlos vinrent chercher quelques heures de repos dans les sombres et profondes excavations de ce rocher qui, souvent aussi, servit de refuge aux postes avancés de cette armée.

Au pied du rocher de Saint-Vincent, s'élève Colindrès, petite ville libre, jouissant des *Fueros*, c'est-à-dire des mêmes priviléges que la province de la Biscaye.

Toujours de la rade, en regardant Larédo, sur la gauche, sont les villages d'Argoños, d'Escalante, de Cicero, de Natès et de Carasa dont les premières maisons semblent vouloir venir se baigner dans la mer.

Tout près, au village de Treto, l'on voit encore les ruines amoncelées d'un château bâti par les Maures.

Du côté opposé, à droite, est la ville de Santoña, dont la vue est cachée par un rocher d'une lieue carrée à sa base et de mille pieds de hauteur.

Tous les bords de ce rocher sont fortifiés; c'est la dernière place que conserva Napoléon dans la guerre de l'indépendance.

CHAPITRE II.

JOSÉ PEREZ.

JOSÉ PEREZ.

Qu'on nous cite un peuple qui soit plus religieux que le peuple espagnol, plus fidèle à sa parole, plus calme dans les malheurs, plus disposé à mourir dans la défense de ses croyances; plus sobre dans son système de vie au milieu de l'abondance, plus respectueux envers ses semblables, plus hospitalier, plus noble dans ses manières d'agir?

Marquis De Custine.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires;
Des histoires du temps passé.

Alfred De Vigny.

Hasta los niños Saben
Que es mayor aprecio,
Un pajaro en la mano
Que por el aire ciento.

Sancho.

Non loin de Larédo, près de la petite ville de *Colindrès*, où la mer vient, dans les hautes marées, battre les murs d'appui, habitait José Perez, homme veuf, déjà sur l'âge, naguère

armateur, il avait été ruiné par les pirates algériens.

Dans la même année, José Perez perdit sa fortune et sa femme qui lui laissa une fille encore au berceau; cette enfant se nommait Golondrina, ou Golondrine.

Perez avait demeuré à Barcelone; mais, un an après ses malheurs, il quitta cette ville pour venir habiter un lieu qui lui rappelât moins son opulence passée, et aussi pour se rapprocher de sa sœur qui demeurait à Larédo.

José Perez entoura sa fille de soins affectueux, s'occupa lui-même de son éducation qu'il suivit avec zèle; mais en même temps il tâcha de lui donner les goûts simples et champêtres qui conviennent aux villageois montagnards de la vieille Castille.

A seize ans, la vive et brune Golondrina menait, avec ordre et dextérité, l'humble ménage de son vieux père, qui lui fit une obligation essentielle des soins et de l'économie qu'elle devait établir et maintenir dans la maison.

On appelait Golondrina : la Perle, la Rose de Colindrès !

Son père l'aimait tendrement, et cependant, en retour, il exigeait d'elle plus d'obéissance encore que d'affection.

José Perez était un homme probe et juste, mais froid et positif; il ne comprenait pas la sensibilité morale dans le cœur d'une femme.

Il les regardait toutes comme des êtres faits pour rendre le foyer domestique plus soigné, plus joyeux, plus agréable; mais l'idée ne lui vint jamais qu'une femme pût devenir l'ami le plus intime de son mari, et le plus doux confident de ses peines.

José Perez était fier de sa fille; malgré la médiocrité de la fortune à laquelle il était réduit, il voulait qu'elle fût toujours vêtue avec une simplicité élégante.

L'humble maison devait aussi toujours être ornée de fleurs fraîches et abondantes, qu'il cultivait dans tous les recoins de son petit domaine.

José Perez avait été lié, par une longue et très profonde affection, avec un brave officier de marine sans fortune, nommé Valdès, qui jadis avait failli se noyer pour le sauver, lorsqu'un jour de tempête la vague l'avait jeté dans les eaux de Tarifa.

Depuis lors, José lui avait voué une reconnaissance sans bornes; riche à cette époque, il adoucit les dernières années de la vie de Valdès, avec cette charité affectueuse qui n'humilie pas; il s'était chargé de l'éducation de son fils unique, Ramon Valdès, après la mort de son père, et l'avait fait entrer à l'école de la marine marchande.

Ramon profita de l'éducation que lui fit donner son bienfaiteur; à sa sortie de l'école il fut placé sur un navire au long cours. Quelques années plus tard il fit son chemin dans la mer des Indes, plaça dans le commerce: d'abord les économies de ses appointements, plus tard, le fonds de la petite fortune que son père avait due à l'affection et à la reconnaissance de José Perez.

Tout favorisa Ramon et lui permit de faire de plus grandes entreprises, qui toutes lui réussirent. Il plaça des courtiers de commerce dans les îles Philippines et de Cuba, de même que dans les ports de Malaga, d'Alicante, de Tarragone et de Cadix; ensuite il se fixa dans cette dernière ville, qu'il habitait lorsque ses intérêts lui permettaient de quitter la mer durant quelques mois.

Dans ce paradis de la brûlante Espagne, sous ce bleu et limpide ciel si pur de la poétique Andalousie, dans ces lieux embaumés des senteurs des lavandes, des jasmins et des genêts odorants, Ramon Valdès avait acheté un beau palais gothique.

Sur les bords de la baie de Cadix, touchant à ce palais, il acheta un terrain considérable et délicieusement planté d'orangers, de citronniers, de palmiers, de myrtes, de lauriers roses, de lentisques, de grenadiers, de cinnamomes, d'aloës et d'oliviers: dont les feuilles larges forment une espèce toute particulière; chose d'autant plus

remarquable, que dans l'Europe entière, on ne trouve cette espèce d'oliviers que dans la baie de Cadix.

Ramon avait écrit plusieurs fois au bienfaiteur de son enfance pour le prier de venir passer quelque temps près de lui, avec sa fille dont il n'avait ouï parler que dans les lettres assez rares que lui écrivait José Perez, dont il ignorait la ruine.

Après la mort de sa femme, José l'instruisit seulement que, quittant le commerce, il allait habiter près de sa sœur; mais pas un mot de lui ne répondit aux pressantes invitations que lui faisait Ramon de venir à Cadix.

Celui-ci lui déclara avec une persistance pleine d'affection, que, dussent ses intérêts commerciaux en être compromis, il allait le rejoindre à Colindrès, si José ne consentait à le venir voir à Cadix.

Après avoir reçu cette lettre, José Perez réfléchissant au moyen de toujours cacher sa ruine à Ramon, n'en trouva pas de meilleur que celui de

prévenir sa visite en se rendant à son invitation. Il connaissait le cœur de Ramon, qui, sans nul doute, eût voulu rétablir sa fortune; mais le fier Castillan préférait la médiocrité dans laquelle il vivait, à une opulence due à l'aveu de sa détresse.

Il avait une sœur moins âgée que lui, Juana Perez, qui vivait à Larédo dans une certaine aisance, étant propriétaire de quelques revenus et d'une maison dont le prix des loyers était plus que suffisant à ses besoins.

José pria sa sœur de venir durant son absence habiter chez lui à Colindrès, pour le remplacer auprès de sa fille, et veiller sur elle.

José vendit, à un orfèvre, deux beaux vases d'argent, débris de sa richesse passée.

Avec l'argent que lui procura la vente de ces vases, il acheta des vêtements convenables, afin que Ramon Valdès ne pût soupçonner sa détresse, et il arriva à Cadix après dix jours d'heureuse navigation.

José Perez n'avait pas vu, depuis quatorze ans, Ramon, qui à cette époque n'avait que

vingt-deux ans, José n'eût pas été reconnu du fils de son ami; mais à son nom, les bras de Ramon Valdès s'ouvrirent avec transport pour le recevoir comme un fils reçoit un père chéri après une longue absence.

José trouva Ramon entouré de toutes les jouissances du luxe le plus confortablement élégant et affectueusement servi par de nombreux domestiques.

Après quelques jours passés ensemble, Ramon Valdès remarqua que chaque fois qu'il questionnait José sur sa fille, celui-ci était laconique dans ses réponses et moins confiant que sur tout autre sujet.

Ramon Valdès, qui croyait toujours José en possession d'une brillante fortune, s'était étonné qu'il eût quitté Barcelone pour venir demeurer près de la petite ville de Colindrès, où sa fille ne pouvait avoir de ressources pour acquérir une éducation conforme à sa fortune.

Questionné sur ce point, José lui dit: « Que « sa fille était élevée dans des goûts très simples,

« et qu'il pensait qu'elle serait aussi heureuse de « vivre dans une position médiocre, que si elle « était entourée de plaisirs fastueux, où le bon- « heur que promet le monde ne se trouve être, « bien souvent, qu'un songe trompeur pour celui « qui l'a rêvé. »

« — Sa fille est disgraciée de la nature, — « se dit en lui-même Ramon, — et son amour- « propre aurait sans doute trop à souffrir en la « voyant dans le monde. »

Ramon parla du caractère de Golondrina. — C'est une bonne enfant, — répondit José. Puis aux questions de Ramon sur les plaisirs de la jeune fille, il ajouta:

« Ils sont les plus simples du monde, — « et lui suffisent ainsi: une chèvre blanche et « soyeuse qui la suit partout et vient à sa voix, « un jardin rempli de fleurs qu'elle aime à soi- « gner, voilà ses plaisirs. »

Il ne lui dit pas que Golondrina était svelte et gracieuse comme les jolis oiseaux dont elle por-

tait le nom (*), que sa voix enchantait tous ceux qui l'entendaient s'accompagnant sur la guitare, ni qu'on l'appelait la Rose, la Perle de Colindrès, ni qu'elle était la plus belle et la plus fêtée aux danses du pays.

Ramon lui ouvrit son cœur avec plus de confiance. Un jour, José lui ayant demandé s'il se trouvait heureux, et pourquoi il ne s'était pas encore choisi une compagne:

« Mon père, répondit Ramon, — c'est ainsi
« qu'il appelait José Perez, — oui je sens qu'il
« m'en faudrait une pour la voir heureuse de tout
« ce bien-être qui m'entoure: mais vous le dirai-
« je, dans les promenades et les réunions où je
« me suis trouvé, j'ai remarqué un bon nombre de
« belles jeunes filles; dans celles dont je me suis
« le plus occupé, j'ai découvert une coquetterie
« qui me rendrait malheureux si j'étais con-
« damné à devenir le mari d'une femme sem-
« blable, ou telle que si la belle se fût abaissée
« à me donner sa main, à coup sûr elle eût cru

(*) Dans la langue espagnole, Golondrina veut dire hirondelle.

« déroger et n'eût épousé en moi que mon hôtel
« et mes millions. Celles-là, qui ne sont que hautaines ou coquettes ne peuvent donner le bonheur; je veux une femme douce et bonne, élevée simplement; qu'elle soit jolie, afin que je puisse l'aimer; indulgente, afin qu'elle puisse m'aimer aussi. »

A ces aveux d'un cœur naïf, José se disait: « Golondrina est belle, Ramon est désintéressé, si je lui parlais de ma fille? »

Mais cette pensée ne fut qu'un éclair. L'obstiné vieillard se retrempa dans son orgueil, ou plutôt dans sa délicatesse exagérée, et se dit: « Si Ramon « épousait ma fille dans l'indigence, il ne le ferait « peut-être que par dévouement pour réparer « l'injustice du sort envers moi, qu'il appelle son « bienfaiteur? Puis il veut que sa femme soit « jolie, et Golondrina ne l'est peut-être pas « autant qu'elle le paraît à mes yeux de père! »

Déjà, plusieurs fois, Ramon avait reproché à José de ne pas lui avoir amené sa fille, alors José parlait de sa timidité, de son peu de goût pour

le monde, puis il alla jusqu'à calomnier la beauté de sa fille, disant: « — Que son amour-propre « paternel aurait eu trop à souffrir en la voyant « moins bien que les belles Andalouses de Cadix. »

Enfin il ajouta mille petites choses qui donnèrent à penser qu'il avait de fortes raisons pour tenir sa fille dans la solitude, choses que Ramon ne pouvait s'expliquer sans penser que — Golondrina était décidément laide.

Après quelques semaines de séjour à Cadix, le jour du départ de José Perez étant arrivé et l'heure des adieux venue, avant de le laisser dans le navire qui devait le ramener, Ramon lui dit avec affection: — « Mon père, je ne vous ai « point parlé d'une lettre reçue il y a quelques « jours, lettre qui m'appelle à Tarragone, car « vous eussiez voulu presser votre départ pour « me laisser libre; sans cette lettre je vous aurais « accompagné à Colindrès, je partirai ce soir « pour Tarragone, mais aussitôt de retour, et « après quelques jours passés ici, j'irai vous « rendre votre visite à Colindrès. »

A cette déclaration inattendue, José Perez resta interdit, ne sachant que lui répondre.

A peine venait-il de se remettre de cette secousse que la cloche du départ se fit entendre, et Ramon Valdès n'eut que le temps de serrer encore une fois dans ses bras son bienfaiteur avant de le quitter et de lui remettre une petite boîte.

« Cette boîte est destinée à Golondrina, lui « dit-il, veuillez la lui remettre, mon père. Elle « contient quelques petits présents que vous ne « voudriez pas qu'elle refusât, venant de la part « de votre fils adoptif. »

Quoique fortement trempé, le cœur de José Perez avait souffert de sa dissimulation envers Ramon, dont il avait plus que jamais été à même d'apprécier les bons sentiments.

« Ma fille eût été si heureuse avec lui, se « disait-il. » — Puis ensuite, sa fierté reprenant le dessus: —

« J'ai bien fait de me taire. Ramon a parlé « de venir, il est vrai, mais sans compter mille

« obstacles imprévus; ne se peut-il que ses nom-
« breuses occupations l'empêchent de faire le
« voyage de Colindrès? »

José Perez ouvrit la boîte que Ramon lui avait remise pour Golondrina, il trouva une belle mantille de dentelle et plusieurs bijoux de prix, qui ne pouvaient être portés que par une femme du grand monde, parures bonnes pour la fille du riche armateur de naguère, mais non pour l'humble fille d'un montagnard; car c'est presque ainsi que Perez avait élevé sa fille. Il forma le projet de lui cacher ces présents, voulant qu'elle n'en eût connaissance qu'après sa mort; il comptait mettre dans la boîte une page explicative pour qu'elle apprît plus tard d'où venaient ces riches objets. Comme il allait refermer la boîte, il aperçut au fond une lettre à l'adresse de Golondrine, il l'ouvrit et lut ce qui suit:

« Je suis malheureux que vous n'ayez pas
« accompagné votre père à Cadix, ma chère
« Golondrina; vous m'avez privé du bonheur de
« vous connaître, c'est donc à moi de vous aller

« voir. Dès que mes affaires seront terminées à « Tarragone, je m'empresserai de me rendre « auprès de vous et de mon second père auquel « je remets quelques cadeaux pour vous. Il m'a « parlé de vos goûts simples qui vous éloignent « du monde. Si les petits présents que je vous « envoie ne vous étaient pas agréables, ma chère « Golondrina, j'espère que bientôt je serai plus « à même de connaître vos goûts; en attendant, « daignez recevoir ces bagatelles en souvenir « d'une personne qui vous aime comme un frère.

« RAMON VALDÈS. »

José arriva bientôt à Colindrès, où il trouva sa fille moins gaie, moins expansive, mais non moins aimante pour lui que d'habitude; il demanda à Juana si la santé de Golondrine ne s'était point altérée durant son absence? Juana l'assura que non; Perez s'en réjouit et reprit sa vie accoutumée qu'il occupait aux travaux qu'exigeaient ses fleurs et les vignobles qu'il possédait, reste des débris de sa fortune, ainsi

qu'une prairie voisine, et dont les produits servaient à l'entretien de sa maison, aux besoins de sa fille et aux siens.

José remerciant Juana avec effusion, d'avoir quitté sa maison pour rester près de Golondrina pendant son absence; Juana lui répondit: — « Frère, ta fille n'est plus une enfant, je me suis « trouvée si heureuse des soins qu'elle m'a pro« digués pendant mon séjour chez toi, que je te « prie de lui permettre de venir de temps en « temps passer quelques jours à Larédo.

« — Oui, ma bonne sœur, reprit José, Golon« drina ira te remercier; mais, Juana, ne me la « gâte pas trop, de peur qu'elle ne trouve l'en« nui près de moi, car je suis persuadé que ton « départ va lui laisser un grand vide.

« — Sans doute, reprit Golondrine, en regar« dant Juana avec la plus tendre affection; mais « pour moi, mon bon père, ne craignez pas que je « puisse jamais m'ennuyer auprès de vous. » — Et José Perez fut rassuré.

CHAPITRE III.

DON FERNAND DE MONTÉRO.

DON FERNAND DE MONTÉRO.

Quand j'écoutai les sons de sa voix douce et tendre,
Je ne respirai plus, afin de mieux l'entendre.

ANCELOT.

Sous un tel climat, l'année n'est qu'une suite de jours de fête.

Marquis DE CUSTINE.

Sa figure était charmante, ses manières distinguées, son esprit vif et brillant, sa bravoure à toute épreuve; il n'était point d'exercice dans lequel il n'excellât.

CHARLES NODIER.

Environ trois mois avant le départ de José Perez pour Cadix, un soir vers le soleil couchant, arrivaient à Larédo deux compagnies d'un régiment d'artillerie, désignées pour y tenir garnison.

Parmi les officiers de ce brillant état-major, on remarquait, par la rare distinction de sa figure et par l'élégance de sa taille, Don Fernand, comte de Montéro, lieutenant dans l'artillerie de sa très catholique Majesté, Charles IV, roi d'Espagne et des Indes.

Don Fernand était Aragonais, sa mère était veuve, d'une naissance illustre, et soutenait son fils au régiment, sinon avec éclat, du moins avec l'aisance que demandaient son nom et son grade.

Fernand avait vingt-trois ans. Il ne s'enorgueillissait point de ses avantages physiques. Bon camarade, brave, instruit, spirituel; et bien qu'il ne fût pas ennemi des plaisirs, il ne les recherchait point.

Doué d'une âme généreuse et d'un cœur aimant, il n'avait eu encore que des amours faciles et de la tendresse vive et durable seulement pour sa mère.

Dans le secret de son cœur, il ne lui reprochait qu'une extrême vanité sur le chapitre de sa naissance.

Sa mère lui avait dit à ce sujet :

« Je te pardonnerais toutes les étourderies et « toutes les folies de jeunesse que tu pourrais « faire ; mais une mésalliance, Fernand, je ne te « la pardonnerais jamais. »

Le jeune officier, bien que moins sévère sur l'article de ses nobles armoiries, n'aurait pas eu la pensée de s'allier à une fille de bourgeoise extraction, du reste cela ne l'inquiétait pas ; il n'avait jamais aimé.

A son arrivée à Larédo, le hasard lui fit prendre son logement chez Juana Perez ; il y demeurait tranquille, occupé de son service, lorsque Juana quitta sa maison pour aller à Colindrès pendant l'absence de son frère. N'ayant eu qu'à se louer des politesses du jeune lieutenant, elle lui laissa la double clé d'un beau jardin attenant à sa maison, où, dans ses moments d'oisiveté, il allait quelquefois rejoindre Juana pour se promener ou lui faire une visite de quelques minutes quand il la trouvait assise dans un pavillon qu'elle avait fait élever dans ce jardin. Fer-

nand avait un chien, magnifique épagneul blanc et orange; Milord était si beau, si doux, que Juana, qui lui donnait mille friandises, s'en fit aimer promptement. Milord avait ses entrées dans le jardin, où il la suivait chaque jour pendant que le lieutenant sortait pour faire son service.

Seul ou accompagné de ses amis, d'habitude Fernand se promenait sur la route royale qui mène de Larédo à Madrid; route bordée de chaque côté de plusieurs rangs de peupliers ombrageant les prairies qui étalent leurs verts tapis jusqu'au village de la Pesquéra, petit faubourg à une demi-lieue de Larédo.

Quelques jours après le départ de Juana, par une chaude journée, le lieutenant, son fusil sur l'épaule et suivi de Milord, traversa la Pesquéra, puis Calléjo, autre faubourg de Larédo, suivant toujours la grande route de Madrid, dépassant le rocher de Saint-Vincent: il venait de traverser la petite ville de Colindrès; se trouvant fatigué, il pensa à chercher de l'ombre pour se reposer un

instant et prit le premier chemin de traverse qu'il trouva à sa droite, ce chemin était ombragé par de hauts figuiers; après quelques centaines de pas, Fernand allait s'asseoir au pied d'un arbre, lorsqu'il aperçut une maisonnette blanche et carrée, à la toiture demi-plate et couverte de tuiles, aux persiennes vertes, au balcon tapissé de fleurs. D'un côté de la maison se voyait un petit bosquet couvert de gazon, planté de rosiers, de hauts jasmins et recouvert par le feuillage d'un magnifique oranger. Cette oasis était close d'une haie plantée d'aubépines et de genêts odorants, et fermée par une barrière.

Fernand altéré par la chaleur et par la promenade qu'il venait de faire, monta sur le tertre du chemin pour essayer de prendre une orange à l'une des branches pendantes qui débordaient l'enclos; il était prêt à saisir le beau fruit mûr et doré, lorsque, restant muet de surprise et d'admiration, il fit un geste à Milord, qui se coucha à ses pieds; Fernand venait d'apercevoir une jeune femme endormie et demi-couchée au pied

de l'oranger, la tête appuyée sur son bras gauche; elle avait une robe de soie noire qui laissait dépasser un petit pied à rendre Cendrillon jalouse, un simple chapeau de paille noué d'un ruban bleu couvrait à demi sa tête et laissait voir deux longues tresses de cheveux noirs attachés sur la hanche, où se drapait une étroite basquine bordée de franges soyeuses; deux sourcils fins et arqués se dessinaient sur un front jeune et candide, des paupières de soie ombrageaient des yeux endormis, un nez grec, un menton en fossette, un cou de lys; c'était bien plus qu'il n'en fallait pour rendre muet d'admiration le jeune lieutenant, qui jamais n'avait vu si ravissante apparition dans les cercles de Madrid. Après être resté quelques secondes en contemplation, il ne songeait point à se retirer, lorsqu'il entendit la barrière s'ouvrir et vit une jeune servante regarder dans le chemin.

Fernand descendit du tertre et fut s'asseoir sous les branches d'un figuier, Milord se coucha aussitôt à ses pieds. Un instant après il vit passer

près de lui, mais sans en être vu, une dame âgée, dont le chapeau lui dérobait les traits. Lorsque cette personne eut fait quelques pas, Milord s'élança vers elle et se mit à la caresser: c'était Juana, que le chien venait de reconnaître.

Aussitôt Fernand se leva pour saluer la sœur de Perez et lui demander où il se trouvait?

« Chez mon frère, — répondit Juana, — où « vous allez vous reposer, j'espère? Mon frère « est absent, mais je le remplace aujourd'hui et « vous offre l'hospitalité en son nom. »

Fernand accepta l'invitation, le cœur palpitant de l'espoir d'apprendre le nom de la belle personne qu'il avait vue endormie dans le bosquet.

L'unique servante de la maison que Fernand avait vue aller au-devant de Juana reçut l'ordre de préparer le chocolat. Après quelques minutes de conversation avec Fernand, qu'elle avait fait asseoir près d'elle sur un banc de la porte d'entrée, Juana appela de nouveau la jeune fille pour lui demander où était Golondrina?

« Mademoiselle a fini sa siesta, répondit la

« bonne, je viens de la voir sortir par la barrière
« du pré, où sans doute elle est allée cueillir des
« feuilles de chêne vert pour sa chèvre.

« — Allons au-devant de ma nièce, — » dit Juana à Fernand.

Après quelques instants de marche, ils entrèrent dans un pré; une svelte jeune fille leur tournait le dos, elle sautait légère comme un muffoli de Corse, ou comme une gazelle du Thibet, pour cueillir une branche de chêne, et paraissait si occupée de l'idée de saisir cette branche qu'elle ne vit venir ni sa tante ni le lieutenant. Celui-ci, au moment où il venait d'être aperçu de Golondrina, car c'était elle, saisit la branche désirée et l'abaissa, afin qu'elle pût en cueillir les feuilles.

Golondrina resta surprise et interdite en présence d'un étranger, — tous deux rougirent; elle de surprise, lui de trouver plus belle encore cette jeune fille, qu'il n'avait vue que de profil au pied de l'oranger: les grands yeux veloutés, la taille si élégante de Golondrine achevèrent de

lui tourner la tête. Cependant, en homme de bonne compagnie, il maîtrisa son émotion et ne laissa voir qu'une muette admiration pour une beauté aussi accomplie.

Golondrina voyant sa tante sourire se douta que le bel officier n'était autre que le locataire de Juana.

On rentra pour prendre le chocolat; la simplicité du modeste ménage, relevée par une extrême propreté, par des corbeilles de joncs ornées de fleurs et de verdures, parut à Fernand mille fois préférable au luxe étalé dans les riches palais.

Le lieutenant s'occupa beaucoup de Juana, lui parla longuement de son jardin de Larédo, des fruits à cueillir, de ses bontés pour Milord et lui demanda si elle serait long-temps absente?

« Quelques semaines encore, — répondit
« Juana, jusqu'au retour de mon frère qui est à
« Cadix. »

Fernand demanda la permission de revenir à

Colindrès; permission qui lui fut gracieusement accordée et le mit au comble de ses vœux.

Inutile de dire que le lieutenant revint chaque fois plus empressé de demander les commissions de Juana pour Larédo; ses visites devinrent de plus en plus fréquentes. Il était si attentif pour Juana, que la vieille demoiselle le recevait avec un vif plaisir. Bientôt il vint tous les jours, éprouva une ardente passion pour Golondrina, dont l'inexpérience ne pouvait résister au langage aussi tendre que passionné du jeune lieutenant. La pauvre Juana, lorsqu'elle devina les sentiments de sa nièce, vit tardivement son imprudence. Mais Fernand avait l'air de tant aimer Golondrina! son ton était si respectueux pour elle, que Juana ne douta point que son désir ne fût de demander sa main. Elle résolut à ce sujet de pénétrer dans la pensée de Fernand le soir même, à l'heure où il avait coutume de venir; mais elle reçut une lettre de José Perez qui annonçait son retour à Santoña et son arrivée pour le lendemain à Colindrès.

Juana fit part de cette lettre à Fernand lorsqu'il vint faire sa visite habituelle de chaque soir et remit à lui parler de Golondrina lorsqu'elle serait revenue chez elle, ce qui ne devait tarder que peu de jours après le retour de son frère.

Fernand eut de la peine à dissimuler son chagrin et sa contrariété, il dit à Juana: « — A « votre retour à Larédo, mademoiselle, j'irai « vous prier de vouloir bien me présenter à « monsieur votre frère, — puis regardant tendre- « ment Golondrina, — je serais trop malheureux « s'il ne m'était plus permis de revenir à Colin- « drès. »

Lorsque Juana fut de retour à Larédo, le lieutenant évita de se trouver seul avec elle. Hélas! il venait de lire dans son cœur; il vit qu'il aimait passionnément Golondrina, qu'elle était l'âme de sa vie: sa vie qu'il eût donnée mille fois pour cette pure et naïve enfant qu'il aimait d'un amour aussi profond que respectueux; cependant, s'il ne parlait plus à Juana de le pré-

senter à son frère; c'est que l'amour et l'honneur se disputaient dans le cœur de Fernand, c'est qu'il savait qu'il n'y avait qu'un époux qui pût obtenir l'aveu de la tendresse de Golondrina. Il la savait pauvre; sa pauvreté n'était rien à ses yeux, mais elle n'était pas noble, et la comtesse de Montéro ne reconnaîtrait jamais pour la femme de son fils la fille du ci-devant armateur Perez.

Fernand se trouva malheureux, surtout de la pensée d'avoir ravi le repos à sa bien-aimée Golondrine, qui n'avait pu lui cacher sa tendresse, bien que sa bouche ne lui eût encore rien avoué; et Fernand maudissait l'orgueil de la comtesse de Montéro, mais il ne pouvait prendre sur lui de déplaire à cette mère dont il était l'idole. Il se décida à demander une permission de deux mois pour aller la voir, espérant puiser près d'elle la force de surmonter une passion qu'elle aurait condamnée, si elle en eût eu connaissance. Fernand lui écrivit pour lui annoncer son arrivée; il savait que cette nouvelle rendrait sa mère heureuse.

CHAPITRE IV.

RAMON VALDÈS.

RAMON VALDÈS.

Nul n'est maître du sort et des événements.

LÉON BERTRAND.

On est ingénieux à se tromper soi-même.

CHARLES REYNAUD.

L'Espagne est la nation de l'Europe où l'on trouve le plus de franchise, de grandeur d'âme et de probité.

Marquis DE CUSTINE.

Rentrant chez lui, alors qu'il venait de reconduire José Perez à son départ de Cadix, Ramon trouva une lettre de son commis de Tarragone lui annonçant qu'il venait de finir, avec succès et plus tôt qu'il ne l'avait espéré, les négociations

qui avaient empêché Ramon d'accompagner José à son retour dans la vieille Castille. Pensant à la joyeuse surprise qu'il causerait à son bienfaiteur, Ramon se mit en route peu de jours après lui, débarqua à Santoña; là, prit une barque pour Larédo, où sans s'arrêter il s'achemina pour Colindrès après avoir retenu à Larédo une voiture particulière et donné l'ordre au conducteur de le mener chez José Perez.

Au trot de deux vigoureuses mules, le conducteur traversa rapidement la Pesquéra, Calléjo et Colindrès. Quittant la route de Madrid, il tourna sur la droite et bientôt s'arrêta à la barrière de la très modeste habitation que nous connaissons.

La porte de la maison était fermée; Ramon croyait que son guide se trompait, mais celui-ci l'assura que c'était bien la maison de José Perez, qui, ajouta-t-il, travaillait sans doute dans sa vigne, pendant que sa fille et sa servante étaient peut-être à Larédo chez mademoiselle Juana Perez.

Ramon fit déposer ses paquets sur un banc près de la porte de la maison, paya généreusement son conducteur qu'il congédia, s'assit machinalement, et se prenant à songer, il se demanda: par quel bizarre caprice José — qu'il croyait toujours dans une grande opulence, — pouvait habiter cette simple maison, qui n'avait d'attrayant que ses petites plantations de belles fleurs à tous les coins de la cour?

Après quelques minutes d'attente, Ramon vit venir une jeune paysanne et lui demanda s'il était réellement chez le seigneur José Perez?

« — Oui, lui répondit cette fille.

« — Est-il chez lui?

« — Mon maître est à travailler dans sa vigne. »

Ramon se nomma, la priant d'aller chercher son maître. « Tenez, monsieur, le voilà qui rentre, dit vivement la jeune fille. »

A sa vue, Ramon courut dans les bras de José qui le reçut avec tendresse; mais il perçait sur

ses traits un certain air d'embarras que Ramon remarqua sans pouvoir se l'expliquer.

José ouvrit la porte, fit entrer Ramon dans le plus bel appartement de la maison, dont l'ornement consistait en une table couverte d'une corbeille de joncs remplie de fleurs, une horloge de bois, une bibliothèque suspendue au mur contenant une cinquantaine de volumes, une seconde table avec des papiers, la guitare de Golondrine, puis six chaises de bois: — tel était l'ameublement du riche armateur!

Ramon tourna vers José un regard moitié surpris, moitié interrogateur, avec un air d'étonnement qui semblait demander l'explication d'une énigme qu'il ne comprenait pas! A cette muette interrogation, qu'il comprit bien, José baissa les yeux et garda le silence.

Mais aussitôt Ramon lui dit avec intérêt:
« N'êtes-vous donc plus le riche armateur qui
« prîtes soin de mon vieux père et qui m'élevâtes
« avec tant de générosité?

« — Je suis ruiné..... Ramon.

« — Ruiné! et depuis quand, mon père?

« — Depuis près de quatorze ans, dit-il en « baissant la voix.

« — Quatorze ans! et vous me l'aviez caché?... « Vous avez donc cru que Ramon était un « ingrat, indigne de vos bienfaits? — Ramon « se prit à pleurer. — Et Golondrine, reprit- « il? — Quoi! l'idée de lui faire donner une « éducation convenable ne vous a pas inspiré « le désir de me faire connaître votre position? « Moi pauvre, j'acceptai vos bienfaits; c'est vous « qui m'avez fait donner l'instruction sans la- « quelle je ne fusse jamais parvenu à me faire la « position brillante que vous me connaissez. Je « suis quatre fois millionnaire, ne pourrai-je « donc vous faire accepter une partie de cette « fortune que je vous dois? Mon père, laissez- « moi vous le dire, vous avez été bien coupable « envers votre fille en cachant vos revers à celui « que vous appelez votre fils.

« — Ramon, reprit José, je n'ai pas douté de « ton cœur; mais un homme doit savoir suppor-

« ter l'infortune. Pour ma fille, elle n'a jamais « rêvé une position plus élevée; elle ignore, jus- « qu'à ce jour, que ma fortune devint la proie des « pirates, et c'est pour lui épargner des regrets « inutiles que j'ai quitté Barcelone et suis venu « habiter ce lieu retiré; mais j'ai un aveu à te « faire, mon fils: je n'ai remis ni ta lettre, ni tes « présents à ma fille, car ils ne conviennent pas « à sa position modeste.

« — Ainsi, mon père, dit Ramon, elle ignore « qu'elle a un frère dans le fils adoptif que vous « avez élevé? Vous vouliez qu'elle crût à mon in- « différence pour la fille de mon bienfaiteur?

« — Elle l'aurait su après ma mort, répondit « José; une lettre de moi, laissée dans la boîte, « l'eût instruite de tout. Mais, Ramon, pour te « faire voir que je ne suis pas aussi orgueilleux « que tu le penses, si tu le veux nous échangerons « tes présents pour faire le trousseau de Golon- « drine, alors je n'aurai pas à vendre le petit pré « tenant à ma vigne, les deux seuls morceaux « de terre qui doivent composer son héritage.

« — Golondrina aime donc quelqu'un, que vous « parlez de la marier? demanda Ramon.

« — Non, mon ami, reprit José, mais le curé « de Colindrès m'a dit qu'un de ses neveux, « jeune homme estimable, ayant entendu parler « de Golondrine comme d'une aimable personne « n'étant pas sans éducation, devait venir pro- « chainement me la demander en mariage. Il a « quelque fortune, des qualités morales; je n'au- « rais donc nulle raison de lui refuser la main de « ma fille.

« — Et s'il ne lui plaisait point? — reprit « Ramon.

« — Ramon, je n'ai pas habitué Golon- « drine à ne consulter que ses goûts, quand « je lui dirai: — voilà l'époux que j'ai accepté « pour toi, — ma fille obéira.

« — Mon père, avez-vous donné votre parole? « — demanda Ramon.

« — Non, reprit José, — ce jeune homme n'a « jamais vu ma fille, et ceci n'est encore qu'un « projet entre le curé de Colindrès, son neveu et « moi. »

Alors Ramon supplia José d'accepter une belle dot pour Golondrina, afin qu'elle pût faire un mariage plus en rapport avec la position passée de José Perez; mais l'austère vieillard se montra aussi reconnaissant qu'inflexible; il refusa.

« Eh bien, — lui dit Ramon, — vous dites « que la main de Golondrina n'est pas engagée? « Je ne sais si votre fille est belle, car vous ne « m'avez parlé à Cadix que de la simplicité de « ses goûts, et m'avez dit seulement, — c'est « une bonne enfant; — mais fût-elle disgraciée « de la nature (ainsi que j'ai pu le supposer, « puisque vous ne me l'avez pas amenée en « Andalousie, dit Ramon en baissant la voix), « mon père, je vous demande la main de votre « fille et je vous jure de la rendre heureuse. »

José Perez garda le silence.

« — Vous ne me refuserez pas, mon père?

« — Si, Ramon, car je ne vois dans ta de« mande que le dévouement de ta belle âme et « qu'un moyen délicat de nous rendre l'opulence.

« — Et quand cela serait?...

« — C'est précisément le motif qui doit m'em-

« pêcher d'accepter ton offre généreuse, Ramon,
« c'est un sacrifice que tu veux faire à la recon-
« naissance que tu crois me devoir. Avec ta for-
« tune et ta réputation, tu peux aspirer aux plus
« riches alliances.

« — Ne vous ai-je pas dit à Cadix que l'on m'é-
« pouserait pour ma fortune, non pour moi?
« Mon père, je vous en prie, accordez-moi la
« main de Golondrina?

« — Mais si ma fille n'allait pas te plaire?

« — Eh moi! — reprit Ramon, — j'ai plus que
« le double de son âge; si je n'allais pas lui
« plaire à mon tour? Il est vrai que d'après vos
« principes, mon père, ce ne serait pas un
« obstacle si j'avais votre consentement, puisque
« vous dites qu'elle ne saura qu'obéir lorsque
« vous lui présenterez un époux. Ce qu'elle ferait
« par obéissance, moi ne puis-je le faire par re-
« connaissance et par affection pour mon bien-
« faiteur? La fille de José Perez ne peut m'être
« indifférente; au nom de l'amitié que vous por-
« tiez à mon père, soyez favorable à ma demande!

« — Mon généreux Ramon, répondit José, — « avant de te dire oui, je veux que tu voies ma « fille: elle n'est point disgraciée de la nature, si « elle te plaît elle sera ta femme. » — Puis il sortit sans attendre la réponse de Ramon, pour donner quelques ordres afin que le souper fût moins frugal que de coutume.

José revint chercher Ramon pour faire le tour de son modeste domaine, en attendant le retour de Golondrina, qui était à visiter une vieille infirme demeurant non loin de Colindrès.

En rentrant, Golondrine s'étonna de voir un couvert de plus sur la table, et demanda à la bonne si Juana n'était point venue? — Elle n'osa prononcer un autre nom.

« Mademoiselle, répondit la bonne, — c'est « Monsieur Ramon Valdès qui vient d'arriver. »

José avait souvent parlé de Ramon à sa fille, non de sa fortune ni de la reconnaissance qu'il lui devait; mais comme d'un ami intime et dévoué.

Joyeuse de connaître un ami de son père, elle sortit pour aller au devant d'eux.

A l'aspect de Golondrina, si svelte, si fraîche, si distinguée, si belle! Ramon resta interdit. Il allait demander quelle était cette ravissante personne, quand José la prit par la main en lui disant: « Ramon, voici ma fille.

« — Votre fille!... s'écria Ramon, — oh! mon « père, que vous avez été mystérieux à Cadix, et « que j'ai été bien inspiré de venir! »

Golondrina fut riante et gracieuse pour Ramon, mais vers la fin du souper, ayant cru remarquer un sourire d'intelligence entre Ramon et son père, et sur le visage de ce dernier l'expression d'une joie inaccoutumée, elle devint pensive et rêveuse; car il faut bien l'avouer, elle aimait le lieutenant de toutes les forces de son âme, et l'idée que son père pouvait peut-être la destiner à devenir un jour la femme de Ramon Valdès, la glaça d'effroi. Non qu'il eût rien de disgracieux, mais quel contraste avec don Fernand! avec ce beau lieutenant à la taille élancée, aux regards si doux, si éloquents! à la petite et si coquette moustache.

Ramon Valdès avait trente-six ans, la taille moyenne, un peu gros, les traits un peu forts, les manières d'un homme bien élevé, instruit, aimant et protégeant les arts: s'il n'avait rien de brillant dans la tournure ni dans la conversation, il n'avait du moins rien de vulgaire; aux yeux du monde il était ce qu'on appelle un homme *plutôt bien que mal.* Pour le moral, c'était une noble nature, sentant plus qu'il ne savait l'exprimer, ni même le laisser paraître, confiant, généreux, et comme d'autres cachent un vice, il cachait la sensibilité de son cœur sous des dehors indifférents ou distraits.

Dès le lendemain de son arrivée, aussitôt le jour naissant, Ramon fut trouver José Perez avant son lever. Il lui dit toute l'admiration que lui avait causé la vue de Golondrina, et le pria de lui faire agréer sa demande dès le même jour; il pria aussi José de faire tous les préparatifs pour que le mariage pût se conclure le plus tôt possible. Ramon décida José Perez à venir habiter Cadix, ce qu'il accepta avec reconnaissance pour rester auprès de sa fille et de Ramon.

Après s'être entendus sur tous les détails, Ramon quitta son futur beau-père pour écrire à Cadix, afin qu'on lui envoyât sans retard des cadeaux dignes de sa belle fiancée.

Après le déjeuner, José partit pour aller à Larédo présenter Ramon à sa sœur, à laquelle il avait écrit dès le matin pour la prévenir de leur visite, la priant de recevoir Ramon Valdès comme le meilleur ami de leur famille.

De retour à Colindrès, le soir même de ce jour, comme on se séparait après le souper, José dit à sa fille : « Attends-moi dans ta chambre, Golon-« drina, j'ai à te parler de choses qui intéressent « ton avenir. »

Suivant bientôt sa fille, il la fit asseoir près de lui et lui dit avec émotion :

« Mon enfant, je deviens vieux, je sens mes « forces s'affaiblir; j'ai résolu de te marier afin « d'être délivré de la crainte de te laisser sans « protecteur.

« — Oh ! mon père, répondit Golondrine, j'es-« père que vous avez encore de longues années

« à vivre, et qu'il me sera donné de soigner
« votre vieillesse et de rester auprès de vous.

« — Ramon Valdès m'a demandé ta main; je
« l'ai accordée, ma fille; il ne nous séparera pas,
« et vous serez deux pour m'entourer de vos
« soins, car je te suivrai à Cadix. Tu es encore
« bien jeune, me diras-tu, mais c'est une raison
« de plus pour assurer ton bonheur avant que la
« mort ne vienne me surprendre. »

Golondrina pleurait, son père se méprit sur la cause de ses larmes, et lui dit: « Ma fille,
« en te confiant à un époux digne de toi, ton
« bonheur ne pourra que prolonger ma vieillesse;
« fie-toi à la tendresse de ton père; dispose-toi à
« devenir, dans un mois, la femme de Ramon,
« et quelques jours après nous partirons pour
« Cadix. Ramon désire que ta tante nous y suive,
« nous avons eu une longue conversation avec
« elle aujourd'hui; elle te confiera bien des choses
« sur ma ruine que j'ai cru devoir te cacher jus-
« qu'à ce jour; sur la cause qui m'a fait quitter
« le lieu de ta naissance et sur la simplicité des

« goûts que je t'ai donnés, sans pour cela avoir « négligé ton éducation. Grâce à elle, ma fille, et « aux dons que tu as reçus de la nature, dons « qui te rendent aimable aux yeux de tous, tu « ne seras point déplacée dans le palais dont il te « faudra faire les honneurs en devenant la femme « de celui qui t'a choisie pour être la compagne « de ses jours; tu vas cesser de vivre dans la « médiocrité où nous sommes; Ramon est riche, « et se trouve heureux de te faire partager son « opulence; tu partiras demain pour aller passer « deux jours chez ta tante; Ramon l'a priée de « s'occuper de toi et de consulter tes goûts pour « l'achat de tout ce qui peut te plaire. Dans trois « jours, Ramon et moi, nous irons te chercher. » — José embrassa sa fille et la laissa dans sa chambre.

La pauvre Golondrine n'avait pu que se taire et résolut d'obéir; — mais qui dira la douleur et les sanglots qu'elle étouffa toute la nuit et le lendemain jusqu'à l'heure du déjeûner?

Appelée pour se mettre à table, elle se pré-

senta les yeux rouges et les traits bouleversés. Lorsqu'elle eut embrassé son père, Ramon s'approcha d'elle avec le plus grand intérêt et lui demanda si elle était malade?

« Non, répondit José, Golondrine est une « enfant; hier je lui parlai de ma mort, que mon « âge doit me faire voir comme prochaine, et « cette idée l'a trop affligée; elle va nous quitter « pour aller voir ma sœur; après-demain nous « irons la rejoindre à Larédo, où j'espère que « nous la retrouverons consolée. » — Il jeta un regard de tendresse sur sa fille et fit à peu près tous les frais de la conversation pendant le déjeûner, qui fut très court; bien qu'il parût interminable à Golondrina.

Enfin on se leva de table, Golondrine aida la bonne à mettre tout en ordre et partit avec elle pour Larédo, après avoir embrassé son père et salué Ramon en baissant les yeux.

Aussitôt qu'elle fut partie, Ramon dit à José:

« Mon père, vous avez fait part de ma de- « mande à Golondrine et vous ne me disiez pas

« qu'elle l'avait rejetée? — Je suis bien malheu-
« reux!

« — Non, mon fils, répondit José, Golondrina « ne m'a point contredit. Je lui ai parlé de mon « âge qui devait me faire songer à lui donner « un protecteur; que ce protecteur c'était toi et « qu'elle se disposât à t'épouser dans un mois, « ainsi que tu m'en avais exprimé le désir.

« — Qu'a-t-elle répondu, mon père?

« — Elle a paru étonnée; ma fille ne sait rien « du monde, et l'idée de ma mort, dont je lui ai « parlé, jointe à celle de changer de position, « explique l'émotion que tu as remarquée sur « ses traits; mais je te le répète, Ramon, je ne « doute pas que nous ne la trouvions après-de- « main chez ma sœur, aussi gaie que tu l'as vue « hier. »

Ramon ne demandait pas mieux que de croire ce que lui disait José Perez, cependant cette pensée lui revenait sans cesse: « Si Golondrina « ne pouvait m'aimer, si son père se trompait, « oh! que je serais malheureux!... »

CHAPITRE V.

JUANA ET GOLONDRINE.

JUANA ET GOLONDRINE.

Silencieux parfois durant une heure entière,
On eût dit qu'il laissait le bonheur en arrière.

J. AUTRAN.

O femmes ! vous êtes bien toutes du ciel ou de l'enfer ! O femmes ! que Dieu nous garde de votre amour !

A. FONTANEY.

Eve n'eût pas perdu l'ineffable jardin,
Si l'ange avait été son seul maître en Eden.

ALEXANDRE SOUMET.

Quelques jours avant ce que nous venons de raconter, don Fernand, comte de Montéro, recevait du Ministre de la Guerre la permission qu'il avait demandée de s'absenter pendant deux

mois; il alla faire part de cette permission à Juana, lui demandant conseil sur la manière dont il devait prendre congé de Golondrina.

« Pourquoi partir au moment où mon frère « revient ? lui dit-elle, — la veille de son retour « vous m'aviez demandé devant sa fille de vous « présenter à lui ?

« — Oui, dit le lieutenant, — mais comment « lui cacher mon amour pour sa fille ?

« — Pourquoi lui cacher cet amour ? reprit « Juana.

« — Parce que je ne puis lui demander la « main de Golondrina ; ma mère ne consentirait « pas à mon union avec elle.

« — Je comprends, reprit Juana, — ma nièce « est pauvre. Oh ! pourquoi les pirates algériens « ont-ils pillé la fortune de mon frère !

« — Non, mademoiselle, reprit Fernand, — « l'indigence de votre frère ne serait point un « obstacle à mon mariage avec Golondrina ; ma « mère reconnaîtrait pour ma femme une fille

« pauvre si elle était noble; millionnaire dans la
« bourgeoisie, jamais! »

Puis des larmes vinrent dans les yeux de Fernand. Ses larmes étaient sincères, car il aimait Golondrina. Il eût été heureux de tout lui sacrifier; tout, jusqu'à sa vie, excepté la volonté de sa mère. Puis prenant la main de Juana: « Ma « chère demoiselle, dites-moi, que faut-il faire?

« — Obéir à votre mère, et prier Dieu pour « que l'infortunée Golondrine vous oublie.

« — M'aimerait-elle donc autant qu'elle est « aimée? demanda-t-il.

« — Si elle vous aime, Fernand? mille fois « plus que sa chèvre blanche qui chaque jour « va pencher sa tête soyeuse sur ses genoux; « plus que les plus belles fleurs de son frais jar- « din; plus que les bals champêtres du dimanche « où elle est toujours la plus fêtée. Elle vous « aime à vous seul plus que tous nos allègres « montagnards qui lui apportent le produit de « leurs chasses; plus que tous nos jeunes *Pasié-* « *gos* qui viennent lui offrir les plus belles den-

« telles et les rubans les mieux peints enlevés « dans leurs courses périlleuses (*). Oh! oui, « elle vous aime; mais ne retournez pas à Colin- « drès. Mon frère ne recevrait pas celui dont « la mère rougirait de s'allier à sa fille. Au revoir, « Fernand, profitez de cette permission de deux « mois, et pendant ce temps, oubliez la pauvre « Golondrina.

« — L'oublier, reprit le lieutenant, — jamais! « Ma mère a le droit de s'opposer à mon mariage; « mais le souvenir de Golondrina ne me quittera « plus. »

Le lendemain de cet entretien, l'âme triste et le cœur déchiré, don Fernand partit pour le château de sa famille, situé au bord de l'Ebre, non loin de Sarragosse, où demeurait sa mère; la très haute et très noble comtesse de Montéro.

Ce fut quelques jours après le départ du lieutenant que Juana reçut la visite de son frère qui

(*) Dans le chapitre préliminaire, nous avons dit que les Pasiégos étaient presque tous contrebandiers.

lui présenta Ramon Valdès en lui faisant part du mariage de sa fille.

A cette nouvelle, la bonne Juana ne savait si elle devait se rejouir ou s'attrister de la détermination de son frère. — « Sans doute, se disait-« elle, si ma nièce ne pouvait plus songer à Fer-« nand, son mariage serait un bonheur, mais si « elle ne pouvait l'oublier, si elle devait être « malheureuse? Oh!... combien je maudirais le « jour où je priai Fernand de se reposer chez « mon frère. »

Mademoiselle Juana Perez n'avait jamais eu qu'une passion: celle de la chiromancie et de la lecture des livres parlant de sorciers et de sortilèges, aux récits desquels elle trouvait un grand charme. Le lendemain de la visite de son frère et de Ramon Valdès, en attendant Golondrina, Juana allait se mettre à consulter ses cartes pour y lire, d'après ses croyances, si le mariage de sa nièce se réaliserait ou non; superstition à laquelle elle se livrait en cachette et quelquefois hors de chez elle, — disait-on tout bas. — Elle

allait donc prendre ses cartes lorsque sa nièce entra et se jeta dans ses bras en pleurant.

JUANA.

Je sais tout, ma chère enfant. Ton père m'a fait part de sa volonté. Il m'a parlé de ton mariage comme d'une chose arrêtée; dis-moi donc comment cela s'est décidé aussi promptement? Et toi, mon enfant, qu'as-tu répondu quand ton père t'a proposé ce mariage?

GOLONDRINA.

Mon père ne m'a point consultée, il m'a dit que Ramon Valdès lui demandait ma main et qu'il l'avait accordée; que dans un mois je deviendrais sa femme; mon père est sorti de ma chambre, sans attendre ma réponse. Que vouliez-vous que je répondisse? comment désobéir à mon père? Je me croyais aimée de don Fernand, mais vous ne l'avez pas amené à Colindrès ainsi que je l'espérais, ma bonne tante; puis vous m'avez écrit qu'il avait demandé une permission pour aller passer deux mois chez lui. Comment avouer à mon père que j'aime le comte de Mon-

téro quand il ne vient pas lui demander ma main? Que vous a dit Fernand?...

JUANA.

Hélas! ma pauvre enfant, après avoir obtenu sa permission, il est parti pour l'Aragon.

GOLONDRINA.

Et vous l'avez laissé partir sans lui dire combien je l'aimais? a-t-il pu craindre que mon père lui refusât ma main? Il me trouve trop pauvre sans doute?

JUANA.

Non, ma chère, il m'a ouvert son cœur; mais des préjugés de famille s'opposent à ce qu'il puisse t'épouser. La médiocrité de ta fortune n'eût pas été un obstacle, ton manque de naissance en est un insurmontable aux yeux de sa mère. Oublie le comte de Montéro, Golondrine, et fais tous tes efforts pour obéir à ton père.

GOLONDRINA.

Quoi! c'est vous qui me conseillez de tromper Ramon? de lui donner ma main quand mon cœur appartient à un autre que je n'oublierai jamais;

car je le sens, le souvenir de Fernand ne s'effacera plus de ma mémoire. C'est pour cela que je viens vous prier d'obtenir de mon père une grâce que je n'oserais jamais lui demander : celle de me laisser entrer dans un cloître.

JUANA.

Fernand serait de même perdu pour toi, mon enfant : pour enchaîner sa vie dans un cloître et pour y sentir son âme en paix, il faut que nul autre que Dieu n'y vienne occuper le cœur de sa faible créature. N'abrège pas les jours de ton père par le chagrin que tu lui causerais; l'époux qu'il te propose est fait pour obtenir ton estime. L'affection, l'amitié viendront plus tard, et tu peux encore être heureuse en devenant la femme de Ramon.

Juana n'omit rien de ce qu'elle pouvait dire pour consoler sa nièce, elle lui parla ainsi que cela était convenu, de la ruine de son père, de ses idées positives, de son inflexibilité et l'engagea à se soumettre de bonne grâce. Elle lui parla de l'affection profonde de son père pour

Ramon, lui répétant combien ce dernier l'avait priée de s'occuper des atours nécessaires à une mariée, de ne choisir que ce qu'elle trouverait de mieux et de plus riche, en attendant, disait-il, qu'il pût l'entourer à Cadix de tout le luxe convenable à la position de celle qui voulait bien accepter sa main. Après avoir beaucoup pleuré pendant deux jours, Golondrina, toujours encouragée par Juana, fit ses efforts pour dissimuler les traces de ses larmes, et se montra calme et résignée à l'arrivée de son père et de Ramon.

CHAPITRE VI.

UN MARIAGE.

UN MARIAGE.

Les Espagnols ne sont arrêtés par aucunes dépenses quand il s'agit de la pompe et de la sainteté des actes et des cérémonies du culte divin.

Marquis De Custine.

Que les vents furieux, dans les nuits sans étoiles
Ne brisent pas leurs mâts, n'arrachent pas leurs voiles!

Théodore Muret.

Et je ne sais quel sombre et funèbre murmure
Me couvre tout-à-coup d'une froide sueur.

Jean Reboul.

Onze heures venaient de sonner à l'église de Santa-Maria de Larédo.

De longues draperies de soie amaranthe, bordées de franges d'or, entouraient les vingt pilliers

qui soutiennent l'édifice. Une somptueuse illumination, telle qu'on n'en voit qu'aux jours de solennité dans les églises de la catholique Espagne, répandant ses mille feux, eût splendidement éclairé les voûtes, si le soleil ardent de la Castille n'eût doré l'église de ses chauds rayons. Les pénombres irisées des gothiques vitraux se reflétaient sur les dalles blanches. Les derniers tintements des cloches venaient d'expirer, les sons de l'orgue commençaient un harmonieux prélude, une brillante assemblée vint s'arrêter sous le portique. Aussitôt le clergé sortit de la sacristie, puis un vénérable doyen vint faire les fiançailles d'un homme dans la force de l'âge et d'une jeune fille, qu'un vieillard tenait par la main. La bénédiction nuptiale se fit de suite. Selon l'usage espagnol, après cette cérémonie les assistants entrèrent dans l'église et les mariés furent conduits au pied de l'autel.

Pendant le saint sacrifice on remarqua l'air radieux de José Perez, qui faisait contraste avec la figure soucieuse du marié, bien qu'il cherchât à paraître calme.

La mariée était belle, bien belle! mais très pâle. Tout le monde la nommait la Rose de Colindrès; les époux n'étaient autres que Ramon Valdès et Golondrina Perez.

La mariée était vêtue d'une robe de soie magnifiquement brochée; une longue et fine mantilla de dentelle déployant ses plis onduleux et transparents, laissait voir des cheveux d'une admirable beauté et une taille ravissante. Un magnifique collier de perles fines de Guatimala ornait son cou, de riches bracelets de perles, semblables au collier, entouraient ses bras modelés. Ses petites mains tenaient un précieux Missel à fermoir d'or et un très riche éventail dont la peinture représentait un sujet pieux.

En sortant de l'église, le doux et mélancolique sourire de Golondrina répondit seul aux mille vœux de bonheur qui lui étaient adressés; c'étaient surtout de joyeux vivats de tous les enfants de barque, qui étaient venus à la cérémonie pour y recevoir leur part de bonbons et de menue monnaie que le marié leur fit distribuer avec largesse.

« Frère, vois donc qu'elle est belle, la mariée! » — disait Manoël à son frère Andréo; deux jolis enfants de barque.

« — Oui, bien belle! pourtant on dirait qu'elle « a pleuré; regarde donc, parrain, comme elle « a l'air triste.

« — Elle n'a cependant que faire de s'inquié- « ter, répondit Rafaël Pastor à ses neveux, je « connais le marié, c'est un riche négociant, « archi-millionnaire, il n'en est pas plus fier; un « homme généreux et qui me donne de bons « pour-boires toutes les semaines quand j'amarre « ma barque sous ses jardins, à Cadix, pour lui « porter mes plus beaux poissons. »

Mêlés dans la foule, c'est ainsi que disaient les enfants d'un brave matelot de Larédo, nommé Pédro Pastor, et que répondait leur oncle, Rafaël Pastor, pêcheur à Cadix, alors à Larédo, où il venait chaque année faire un petit commerce d'escabetier, et passer quelques jours chez son frère Pédro; jours de fête pour ses neveux, Manoël et Andréo, surtout pour ce dernier, dont il était le parrain, et auxquels il racontait les

histoires qu'il avait apprises pendant ses longues courses maritimes.

Deux jours après le mariage de sa fille, José Perez fut à Larédo pour y terminer ses affaires avant le départ de la famille, départ qui devait avoir lieu pour Cadix quelques jours après; mais à son retour de Larédo, José fut surpris par un orage, il arriva indisposé à Colindrès et le lendemain une grave maladie se déclara.

Plusieurs jours se passèrent sans amener d'amélioration dans son état, alors les médecins annoncèrent qu'il fallait renoncer entièrement à la possibilité du départ de José Perez. Celui-ci, sachant combien la présence de son gendre était utile à Cadix, le pria de partir.

Ramon reconnaissait toute la nécessité de son départ, mais il était cruellement affligé de cette idée: Comment se séparer de sa jeune femme, dont il se sentait chaque jour plus épris, bien que ne pouvant se rendre compte de la tristesse et de la mélancolie qu'il remarquait sur son joli visage. Mais aussi comment enlever Golondrine

à son père malade? Sa générosité l'emporta, il dit à José qu'il lui laissait sa fille et qu'il hâterait ses affaires.

« Me voici bien infirme, reprit José, je pense « que la santé ne me reviendra pas assez pour « me permettre d'aller m'installer chez toi. Com- « ment faire, Ramon? Si Dieu veut que je vive « long-temps malade, tu ne peux rester éloigné « de Cadix, centre de tes affaires? tu ne peux non « plus rester séparé de ta femme. Que faire, mon « fils?...

« — Tranquillisez-vous, mon père, je partirai « demain seul pour Cadix. Si je puis réaliser, « dès cette année, le projet qui m'occupe, je ne « tarderai pas à vous l'écrire et nous ne serons « plus séparés. »

Lorsque Golondrine apprit le départ de son mari, il lui sembla que son cœur s'allégeait d'un grand poids; elle l'estimait, elle était reconnaissante de l'affection qu'il lui témoignait, mais le souvenir de Fernand était toujours présent à sa pensée; souvenir qu'elle aurait voulu chasser,

mais qui venait la poursuivre jusque dans son sommeil. Cependant le dernier jour qu'elle passa avec Ramon, sa figure parut plus riante et ses manières plus aimables. Ramon n'y voyant qu'une preuve de l'affection de Golondrine, ne devina point la joie involontaire qu'elle éprouvait à l'idée de ne pas l'accompagner à Cadix.

Naguère, dans une vente de riches objets d'art et d'antiquités, à Séville, l'objet le plus prisé fut une bague d'un travail exquis, ciselée par le fameux artiste florentin, Benvenuto Cellini; Ramon acheta cette bague un prix fabuleux. Plus d'une grande dame enviait ce précieux trésor, auquel Ramon tenait moins pour le prix qu'il l'avait payé que pour la rareté et le fini de l'ouvrage. Golondrina avait remarqué cette bague au petit doigt de Ramon dès le soir de son arrivée à Colindrès. La veille de son départ pour Cadix, Ramon lui fit voir en détail le travail admirable de ce bijou. Plus gaie que de coutume, — nous en avons dit la raison, — voyant l'enthousiasme avec lequel Ramon parlait de l'œuvre de

Benvenuto Cellini, Golondrina dit à son mari: « Cette bague a l'air de vous être bien chère, « c'est un souvenir, sans doute? » Mais presque aussitôt elle se repentit de sa question. Que lui importait le passé de Ramon, qu'elle n'avait épousé que pour obéir à son père?

« C'est pour la valeur que l'on attache à « son travail artistique que je tiens extrêmement « à cette bague, — reprit Ramon, — je ne la « donnerais pas pour dix fois le prix qu'elle m'a « coûté. Non, cette bague n'est point un souve- « nir, mais qu'elle m'en serve maintenant près « de vous. »

Golondrine ne voulant point que son mari se privât d'un objet aussi précieux, lui répondit: « Vous savez bien mieux l'apprécier que moi, « Ramon, je ne veux pas l'accepter.

« — Golondrina, reprit Ramon, je ne vous la « donne pas, je vous la confie seulement pendant « mon absence; mais jurez-moi qu'elle ne quit- « tera votre doigt que pour revenir au mien. « Promettez-moi que, pour aucun motif, vous ne

« la confierez à personne et que, vous même, me
« la remettrez quand vous viendrez à Cadix. Si
« vous n'y tenez pas trop, Golondrine, en
« échange donnez-moi cette bague, vous la re-
« prendrez à mon doigt lorsque vous me remet-
« trez la mienne. »

La bague dont Ramon parlait était un simple anneau que Juana avait donné à sa nièce; le nom de Golondrina était gravé autour sur un cercle en or.

La jeune femme n'osa le refuser à son mari, et ils firent cet échange.

Ramon parla longuement à sa femme du chagrin qu'il éprouvait en la quittant et lui dit que, dans les instants de liberté que lui laisseraient ses nombreuses négociations, il n'aurait d'autre plaisir que de faire orner les appartements qu'il lui destinait, lui demandant quelles étaient les couleurs qu'elle préférait?

Golondrine ne voulut pas faire connaître son goût. Elle répondit à Ramon que ce qu'il ferait

serait toujours mieux que tout ce qu'elle pourrait désirer.

Le lendemain, Ramon Valdès partit pour Cadix, suppliant sa femme de lui écrire souvent, afin de lui donner du courage pour supporter cette absence. Il partit avec les bénédictions de son beau-père qui le serra dans ses bras en lui disant: « Que si la mort le prenait avant son re-
« tour, du moins il mourrait tranquille sur l'ave-
« nir de sa fille, et le remercia avec effusion de
« l'avoir prise pour la compagne de sa vie. »

CHAPITRE VII.

MORT DE JOSÉ PEREZ.

MORT DE JOSÉ PEREZ.

Et l'on dit au cercueil : Tu deviens ma maison ;
A l'oubli : creuse encor ma couche plus profonde,
Pour mieux me séparer de tout contact du monde ;
Car si l'on revenait dans quelque temps, chacun
Nous verrait revenir comme un hôte importun.

JEAN REBOUL.

Si profondément que le chagrin ait pénétré dans le cœur de l'homme, si large que soit l'espace qu'il y occupe, Dieu a permis qu'il y restât toujours une petite place pour l'espérance.

ANCELOT.

Elle aima. C'est un tort. Lui serons-nous sévère ?
Ceux qui n'ont pas aimé lui jetteront la pierre !

CHARLES REYNAUD.

Après le départ de Ramon, Golondrina reprit ses habitudes de jeune fille, moins sa gaieté. Sa voix pure et sonore qui avait charmé Fernand lorsque pendant l'absence de José Perez il venait

tous les jours à Colindrès, restait muette, et sa guitare fut délaissée. Deux choses occupaient Golondrina, les soins qu'elle donnait à son père et le souvenir de Fernand; bien qu'elle fît tous ses efforts pour l'effacer de son cœur.

Golondrine aurait voulu passer ainsi sa vie, et n'éprouvait de contrainte que lorsqu'il lui fallait répondre aux lettres si pleines de tendresse que lui écrivait Ramon. Elle lui répondait plutôt dans le style d'une fille à son père, que dans celui d'une femme à son mari.

Les trente-six ans de Ramon lui donnaient déjà l'air respectable aux yeux de sa jeune femme, qui ne comptait que seize ans. Malgré elle, Golondrina se rappelait toujours le lieutenant, la distinction de son esprit, ses yeux si veloutés, ses regards si doux, si passionnés, l'élégance de ses manières. Cette comparaison, sans cesse renaissante dans l'esprit de Golondrina, n'était pas à l'avantage de Ramon.

Ce dernier écrivit à sa femme que dans quelque temps il pourrait faire un voyage à Colin-

drès, mais qu'il lui faudrait toujours revenir promptement à Cadix où était le centre de ses négociations; que ne pouvant se résigner à demeurer ainsi loin d'elle, il venait de prendre le parti de quitter les affaires commerciales et de réaliser sa fortune, afin d'être maître de tout son temps; que cela allait prolonger son absence de quelques mois, mais qu'après avoir placé ses fonds il serait libre de rester à Colindrès, où il habiterait jusqu'au rétablissement de José Perez.

Mais quelques jours après la réception de cette lettre, la maladie de José Perez faisant d'effrayants progrès, bientôt une fluxion de poitrine survint et l'emporta en trois jours. La douleur de Golondrine fut profonde; elle se trouvait sans autre appui que celui de sa tante, qui l'aimait tendrement, mais n'était pas un guide éclairé, ainsi qu'on a pu le remarquer dès le commencement de cette histoire. L'amour du sortilége augmentait avec les années de Juana, qui, ne pouvant traîner après elle tous les livres parlant de ce sujet: livres, dont elle avait la manie

de s'entourer, ne resta à Colindrès, près de sa nièce orpheline, que le temps indispensable à l'arrangement des affaires de famille et retourna à Larédo après lui avoir fait promettre de venir le plus tôt possible habiter chez elle, jusqu'au retour de son mari.

Golondrine avait fait part de la mort de son père à Ramon, qui répondit par une lettre remplie des regrets que lui inspirait la mort de son bienfaiteur; il plaignait beaucoup Golondrine et lui disait qu'il était d'autant plus désolé de la mort de son beau-père, qu'ayant commencé la liquidation de ses capitaux, il lui serait impossible d'aller la chercher avant plusieurs mois ; il envoyait des fonds à Juana pour la dédommager des frais que sa femme allait lui occasionner, la priant de la recevoir chez elle en attendant son retour, si elle ne préférait venir avec sa nièce à Cadix. Ramon envoyait aussi une somme considérable à Golondrina, lui écrivant qu'il serait bien heureux si ces fonds pouvaient être employés pour le rejoindre à Cadix avec Juana.

Juana était reconnaissante de l'offre que lui faisait encore Ramon d'aller habiter chez lui. Elle lui écrivit tout son regret, mais elle refusa de nouveau. Elle craignait les fatigues d'un long voyage, ainsi que les embarras d'un changement de position, s'excusant d'ailleurs sur son âge. La bonne demoiselle se garda bien de dire que le motif principal qui la retenait à Larédo était une relation qu'elle y avait depuis longues années déjà. Nous ignorons comment cette connaissance s'était établie, nous savons seulement que c'était avec une personne qu'elle allait quelquefois visiter la nuit, très rarement, et dans le plus grand mystère. Ces courses nocturnes étaient tout simplement pour apprendre à consulter les cartes et pour se faire dire sa bonne aventure. Ce n'était point à une *table parlante* que Juana demandait les secrets de l'avenir; mais à une vieille femme nommée la Bruja, c'est-à-dire la Bohémienne, la Gitana, la Sorcière!

Donc, à Larédo, la Bruja passait pour être

sorcière et fort habile à prédire l'avenir. Pourquoi pas? N'est-il pas plus facile de faire parler une femme qu'un morceau de bois?

Juana n'avait jamais dit un mot de son intimité avec la sorcière, ni à son frère ni à sa nièce avant le mariage de cette dernière, et lorsqu'elle allait consulter la Bruja elle se cachait de ses domestiques.

A son départ pour l'Aragon, don Fernand de Montéro avait laissé une partie de ses effets chez Juana, où il avait continué de garder son logement pendant son absence.

Le lieutenant ne pouvant habiter sous le même toit qu'une jeune femme éloignée de son mari; Juana demanda à sa nièce ce qu'elle devait lui écrire à ce sujet?

« Cela est bien simple, ma tante, lui dit
« Golondrina, — écrivez au comte de Montéro
« que vous avez des parents à loger chez vous,
« mais ne parlez pas de moi. »

A la lettre qu'il reçut de Juana, le lieutenant répondit qu'il était fâché de ne plus pouvoir

loger chez elle, qu'il était naturel qu'elle donnât la préférence à des parents; mais qu'il espérait pouvoir présenter quelquefois ses hommages à Juana.

On savait l'époque du retour de Fernand, Golondrina se promit bien d'être aux aguets lorsqu'il ferait sa visite, car elle avait formé le projet de l'éviter et avait dit à sa tante :

« Lorsque le lieutenant viendra, s'il vous parle « de moi, ne répondez pas à ses questions, mais « prenez la parole et dites qu'ayant chez vous de « nouvelles occupations, vous ne pouvez plus « recevoir de visites, et le comte de Montéro « comprendra, j'espère, que vous ne voulez « plus le recevoir. »

Golondrina sentait le danger de revoir Fernand, et nous devons dire que sa résolution de l'éviter était sincère.

Dès le lendemain de son retour à Larédo, le lieutenant se présenta chez Juana, et demanda des nouvelles de Golondrina. Juana lui répondit froidement qu'elle se portait bien, parla à Fer-

nand de choses indifférentes; puis elle lui dit qu'à l'avenir elle serait privée de recevoir les visites que l'on voudrait bien lui faire, n'étant plus maîtresse de disposer de son temps depuis la mort de son frère.

En homme bien appris, Fernand comprit que l'on ne voulait plus le voir, et il fut tenté de demander à Juana si c'était depuis le riche mariage de sa nièce qu'elle avait pris la résolution de ne plus recevoir de visites; mais il se tut, dans la crainte qu'en mettant la conversation sur ce sujet, Juana lui dise: — « Pourquoi ma nièce « eût-elle refusé la main d'un millionnaire, « ayant la certitude que le noble comte de Montéro ne lui eût pas offert la sienne? »

Fernand se retira, remerciant Juana d'avoir gardé ses effets, qu'il envoya chercher le jour même, et la pria de ne pas l'épargner s'il pouvait être assez heureux pour lui être utile; puis il quitta Juana, rêvant toujours à la Rose de Colindrès et ne se doutant pas qu'elle était si près de lui.

Quelques semaines avant son retour, Fernand avait appris le mariage de Golondrina, dont la solennité eut du retentissement au loin.

Le cœur de Fernand se serra à cette nouvelle, dont il fut plus malheureux que surpris. Golondrine ayant dû connaître par Juana le motif qui empêchait le comte de Montéro de s'unir à elle; n'était-il pas tout simple qu'elle acceptât l'époux que son père lui avait présenté?

La magnificence du mariage de Golondrine avait fait du bruit à Larédo. Les camarades du lieutenant parlaient avec enthousiasme de la rare beauté de la jeune femme, du départ de l'époux millionnaire, de la mort de José Perez. Ce fut aussi par ses camarades que Fernand apprit l'installation momentanée de la femme de Ramon chez Juana.

Bien que Golondrina n'eût jamais répondu un mot à ses tendres discours, Fernand avait cependant deviné que la jeune fille n'était pas restée indifférente à son amour; mais l'aveu qu'il fit à Juana sur les volontés de sa mère, avait sans doute

banni du cœur de Golondrina toute affection pour lui. — « Bien plus, se disait-il, sans doute « elle me méprise et m'accuse d'avoir fait naître « dans son cœur une affection que je ne parta-« geais pas, puisque je n'ai osé braver pour elle « l'orgueilleuse volonté de ma mère. »

L'idée d'être méprisé de Golondrina poursuivait sans cesse le lieutenant. Il voulut lui écrire. « Qu'elle sache du moins, se disait Fernand, que « lorsque je m'enivrais du bonheur de la voir, « alors je ne pensais pas aux volontés de ma « mère. Qu'elle sache que lorsque je me les rap-« pelai, ces cruelles volontés, il n'était plus en « mon pouvoir d'arracher de mon cœur la pas-« sion qui me poussait plus épris chaque jour « à Colindrès. »

Le lieutenant écrivit et déchira vingt lettres toutes plus passionnées les unes que les autres avant de s'arrêter à celle qu'il adressa à Golondrine; du reste il ne lui demandait que l'assurance de n'avoir pas encouru son mépris.

La jeune femme, bien qu'heureuse des senti-

ments que cette lettre lui exprimait, n'y répondit point. Craignant de l'offenser, Fernand combattit le désir d'écrire de nouveau à Golondrina, mais il se trouva moins malheureux de lui avoir ouvert son cœur.

Voulant fuir ses pensées pour éviter de rester seul avec lui-même, lorsqu'il avait fini le service que lui imposait son grade, le lieutenant fatiguait son corps par des exercices continuels; soit à la chasse, soit à de longues promenades nautiques dans les flots de la mer, soit par de longues courses à cheval; il espérait qu'une active occupation physique finirait par modérer l'ardente passion qu'il éprouvait pour Golondrina.

A Larédo, on s'occupait beaucoup de la Rose de Colindrès, on regrettait de ne la rencontrer ni aux promenades du soir, ni aux fêtes où elle était invitée; et qu'elle refusait toutes, prétextant son deuil.

Le jour de son mariage, Ramon avait loué un équipage attelé de deux mules de prix; voyant le départ de sa femme retardé, il acheta les mules

et la voiture, puis les lui offrit avant de partir pour Cadix.

Après la mort de José Perez, Juana logea chez elle Golondrine et les domestiques qu'elle avait pris depuis son mariage.

De fréquentes promenades en voiture dans les environs de Larédo et de Colindrès, avec Juana et le plus souvent seule, furent les uniques distractions que l'on connût à Golondrina pendant l'absence de son mari.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le départ de Ramon Valdès; puis tout-à-coup il cessa d'écrire à sa femme, qui ne savait à quoi attribuer un silence qui n'était pas dans les habitudes de Ramon. Elle répondait exactement aux lettres qu'il lui adressait, mais elle n'avait pas coutume de prendre l'initiative; elle pensa qu'il était en voyage pour ses affaires.

Enfin, après un silence de sept ou huit semaines et une absence de huit mois, Golondrina reçut une longue lettre de son mari; il écrivait qu'il avait été fort malade d'une fièvre

chaude, dont la convalescence avait été très pénible et l'avait tenu long-temps dans le délire; qu'en tombant malade il avait expressément défendu à ses domestiques de lui faire part de cette maladie, voulant qu'elle ne l'apprît qu'après son rétablissement, espérant qu'elle n'attribuerait son silence qu'aux voyages lointains qu'il avait à faire pour retirer ses fonds du commerce.

Ramon disait aussi à sa femme, que la liquidation de sa fortune venait encore d'être retardée par cette maladie, mais que dans deux mois il espérait enfin avoir terminé tous ses placements, qu'alors il partirait joyeux pour aller chercher sa bien-aimée Golondrina, qu'il ne voulait plus quitter de sa vie, désirant lui faire oublier les longueurs de ces dix mois qu'il aurait passés loin d'elle.

CHAPITRE VIII.

LA SORCIÈRE.

Lancereau Del.t

Lith. Dupuis, à l'Aigle

LA SORCIÈRE.

Certainement ce chat n'est pas de l'espèce des chats de ce monde; ce doit être pour le moins le diable en personne.

La Sorcière de Lariéo
Aglaé de Corday



La Sorcière de Laredo
Aglaé de Corday

LA SORCIÈRE.

Le démon a établi la science des choses futures par les augures, la divination, les oracles, l'évocation des morts, le délire de l'intelligence, l'enthousiasme et l'inspiration.

Saint Grégoire à l'évêque Théodose.

Tout esprit a la vitesse d'un oiseau. Les démons se transportent partout en un moment, toute la terre n'est pour eux qu'un seul et même lieu....... Si la prêtresse sut à Delphes que Crésus faisait cuire une tortue, c'est que le dieu s'était transporté en Lydie dans le moment....... Si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants, à des chèvres, à des *tables*, par le moyen des démons qu'ils ont invoqués, à combien plus forte raison ces puissances séductrices feront-elles pour elles-mêmes ce qu'elles entreprennent pour des intérêts étrangers.

Tertullien, Apologétique, 22, 23.

Il est certain que Pythagore. Empédocle, Démocrite ont entrepris de longs voyages pour étudier la magie, et qu'ils l'ont enseignée à leur retour.

Pline, liv. xxx, chap. 1.

A Larédo, il est un quartier habité par la classe la plus pauvre de la ville. Recouvertes par des toiles très grosses, on voit là quelques boutiques de comestibles au rabais, où l'on trouve

des saucissons d'animaux plus ou moins connus, plus ou moins épicés, confectionnés Dieu sait comme et avec quoi; des gigots de boucs plus ou moins coriaces, puis tout prêts à être sautés à l'huile ou mis en matelote, des harengs saurs, limaces et autres poissons plus ou moins vivants. Tout près de ces gastronomiques étalages, ne brillant pas par la propreté, est une rue étroite, sombre et tortueuse, nommée *la Calle de Rabusera.*

Dans le bout le plus sale de cette rue, habitait une vieille femme nommée la Bruja, elle était l'effroi du quartier, surtout des enfants des pêcheurs, qui tous la connaissaient sous le nom de la Gitana ou la Sorcière, et fuyaient à son approche.

La Bruja vivait seule et retirée. On ne lui voyait jamais faire nul travail. On ne lui connaissait aucuns moyens d'existence et cependant elle se nourrissait délicatement, n'ayant que la peine de prendre sa nourriture dans un panier attaché en dehors d'une petite grille de son abominable repaire.

Déjà, depuis long-temps, le bruit avait couru que la Sorcière savait jeter, à volonté, des maléfices sur les hommes et sur les bestiaux, et que l'on conjurait ses maléfices en lui faisant des cadeaux; aussi lui suffisait-il de passer le soir devant telle ou telle porte, et de dire d'une voix sépulcrale, après avoir frappé trois coups: « La « Bruja désire un poisson, ou un poulet, ou un « gâteau, ou six bouteilles de vieux vin de Ru- « gaya, » — le meilleur du pays, — et le lendemain la Sorcière trouvait sa demande exaucée. Ni pêcheurs, ni muletiers n'eussent osé faire la sourde oreille, car l'un eût été pris de fièvre ou de colique; la mère eût fait une fausse couche, l'enfant serait mort de convulsions; ou, pour le moins, nul poisson ne se fût approché des filets du pêcheur, ou les mules fussent restées boiteuses. Quant à l'or, le bruit courait que la Sorcière n'en manquait pas; c'était, disait-on, le prix des consultations et des philtres qu'elle savait préparer pour consoler ou guérir les amoureux.

Dire comment mademoiselle Juana Perez avait fait la connaissance de la Sorcière, serait chose trop longue à raconter, — et notre histoire l'est déjà bien assez, — nous répéterons seulement que Juana avait quelquefois été chez elle pour apprendre à tirer les cartes et pour se faire dire sa bonne aventure. La vieille avait toujours raconté juste; alors, grandement récompensée par Juana, la Sorcière avait mis ses talents à sa disposition, soit pour elle, soit pour ses amis.

Un soir d'orage, vers onze heures, si l'on eût pu pénétrer sans être vu, dans une chambre retirée de la maison de Juana Perez, on eût entendu, entre elle et sa nièce, une longue et mystérieuse conversation, souvent interrompue par les sanglots de Golondrina qui pleurait à faire pitié à tous les saints du Paradis. — C'est dans la matinée de ce même jour qu'elle avait reçu la lettre de son mari, lui annonçant qu'il viendrait la chercher dans peu de temps pour l'emmener

à Cadix. — Ecoutons une partie de ce que disaient Juana et Golondrina :

JUANA.

Tu me dis, Golondrine, que tu es la plus infortunée des femmes, que tu ne sais comment porter le poids de ta douleur et que tu n'oses m'avouer la cause de tes chagrins ni celle de l'altération de tes traits?... N'aurais-tu pas oublié don Fernand? bien que tu ne l'aies pas revu depuis le lendemain du jour où, revenant de Limpias, tes mules renversèrent ton cocher, s'emportèrent et furent arrêtées par la main vigoureuse d'un cavalier se promenant sur la route de Limpias à Colindrès; il est vrai que Fernand, — car c'était lui, — te demanda la permission de revenir chez moi le lendemain savoir de tes nouvelles; mais depuis ce jour, il n'est pas revenu, je pense? Après le péril dont il t'a sauvée, il était dans l'usage que le lieutenant vînt s'informer de toi; mais après cette visite, Golondrine, tu ne l'auras pas revu?... car tu n'es plus la jeune fille de Colindrès, libre de sa main.

GOLONDRINA.

Hélas! ma bonne tante, tous les soirs, pendant vos longues siestas, c'était l'heure où Fernand venait me faire ses visites; car depuis qu'il avait exposé sa vie pour sauver la mienne, je n'ai pas eu la force de les refuser. Vous le savez, les mules emportées étaient déjà au bord de la route, sur la descente de la côte de Saint-Roc, et ma voiture allait verser dans la mer?...

JUANA.

Comment Fernand a-t-il pu venir chaque soir près de toi sans être aperçu de tes gens et des miens?

GOLONDRINA.

Il fit faire une seconde clé de votre jardin, ma bonne tante, et il y venait à l'heure où mes gens me croyaient à lire dans le pavillon. Depuis, je ne passai pas un soir sans y voir arriver Fernand. Que vous dirai-je de plus? Depuis qu'il me trouva évanouie dans ma voiture et que portée dans ses bras pour me tirer du péril, je le reconnus, je n'ai pas eu la force de l'éloigner; alors

cette passion, qui n'avait pu s'éteindre dans mon cœur, se raviva plus que jamais avec les regards de Fernand! avec le son de sa voix qui vibrait si doux dans mon âme! avec l'air embrasé que je respirais!... — Et les pleurs de Golondrine redoublèrent.

JUANA.

Ainsi, Fernand est la cause des chagrins que tu viens de m'avouer? Puisque tu dis que rien ne peut te consoler, je te le répète, mon enfant, il ne te reste plus qu'à t'adresser à cette femme dont je t'ai déjà parlé.

GOLONDRINA.

La Sorcière?...

JUANA.

Oui, je ne vois qu'elle qui puisse te tirer du péril imminent où tu te trouves.

GOLONDRINA.

Puisqu'il ne me reste plus d'autre espoir, ma tante, veuillez consulter la Sorcière pour moi; je me fie à vous et je répondrai à tout ce qu'elle vous demandera.

JUANA.

Cela ne se peut ainsi, Golondrine, cela ne se peut faire par interprète; ce n'est que la personne même qu'elle questionne, et elle ne donne de consultations que dans son antre. Il faut que tu aies le courage d'aller la trouver. Je te conduirai jusqu'à sa porte où j'attendrai ta sortie, personne ne nous verra; car ce n'est que la nuit qu'elle reçoit les gens qui viennent la consulter.

GOLONDRINA.

Oh! ma tante, je ne dois pas avoir de secret pour vous; votre tendresse m'est un sûr garant de votre discrétion et de votre indulgence, vous plaindrez la pauvre Golondrina, vous ne la maudirez pas?... Mais dites-moi, quelles sont les paroles dont je devrai me servir pour aborder la Sorcière?

JUANA.

Pour que l'on puisse avoir foi dans ses discours, elle doit d'abord deviner le passé des personnes qui la consultent; si elle ne lisait pas leur passé à l'inspection de la main gauche, —

m'a-t-elle dit souvent, — il ne faudrait ni la croire, ni faire ce qu'elle prescrit. Je te le répète, Golondrine, lorsque tu seras décidée je te mènerai chez elle; je t'attendrai près de sa porte et nous reviendrons ensemble.

GOLONDRINA.

Vous entrerez et resterez avec moi, ma bonne tante, je mourrais de frayeur à l'idée de me trouver seule la nuit chez la Sorcière; d'ailleurs je vous le répète, si coupable que puisse être Golondrine, elle ne peut avoir de secret pour vous. Quand pourrons-nous aller chez la Sorcière, ne pourriez-vous la faire avertir de notre visite, ma tante?

JUANA.

La Sorcière n'a pas besoin d'être avertie, et d'ailleurs tu auras plus confiance en elle si tu peux être assurée qu'elle n'aura pu savoir d'avance qui tu es et ne te connaître qu'en lisant dans ta main.

GOLONDRINA.

A quelle heure peut-on se présenter chez la Sorcière?

JUANA.

Après le soleil couché jusqu'à minuit; passé cette heure elle n'ouvre plus sa porte.

GOLONDRINA.

Tenez, ma tante, il n'est qu'onze heures un quart, pour finir plus tôt avec l'inquiétude qui me torture et savoir ce qui doit m'advenir, voulez-vous m'accompagner tout de suite chez la Sorcière?

JUANA.

Volontiers, mon enfant.

Tandis que Juana retirait d'une armoire ses vêtements les plus amples, dont elles s'affublèrent toutes deux, Golondrina prit une bourse remplie de pièces d'or. Juana Perez alluma une petite lanterne sourde, sortit sans bruit de sa maison donnant le bras à Golondrine, à qui le courage eût manqué sans la surexcitation de la fièvre qui la dévorait.

Toute la soirée l'air avait été brûlant et le temps menaçait; mais à Golondrine, naguère si timide,

qu'importait l'orage? Celui qui grondait dans son cœur parlait plus haut que tous les autres bruits du monde.

L'horizon était couvert d'une longue draperie noire, les eaux de la mer reflétaient sa lugubre couleur; de sinistres éclairs, perçant les nuages chargés d'électricité, sillonnaient les flots tourmentés comme s'ils eussent eu mission d'illuminer l'Océan qui paraissait en feu! Un tonnerre continu, retentissant sur les monts de la vieille Castille, se confondait avec les lamentables bruits des vagues mugissantes et des vents déchaînés, et les longs échos des montagnes portèrent les roulements de cette nuit d'orage jusqu'aux plus profondes cavités des monts Asturiens!

Ce fut pendant ce choc des éléments en courroux que furent surprises Juana et Golondrina, presque aussitôt après leur départ. Le vent semblait les repousser, et comme elles entraient dans la rue de Rabusera, — que nous connaissons déjà, — le tonnerre redoublait et l'eau commençait à tomber.

Dans la crainte d'être rencontrée, malgré sa peur, Golondrina se réjouissait de l'orage qui rendait la ville entièrement déserte et seulement illuminée par le reflet des éclairs.

Au bout de la rue, une lanterne jetant une lueur blafarde fit reconnaître à Juana la porte de la Sorcière. Juana frappa trois coups : à l'instant la porte s'ouvrit sans que l'on vît paraître quelqu'un et se referma seule dès que Juana et sa nièce furent entrées.

Une seconde lumière semblable à celle attachée à la porte d'entrée se fit voir au bout d'un long corridor voûté dans lequel voltigeaient des hiboux et des chauves-souris. Auprès de cette lumière était une porte fermée, dont la corniche supportait trois sabliers sur lesquels voltigeaient trois frésaies poussant leurs cris de mauvais augure.

Une seconde fois Juana frappa trois coups, une voix sépulcrale dit : Entrez. Comme la première fois la porte s'ouvrit et se referma seule aussitôt que nos deux visiteuses furent entrées.

Golondrina manqua de suffoquer à l'odeur infecte qui s'exhalait de ce hideux repaire. Juana la fit asseoir sur un vieux bahut recouvert de la peau d'un loup récemment écorché. Les murs étaient tapissés de figures cabalistiques et de serpents empaillés. Dans un coin s'échappaient des jets de flamme d'un trépied de fer, près duquel un énorme chat noir semblait se chauffer tout en regardant la Sorcière, et poussait de temps en temps un horrible miaulement. Le miaulement de cet étrange personnage n'avait rien du son de voix des chats de la terre quand ils miaulent hors les toits, dans leurs bonnes fortunes de bigame ou de trigame; voire même quand ils miaulent plus haut encore dans leurs querelles de ménage. Ce chat tourna la tête vers Golondrina, qui fut si effrayée de ses regards fauves et phosphorescents, où se lisaient une férocité inouïe et une astuce diabolique, qu'elle se dit à elle-même: — « Certainement ce chat n'est pas de « l'espèce des chats de ce monde; ce doit être « pour le moins le diable en personne, » — et

cet affreux quadrupède, dont les yeux n'avaient pas quitté le regard de Golondrine, inclina lentement la tête en signe d'affirmation à sa pensée, comme pour répondre : — Oui.

La Sorcière était assise devant une table, elle mélangeait, tournait et retournait de sales cartes avec une incroyable dextérité. Golondrine regarda cette femme qui s'offrait à elle sous l'aspect le plus repoussant ; elle paraissait avoir plus d'un siècle, sa figure longue et osseuse, son front déprimé, son nez recourbé à la manière des oiseaux de proie, ses dents jaunes, en pointe et horriblement longues, ses yeux louches et hagards, son œil investigateur et sinistre, la dégoûtante malpropreté de ses haillons, faisaient de cette triste créature un objet de frayeur et d'indicible répulsion. Coiffée d'un bonnet pointu fait de peau de renard, d'où s'échappaient des cheveux roux et plats, les jambes nues, maigres et longues, que ne cachaient pas un court jupon d'étoffe commune et bariolée, les pieds enfouis dans des chaussons recouverts de poil de blaireau ; c'est

ainsi qu'apparut la Bruja, la Gitana, la Sorcière, aux yeux de la Rose de Colindrès!

Ayant posé ses cartes sur la table, la Sorcière s'approcha de Juana, et lui dit d'une voix sinistre: Que demandez-vous?

Golondrina lui offrit une bourse pleine d'or; la Sorcière la prit, la jeta sur sa table, et de ses droits crochus prit la main blanche et mignonne de Golondrina qui tremblait de toutes ses forces. Rassurez-vous, — dit la Sorcière en adoucissant la voix; — si vous avez confiance en moi ne craignez rien; puis elle examina la main de Golondrina, regarda cette main durant un quart de minute: temps qui parut un siècle à Golondrina.

LA SORCIÈRE.

En partant, votre mari ne vous a-t-il pas mis au doigt la bague que voici, en vous disant: —
« Je vous la remets comme un gage de souvenir,
« jurez-moi de ne la quitter que pour me la re-

« mettre la première fois que vous viendrez chez « vous à Cadix? » — En échange ne donnâtes-vous pas à votre mari une bague ayant un cercle d'or sur lequel est gravé votre nom? bague que votre mari promit de vous rendre pour la sienne lorsque vous pourriez en faire l'échange avec lui?

GOLONDRINA.

Cela est vrai, Madame.

Et Golondrina parut atterrée de la science de la vieille, car elle n'avait dit à personne l'échange des bagues, et il n'était guère à croire qu'avant son départ, Ramon fût venu parler de cela à la Sorcière.

LA SORCIÈRE.

Vous avez eu de trop longues conversations avec un officier, ma belle; maintenant vous vous en repentez et vous venez me consulter sur la manière de faire croire à votre époux, le millionnaire de Cadix, que malgré son absence c'est lui qui a fait... ou qui doit faire erreur sur les époques du calendrier conjugal..... Est-ce vrai?

GOLONDRINA.

Trop vrai, Madame... — mais comment faire?

LA SORCIÈRE.

Il ne s'agit que d'aller à Cadix, examiner votre palais pour en faire le détail lorsqu'il en sera temps et mettre la bague au doigt de votre mari en reprenant la vôtre; ce qui vous sera facile pendant son sommeil. Cela fait, n'importe ce qui arrivera par la suite, vous aurez entre les mains de quoi prouver à votre mari que vous avez été le visiter.

GOLONDRINA.

Ainsi, Madame, il me faudrait aller à Cadix le plus tôt possible; mais comment entrer dans ce palais que je ne connais pas, où me cacher pour épier le sommeil de mon mari?

LA SORCIÈRE.

La chose est d'autant plus pressée, qu'ayant tiré les cartes ce soir, elles m'avaient instruite de votre visite et m'ont appris que votre époux, qui vous aime et se croit payé de retour, est parfaitement rétabli de sa maladie, vient de finir

ses affaires, et croyant vous causer une surprise agréable, doit partir de Cadix après demain pour venir vous surprendre; il sera ici dans douze jours et vous emmènera peu après à Cadix.

GOLONDRINA.

Oh! Madame, je suis perdue!... — Quand j'arriverais à Cadix avant le départ de mon mari, je vous le répète, comment faire pour pénétrer près de lui pendant son sommeil et pour être de retour ici avant lui; car il faut bien du temps pour aller et revenir de Cadix?

LA SORCIÈRE.

Mais, d'ici Cadix il y a environ deux cent soixante-dix lieues marines; en contournant l'Espagne et le Portugal à distance convenable pour éviter les courants qui portent souvent à la côte, j'estime qu'en temps ordinaire la traversée doit se faire dans huit ou dix jours avec un bâtiment à voile de commerce, un peu moins de temps avec un navire de guerre; mais vous n'avez ni l'un ni l'autre à votre disposition. Avec les mêmes conditions de vent, prenant une de nos petites

barques de pêche avec sa voile et son mât, on pourrait rigoureusement faire la traversée, mais à la condition expresse de ne point s'écarter des côtes, de naviguer de baies en baies, où elle trouverait une relâche et un abri contre la grosse mer et le mauvais temps. Mais cette traversée en barque demanderait plus de temps encore.

GOLONDRINA.

Puisque mon mari doit partir de Cadix après-demain et que je ne pourrais arriver près de lui avant son départ, Madame, vous voyez bien que je suis perdue? Il me reste encore juste autant d'or à ma disposition qu'il y en a dans la bourse que je viens de vous remettre: je vous offre cet or, Madame, si par le moyen de votre science vous pouvez remettre cette bague au doigt de mon mari et me rapporter la mienne avant son arrivée. On dit que les personnes de votre savoir peuvent voyager en traversant les airs? Ce moyen est sans doute à votre disposition, car vous m'avez dit de ne rien craindre si j'avais confiance en

vous, et cette personne qui m'accompagne m'a dit de vous croire?

LA SORCIÈRE.

La manière dont je voyage ne vous regarde pas; mais vous avez promis à votre mari de lui remettre sa bague vous même en reprenant la vôtre à son doigt, je ne puis donc vous remplacer, il faut agir vous même; je ne puis que vous aider. Malgré les portes fermées je vous ferai pénétrer auprès de votre mari; je le tiendrai endormi le temps nécessaire pour que vous puissiez faire l'échange de vos bagues et observer en détail les objets que renferment son palais; mais en voyageant avec vous la course sera infiniment moins rapide.

GOLONDRINA.

Oh! Madame, partons à l'instant.

LA SORCIÈRE.

Non, pas cette nuit, il est trop tard pour partir, car le chant du coq vient d'annoncer minuit.

JUANA.

Je vous ai amené cette enfant, elle m'a suivie

avec confiance, d'après ce que vous m'aviez dit: — que vous mettiez votre science à ma disposition, – ayez pitié de nos angoisses, partez avec elle!

La Sorcière.

Je vous ai dit qu'il était trop tard cette nuit, mais je vous ai dit aussi de vous fier à moi. — Puis s'adressant à Golondrina: — Ne perdez pas la bague qui est à votre doigt, apportez une bourse garnie comme celle que vous m'avez remise, — ce sera pour nos frais de voyage, — soyez seule ici demain un quart d'heure avant minuit, ayez confiance. Allez, et ne manquez pas l'heure.

Aussitôt, les flammes du trépied répandirent une odeur suffocante de souffre et de bitume; le chat noir recommença ses horribles miaulements, puis il fit entendre un ricanement strident, moqueur, effroyable, qui médusa un instant nos deux pauvres visiteuses. La Sorcière prit les mains de Juana et de sa nièce, les mit à la porte en disant: — à demain. — Les oiseaux de proie

poussaient leurs cris de mauvais augure dans le corridor, Juana et Golondrina sortirent; la pluie tombait par torrents, elles arrivèrent chez elles mouillées jusqu'aux os.

Impossible de dire les émotions de Golondrina durant le reste de la nuit et de la journée du lendemain. Juana se désolait d'être obligée de laisser sa nièce seule à la porte de la Sorcière, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre. Golondrina comptait les heures avec des transes impossibles à décrire, elle formait le projet de mourir avant de retourner chez la Sorcière, et pourtant elle tremblait au moindre bruit, craignant que Ramon n'eût avancé son retour. Cette idée la détermina; onze heures et demie du soir allaient sonner, elle prit l'or demandé la veille, se jeta dans les bras de sa tante en lui disant: — Autant périr par les mains de la Sorcière, je pars.

— Je te suivrai du moins jusqu'à sa porte, — lui dit Juana. —

En route toutes deux, elles longèrent rapidement la rue de Rabusera.

Arrivées à la porte de la Sorcière, Juana serra sa nièce dans ses bras en lui disant: — Courage! — frappa trois coups, vit sa nièce entrer et la porte se refermer sur elle; et Juana revint chez elle faisant des vœux ardents pour revoir bientôt Golondrina. Alors les trois quarts avant minuit sonnaient à l'horloge de la ville!

Pour la rémission de ses péchés, laissons Golondrina dans son tête-à-tête avec la Sorcière et suivons Juana. De retour chez elle, la tête appuyée sur son bras, la pauvre tante inquiète de ce qu'il adviendrait à Golondrina, restait absorbée dans sa douleur; l'aube du jour la surprit ainsi. Espérant que la fatigue viendrait lui apporter le sommeil, elle songeait à se déshabiller pour se mettre au lit, puis avant d'essayer à s'endormir, fidèle à la manie de se tirer les cartes, l'idée lui vint de les consulter sur la durée de l'absence de sa nièce. Alors elle se souvint que ses cartes étaient restées dans la poche d'un tablier qu'elle avait oublié dans la chambre de Golondrina, qu'elle avait aidé à quitter ses vête-

ments mouillés la surveille en revenant de chez la Sorcière.

Le jour l'éclairant assez déjà, Juana entra dans la chambre de sa nièce pour y prendre son tablier; mais quel fut son étonnement en voyant Golondrina couchée dans son lit!... Que lui était-il advenu?... Pourquoi rentrée aussitôt?... Pourquoi la Sorcière ne la menait-elle pas à Cadix, ainsi qu'elle l'avait fait espérer?... Voilà ce que Juana allait demander à Golondrine, lorsque sa surprise redoubla en voyant absente de sa main la belle bague de Benvenuto Cellini; mais à sa place le simple anneau que naguère elle avait donné à Golondrina!

Juana avait beau croire à la science de la Bruja, cet échange s'était fait si rapidement qu'elle ne pouvait s'expliquer ce qu'elle voyait. Sans doute la Sorcière aurait pu voyager promptement pour aller faire l'échange de ces bagues; mais n'avait-elle pas dit qu'il lui était impossible de rien faire sans la présence de Golondrina?

Pour cette dernière, elle dormait si profondément que, pensant aux angoisses morales qu'elle avait eues à supporter les deux jours précédents, malgré sa curiosité si étrangement excitée, et prenant pour un signe de bon augure l'anneau remis à sa place, Juana laissa dormir Golondrine, se résignant à attendre son réveil, et retourna dans sa chambre tellement étonnée de ce prompt retour qu'elle fut se reposer sans plus songer à ses cartes.

CHAPITRE IX.

UNE PROMENADE SUR MER.

UNE PROMENADE SUR MER.

On croyait en Corse aux *Strige* (sorcières), on les représentait comme de vieilles femmes munies d'une queue, emparantant souvent la forme d'un chat, et qui, par leur seule parole, pouvaient se transporter d'un bout du monde à l'autre.

GIOCANTE DA BICHISA.

Les femmes, au physique comme au moral, se transforment avec une prodigieuse facilité.

X.-B. SAINTINE.

Ils ne possèdent rien, qu'une fragile barque,
Rien qu'un mince filet ; dont souvent le tissu
Se déchire à la dent du roc inaperçu.

J. AUTRAN.

Neuf heures du soir allaient sonner. Le maître d'une petite barque amarrée dans le port de Larédo, aidé de sa femme, allait emporter ses filets *al Canto* pour les sécher. Sa femme, nommée

Martina, tira des provisions d'un panier, les mit dans la barque, puis embrassant plusieurs fois les deux enfants qui devaient garder cette barque pendant la nuit, elle leur dit: « — Voilà votre « souper et vos provisions, petits, soyez vigilants « à retirer l'eau, n'oubliez pas votre prière à Dieu « et à Marie, la sainte patronne des marins, et « bonne nuit. »

« — Adieu, mère, — » lui répondirent Manoël et Andréo, deux futurs marins, tous deux fils de Martina et de Pédro Pastor, brave matelot, blessé naguère dans un combat naval; rétabli de sa blessure, il revint à Larédo reprendre la profession de pêcheur.

Pédro était pensionné de l'État, ce qui le mit à même de posséder un petit bateau. Aidé de sa femme et de ses fils, ils vivaient du produit de leur pêche.

Les Pastor étaient de braves marins et des hommes pieux. Pédro et Martina avaient élevé leurs fils dans la crainte de Dieu et dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Pédro Pastor et Rafaël son frère, — avec lequel nous avons fait connaissance le jour du mariage de Golondrina, — avaient battu bien des mers et raconté souvent leurs courses maritimes aux enfants, que leur père menait avec lui à la pêche.

Manoël, l'aîné, avait treize ans, et Andréo douze.

« Père, — disait Manoël, — c'est ennuyeux
« de voguer toujours dans le golfe de Gascogne
« où la mer est si souvent dure et mauvaise,
« vous ne nous avez encore menés qu'à Bilbao,
« pour en rapporter du fer et à Saint-Sébastien
« pour y acheter des câbles; quand verrons-
« nous les côtes des Asturies et de la Galice?

« — Et moi, père, — reprit le petit Andréo,
« — quand me permettrez-vous d'accompagner
« notre oncle Rafaël, mon parrain, qui vogue
« dans des eaux plus douces que les nôtres; ne
« voguerons-nous jamais dans les mers de Cadix
« et de Gibraltar? Ne serons-nous toujours que
« *grumetes en los navios?* » — petits mousses.

« — Patience, enfants, patience, attendez que
« vous ayez la force de lever les ancres, — re-

« prit Pédro Pastor, — j'étais aussi impatient « que vous à vos âges; mais croyez-moi, enfants, « la jeunesse passe vite, et dans quelques années « en battant les mers lointaines, vous regretterez « plus d'une fois les visites de votre bonne mère, « qui ne sera plus là pour vous apporter chaque « soir du lait et des figues fraîches; — puis em- « brassant ses fils, il ajouta: — Bonne nuit, en- « fants, votre ancre est bien attachée; je reviendrai « demain de grand matin la lever si le temps « est beau pour aller à la pêche. Que la barque « soit prête pour mon arrivée; soupez bien et « adieu. » Puis Pédro Pastor partit pour rejoindre sa femme, qui marchait lentement devant lui emportant les filets.

Après le départ de leurs parents, Manoël et Andréo se mirent à souper. L'air était chaud et calme, la lune commençait à éclairer la plage, les enfants se mirent à contempler le port de Larédo, — ce beau paysage dont nous avons donné la description dans notre premier chapitre. —

Leur repas fini, Manoël et Andréo s'amusèrent à regarder le clapotage des lames qui venaient lécher les flancs de leur pauvre petite barque, ils essayaient de prendre des calocas: — espèces de plantes marines rougeâtres, — puis ils firent ce qu'ils faisaient chaque soir: dévotement leur prière. Ensuite ils prirent deux vieilles voiles dont ils se firent un toit pour la nuit; ils dressèrent leur hamac habituel, hamac appuyé sur les bancs de la barque et fait avec les rames; ils venaient de se coucher lorsqu'ils entendirent sonner dix heures à Santa-Maria de Larédo.

Laissons-les dormir au balancement de la vague en attendant qu'ils soient goudronnés sur toutes les coutures; laissons-les rêver de grain et de raffale, de gréement et de gargousse, de mâts de hune et de cacatois; peut-être se voient-ils déjà gabiers ou calfats sur une goëlette ou sur un chasse-marée? peut-être câliers ou pilotins sur un trois mâts ou sur une frégate. N'ont-ils pas l'imagination remplie des récits que leur font tous les jours les vieux marins de Larédo,

et dans leurs songes, ne peuvent-ils jeter leur ancre aux mouillages de Magellan ou de Colomb? louvoyer entre les archipels de l'Océanie ou des îles de la Grèce.....?

Quels beaux songes ne font-ils pas aussi, nos jeunes aspirants de marine? que d'océans inconnus ils ont rêvés? Oh! les marins, ils vouent en riant leurs fraîches années à cette existence périlleuse de la mer; ils risquent leur jeunesse en fleur pour les chances de ce mobile élément, ils disent de longs adieux aux baisers de leur mère, au doux regard des femmes, au luxe de nos salons, aux créations de nos artistes, à la foule de nos cités, aux fleurs du printemps, au chant de ses oiseaux, à l'ombrage des bois où il est si bon de rêver! Sans regret ils quittent cette existence pour vivre sur ce large océan qui les sépare de leur terre natale; pour patrie ils adoptent les voiles d'un navire; ils échangent des heures douces et calmes pour les lames et les récifs, pour le typhon tourbillonnant de la mer des Indes, pour la tornade des côtes de Guinée,

pour le pampéro des rives de la Plata, pour le siroco et le mistral de la Méditerranée!

Les marins, ils prennent pour confidentes de leurs pensées les étoiles brillantes du ciel azuré, insoucieux de savoir si leurs os dormiront au tombeau de leurs aïeux ou sur quelque roc isolé, entre la terre qu'ils quittent et celle où ils doivent aborder; ils cherchent des émotions qui ne sont pas de notre monde. Peut-être, parfois, sont-ils désireux de la tempête pour faire trève à la monotonie d'un calme trop long-temps soutenu; et ils ne songent pas que ces gouffres sans fond rejettent sur les rives un sable où se mêle la cendre des morts qui trouvèrent leur flottante sépulture dans les ondes amères!

Retournons à Larédo. Manoël et Andréo dormaient depuis près de deux heures, lorsqu'ils furent réveillés par un léger mouvement de la barque; mais si léger que fut ce mouvement, il ne venait point de l'immobilité des flots. Aussitôt deux ombres, ou plutôt deux fantômes vêtus de noir, entrèrent dans la barque.

Les enfants de Pédro Pastor étaient aussi hardis qu'intelligents; leur première idée fut de s'élancer de leur hamac, lorsqu'ils entendirent ces paroles dites par l'un des fantômes à l'oreille de l'autre: — « N'ayez pas peur, mais surtout ne « prononcez pas le nom du Christ!!! »

Les enfants furent attérés! A ces effroyables paroles leur courage se trouva paralysé; ils se serrèrent l'un contre l'autre, n'osant bouger.

Bientôt, retrouvant leur présence d'esprit, ils regardèrent attentivement en silence. L'ombre de la voile qui leur servait de toiture dérobait leur tête à la vue des fantômes, tandis qu'eux, Manoël et Andréo, voyaient tout ce qui se passait; car la lune, belle et pure, resplendissait au ciel dans sa clarté la plus lumineuse.

Dans bien moins de temps que je n'en mets à raconter ceci, le fantôme qui avait dit: « N'ayez « pas peur, mais surtout ne prononcez pas le « nom du Christ!!! » — Ce fantôme, dis-je, leva l'ancre de la barque, qui se tourna seule; et la

même voix prononça ce mot: *Bota.* — Terme de marine espagnole qui veux dire: *Marche.*

Aussitôt, plus prompt que les laves que le Vésuve ou l'Etna roulent et vomissent de leurs flancs caverneux dans leurs désastreux jours de colère, plus rapide que l'aile de l'albatros ou du condor, que la flèche lancée par la main du sauvage, que le boulet rapide chassé par le salpêtre enflammé, la barque fend les flots, glisse, court, vole, disparaît, frise les côtes des Asturies et de la Galice, tourne le cap Finistère, — pointe nord-ouest de l'Espagne, — descend tout le long du Portugal, traverse les embouchures du Minho, du Douro, du Tage et celles du Guadalquivir; après avoir tourné le cap Saint-Vincent, entre dans la baie de Cadix, alors la même voix cria: *Ten.* — Terme de marine espagnole qui veux dire: *Arrête.*

Plus prompte que l'éclair, l'ancre tombe au bord d'une grève, les deux fantômes sautent à terre et disparaissent bientôt.

Quand nos deux pauvres petits mousses furent bien sûrs d'être seuls, ils se dirent:

MANOEL.

Par saint Jacques de Compostelle, en v'là un voyage! hein, qu'en dis-tu, Andréo?

ANDRÉO.

Je dis, frère, que je ne suis pas sûr d'être bien éveillé, et que je crois sortir d'un songe; et toi, Manoël?

MANOEL.

Moi aussi, frère, le voyage eût été plus agréable si la barque avait été moins vite! Quelle vélocité! je croyais que nous allions être broyés contre quelque roc, où nous serions restés collés plus plats qu'un raisin sec de Malaga. Tu en voulais voir du pays, toi, frère?

ANDRÉO.

Si c'est le diable qui nous a poussé si loin, il aurait dû nous dire, au moins, où nous sommes et pourquoi il était si pressé de courir si vite sur l'eau?

MANOEL.

Oh! frère, ne parle pas du diable; mais dis-moi, ce fantôme qui est venu lever notre ancre,

qui a défendu à l'autre de prononcer le nom de notre Saint Rédempteur, dis-moi, Andréo, n'as-tu pas reconnu... quelqu'un?

ANDRÉO.

Et toi, Manoël?

MANOEL.

Moi, j'ai reconnu...

ANDRÉO.

Tu as reconnu... achève, frère.

MANOEL.

La Sorcière! — dit-il bien bas à Andréo, après avoir regardé de tous côtés s'ils n'étaient point vus. — Et toi, frère?

ANDRÉO.

Moi aussi, j'ai parfaitement reconnu la Sorcière et dans l'autre fantôme la belle dame qui... tu te rappelles, frère? qui nous fit donner tant de bonbons et de menue monnaie le jour de son mariage; tu sais... que c'était si beau dans l'église et qu'il y avait tant de cierges allumés? La belle dame, c'était la Rose de Colindrès! te souviens-tu, qui épousait un mari de Cadix, si

riche et si bon, disait mon oncle Rafaël, mon parrain?

MANOEL.

Ton parrain, en v'la une belle campagne à lui raconter; seulement il ne voudra pas y croire. Mais dis-donc, Andréo, où sommes-nous, que faire, que devenir, car ces lieux nous sont inconnus? V'la une belle baie, tout de même! comme elle est large! et de ce côté, vois donc les beaux arbres? Je n'en ai jamais vu de semblables. Tiens, Andréo, vois comme l'ancre est solidement attachée, je ne puis la faire bouger, il n'y a pas de danger que la barque s'en aille; je vais sauter sur la grève voir tous ces beaux arbres là, et me promener un peu dans ce magnifique pays.

ANDRÉO.

Je vais aller avec toi, Manoël.

MANOEL.

Non, Andréo, la barque est sous notre garde, nous répondons des voiles et des rames à notre

père. Si tu veux descendre va, frère, alors je reste.

ANDRÉO.

A toi le premier, Manoël, je vais garder la barque, je n'irai à terre que lorsque tu seras de retour.

Manoël parcourut les bords d'une baie magnifique. Il n'avait jamais vu les myrthes sauvages, les lauriers roses, les grenadiers, les aloès et les palmiers qui émerveillaient ses yeux; sans compter beaucoup d'autres arbres et arbustes qu'il ne connaissait pas plus. Il pensa qu'une heure, au moins, avait dû s'écouler pendant sa promenade investigatrice, promenade qu'il eût encore prolongée sans le souvenir d'Andréo, qui devait s'ennuyer de son absence. L'idée vint à Manoël d'emporter une branche de l'un des arbres qu'il admirait. Il fixa son choix sur ceux qui bordaient la rade et qui portaient une innombrable quantité de petits fruits verts. L'enfant coupa une belle et grosse branche à feuilles pâles, larges

et luisantes, chargée d'une quantité de ses fruits verts. Manoël ramassa son couteau et rejoignit son frère tenant à la main sa belle branche, qui n'était autre qu'un rameau d'olivier orné de ses fruits longs et de ses feuilles si larges, que tous les marins assurent n'en avoir trouvé de semblables que dans la baie de Cadix. — Mais les enfants de Pédro Pastor ignoraient le nom de ces arbres qui bordent les deux côtés de la large baie où ils se trouvaient, et qu'ils ne connaissaient pas davantage. Andréo trouvait que Manoël s'était promené long-temps, et fut charmé de l'arrivée de son frère.

« A mon tour, » dit Andréo en sautant lestement sur la grève. « Ne t'éloigne pas trop, An-« dréo, ne quitte pas les bords de la grève, » lui dit Manoël.

« Non, non, frère, » lui répondit Andréo.

Pendant que ce dernier se promenait à son tour, Manoël ouvrit le caisson ou fond de bateau, y coucha soigneusement sa belle branche en rapprochant bien tous les rameaux, puis ferma

le caisson. En se relevant il vit devant lui les deux fantômes de retour! il s'écria: — « Mon « frère! » — et s'élança pour le rejoindre, mais d'une main la Sorcière le jeta dans son hamac, de l'autre main elle leva l'ancre, et, comme au départ de Larédo, Manoël l'entendit prononcer le même mot: *Bota!* — Alors la barque partit avec la même vélocité, et au sein d'une mer incroyablement phosphôrescente, fit sa course avec la même promptitude. Bientôt Manoël entendit aussi pour la seconde fois de la bouche de la Sorcière, le mot: *Ten!* — Aussitôt l'ancre tomba, les deux fantômes sautèrent à terre et disparurent dans les brumes de l'aube qui commençait à poindre. Manoël se trouva seul dans la barque et reconnut... le port de Larédo!

Le désespoir de Manoël serait impossible à décrire. Que répondrait-il à son père quand il lui demanderait, comme aux premiers jours du monde, Dieu demanda au premier meurtrier: « — Qu'as-tu fait de ton frère? — » Le pauvre Manoël aimait tendrement le sien, mais il avait

disparu sous sa responsabilité, que dire? La vérité, elle n'était pas croyable. Nommer la Sorcière, il y avait à craindre qu'elle ne se vengeât sur les parents de l'indiscrétion du fils.

Bientôt les sanglots de Manoël furent entendus des pêcheurs qui arrivaient à leurs barques. Pédro Pastor, sa femme et ses fils étaient aimés; les pêcheurs entourèrent la barque de Manoël en lui demandant le sujet de ses pleurs, il ne put répondre que ces mots: « Mon frère, mon pauvre « frère est perdu! » Les pêcheurs crurent que l'enfant venait de tomber à l'eau; connaissant le courage de Manoël, ils ne concevaient pas qu'il s'amusât à se lamenter au lieu d'agir pour chercher son frère, alors ils pensèrent que la douleur venait de le rendre fou, ils allaient se jeter à la mer pour chercher Andréo.

« Non, non, pas ici, — leur dit Manoël, — « il n'est pas noyé, il est sur terre, mais si loin! « si loin! qu'il est perdu pour nous. »

Les pêcheurs ne savaient ce que Manoël voulait dire, ils coururent au-devant de Pédro Pas-

tor, qui descendait sur la grève, et le prévinrent qu'un grand malheur venait de lui arriver. « Oh! « mon Dieu, mes enfants sont-ils malades? » s'écria-t-il.

« Mon pauvre Pédro, — lui dit son plus pro- « che voisin, — ton petit Andréo s'est noyé et « Manoël est fou! »

Le pauvre père pensa s'évanouir à ces funestes nouvelles; ses amis le soutinrent et l'amenèrent dans sa barque, où il trouva Manoël la figure décomposée, pâle, en pleurs, se jetant à ses pieds et criant: — « Pardon, père! pardon...! »

PÉDRO PASTOR.

Où est Andréo?

MANOEL.

Il est... sur la grève, où j'ai eu le tort de l'avoir laissé descendre... et... il n'a pas reparu.

PÉDRO.

Sur quelle grève?

MANOEL.

Père... je ne sais pas.

PÉDRO.

Comment, tu ne sais pas?

MANOEL.

Non, père.

PÉDRO.

Tu ne sais pas? mais à vous deux vous n'eussiez pu lever l'ancre attachée solidement, ainsi qu'elle l'est encore à cet instant; la barque n'a pas bougé, tu n'as donc pu prendre le large ni aborder près de nulle grève. Malheureux! as-tu jeté ton frère à l'eau? — Et dans sa fureur, levant la main, il s'élança vers Manoël.

Un pêcheur lui retint le bras et lui dit: — « Ecoute, Pédro, Manoël était un bon frère, tu vois bien que la douleur l'a rendu fou. Sans doute tandis qu'il dormait, Andréo aura fait quelque imprudence, il aura disparu sous l'eau, et le chagrin de ne l'avoir pas trouvé à son réveil aura dérangé la tête de Manoël?

« — Eh bien, quand Andréo se serait laissé choir à l'eau, ce ne serait pas la première fois, il serait vite remonté; ne nageait-il pas comme un pois-

son, il n'y a pas de requin ici pour l'avaler? Allons, Manoël, je ne t'ai jamais connu menteur, est-ce pendant ton sommeil que ton frère a disparu? »

Sauf qu'il ne dit pas avoir reconnu les deux fantômes, Manoël raconta l'incroyable histoire que vous savez, avec un caractère de vérité qui ne s'imite pas.

Martina venait d'apprendre la disparition de son petit Andréo; à l'annonce de cette affreuse nouvelle, elle courut à la barque.

Pédro était bon, mais parfois violent; Martina croyait à la parole de son doux Manoël, dont elle connaissait le cœur. Manoël se jeta dans ses bras: — « Mère, pardonnez-moi si je ne ramène « pas Andréo, je suis coupable de l'avoir laissé « descendre à terre. » — Puis il raconta à sa mère son fabuleux voyage, s'accusant d'avoir cédé à l'envie de descendre sur la grève. « Sans « cela, — disait-il, — mon frère n'aurait pas eu « la curiosité d'y aller à son tour. » — Mais lui, Manoël, n'avait pas voulu qu'ils quittassent la

barque tous deux à la fois, leur père ayant mis sous leur garde les voiles et les rames.

MARTINA PEREZ.

Qu'as-tu vu sur cette grève, Manoël?

MANOEL.

Sur ses bords, mère, comme ici, des orangers, des citronniers, des chênes verts, et puis beaucoup d'autres arbres que je ne connais pas.

MARTINA.

Et comment étaient-ils faits ces arbres?

MANOEL.

Ah! j'oubliais, j'en ai cueilli une branche.

Manoël ouvrit le caisson de la barque d'où il retira la belle branche que vous connaissez.

« Des oliviers! des oliviers! » — s'écrièrent les vieux matelots présents à cette scène.

« Et des oliviers de la baie de Cadix! » — reprit Pédro Pastor dans le plus profond étonnement. — « Nuls oliviers d'Europe n'ont de si « larges et de si riches feuillages, Cadix seul en

« produit de semblables; — qui donc t'a donné « cette branche, Manoël?

MANOEL.

Mon père, je vous le répète, je l'ai cueillie moi-même, seul, cette nuit; mais j'ignore dans quel pays.

« Comment cela se fait-il, — dit un pêcheur, « — je revenais tard de la pêche cette nuit, j'ai « passé tout près de ta barque, Pédro, j'ai « vu tes deux fils couchés dans le hamac, ta « barque amarrée comme elle l'est en ce moment; « alors onze heures trois quarts sonnaient. »

Un autre pêcheur reprit: — « J'ai couché dans « ma barque, voulant partir de grand matin pour « aller à la pêche, où je serais déjà sans les « sanglots de Manoël; je venais de m'éveiller, il « était trois heures moins le quart, la barque de « Pédro était amarrée comme elle l'est mainte- « nant. »

PÉDRO PASTOR.

Tu entends, Manoël, que peux-tu répondre à cela?

MANOEL.

Rien, père, mais j'ai dit la vérité.

PÉDRO.

Voudrais-tu nous faire croire que tu viens de Cadix, Manoël? ainsi, dans moins de trois heures, sur lesquelles, d'après ton récit, tu en aurais employé une à te promener, supposé que quelqu'un fût venu lever ton ancre, la jeter dans la baie où tu dis avoir débarqué, lever l'ancre une seconde fois, la jeter encore ici comme elle l'est maintenant, tu aurais été moins de trois heures à faire une allée et venue que la meilleure frégate de guerre ne ferait pas dans quinze jours?

MANOEL.

Père, je ne vous dis pas que je sois allé à Cadix, je ne sais pas l'endroit où j'ai débarqué; mais je dis qu'où j'ai débarqué, cette nuit même, j'ai coupé cette branche que vous voyez.

Pédro Pastor avait beau chercher dans ses souvenirs, il restait confondu à l'idée que cette branche n'avait pu être coupée que dans la baie

de Cadix. « J'ai battu toutes les mers du monde « et je n'en ai vu de semblables nulle part que « là, » — disait-il. —

« Quelqu'un, — dit un pêcheur, — durant le « sommeil de Manoël n'aurait-il point enlevé le « petit Andréo, et revenant de Cadix n'aurait-il « pu oublier cette branche ici? »

PÉDRO PASTOR.

Mais voyez donc, c'est impossible, car cette branche est toute fraîche coupée, d'hier à peine; voyez, les fruits qui pendent à cette branche sont tout frais aussi?

Après des discours sans fin, il fut permis au pauvre Manoël de suivre son père et sa mère pour aller prendre un peu de repos.

Nous l'avons dit, dans la crainte d'être cause du mal que la Sorcière pourrait faire à ses parents, Manoël n'avait osé prononcer son nom dans la barque; mais sitôt chez son père, il lui

dit tout bas : — « Tâchez d'éloigner ma mère, « j'aurais peur de l'affliger davantage, j'ai quel- « que chose à vous confier, mon père. »

L'occasion ne se fit pas attendre, Martina mit une mantilla à la hâte pour courir demander une neuvaine à la confrérie de la Sainte Vierge, afin d'avoir le bonheur de retrouver son petit Andréo.

Dès qu'elle fut sortie, Manoël dit à son père « qu'il avait mieux aimé endurer ses reproches « devant les pêcheurs du port, que de dire qu'il « avait reconnu la Sorcière dans la barque, » — et l'enfant dit à son père toute la vérité.

Pédro serra son fils dans ses bras en lui disant: « Pardonne-moi de t'avoir soupçonné, « l'absence de ton frère est mon excuse, sans la « présence de la Sorcière, ton voyage paraissait « incroyable. Tu n'es plus un enfant, Manoël, tu « as agi en homme prudent; si tu avais parlé de « la Sorcière à ta pauvre mère, elle serait dans « des transes continuelles, et elle ne va déjà que « trop souffrir de l'absence de ton frère. »

MANOEL.

Père, si nous allions chez Monsieur le Vicaire-Général, avant la rentrée de ma mère?

PÉDRO.

J'allais te le proposer, Manoël.

En présence du Vicaire-Général de Santa-Maria de Larédo, Manoël raconta tout ce qui lui était arrivé; il déclara, sous serment, avoir parfaitement reconnu la Sorcière dès qu'elle s'approcha de madame Ramon Valdès pour lui dire: « — N'ayez pas peur; mais surtout ne prononcez « pas le nom du Christ! »

Le Vicaire-Général loua la prudence de Manoël et dit à Pédro Pastor: — « Vous retrouverez Andréo, je lui ai fait faire sa première « communion il y a peu de temps, vous savez? « C'est un enfant pieux, la Sorcière ne peut avoir « de longs pouvoirs sur ceux qui craignent Dieu. « Gardez tous deux le silence sur les faits de la « Bruja, nous ne pouvons rien entreprendre « contre elle, car la branche d'olivier — que je

« vais garder soigneusement, — ne serait encore
« qu'un muet témoignage. Je vais faire avertir
« les deux pêcheurs qui peuvent attester: l'un
« d'avoir vu votre barque hier, amarrée à minuit
« moins le quart et vos deux enfants dedans;
« l'autre, d'avoir vu votre barque dans la même
« position ce matin à trois heures moins le quart,
« et Manoël seul avec cette branche toute fraîche
« cueillie. Je vais leur demander de signer cette
« attestation et d'en garder le secret, mais je ne
« leur parlerai point de la Sorcière, attendons
« qu'Andréo soit retrouvé et espérons. »

Ainsi, dans cette étrange histoire, ni le nom de la Sorcière, ni celui de Golondrina ne furent prononcés; Pédro et Manoël gardèrent le silence.

CHAPITRE X.

RETOUR DE RAMON VALDÈS

A LARÉDO.

RETOUR DE RAMON VALDÈS

A LARÉDO.

Emeraudes, onyx, agates, améthystes,
Merveilles à ravir les rois et les artistes.

A. AUTRAN.

Il y a dans les femmes quelque chose de plus que la sorcellerie, puisqu'elles viennent à bout de gouverner les plus sages des hommes.

ROWE.

Io no vivo sino por ti; yo no pienso sino en ti; yo no pudiera existir ni un solo dia, si llegara a perderte!

MARTINEZ DE LA ROSA.

Ramon Valdès arriva à Larédo le jour fixé par la Sorcière à Golondrina.

Ramon parut surpris de l'embonpoint survenu à sa femme pendant son absence; mais Golon-

drina feignit de ne pas s'apercevoir de son étonnement. Elle se montra mille fois plus aimable pour son mari qu'avant son départ de Colindrès.

A plusieurs lieues de Larédo, Juana avait quelques amis qui venaient la voir chaque année; ces amis étaient alors chez elle. Juana leur avait dit que sa nièce était revenue de Cadix depuis quelque temps. Elle présenta ses amis à Ramon en lui disant qu'elle était charmée qu'ils fussent venus à temps pour l'aider à fêter son arrivée.

Excepté Ramon, tout le monde fut gai durant le repas; les amis parlèrent de l'Andalousie, Golondrina vanta la beauté des jardins de son mari à Cadix, et elle en parlait avec un imperturbable aplomb.

Ramon tombait d'un étonnement dans un autre, il pensa que José Perez avait fait à sa fille le détail minutieux de ses jardins; mais pour son palais, comme il l'avait fait décorer tout à neuf à l'intérieur depuis son retour à Cadix, qu'il ne l'avait fait voir à personne qui pût en parler à Golondrine, à laquelle il n'avait écrit aucuns

détails, voulant la surprendre; étonné de la description qu'elle venait de faire de ses jardins et voulant l'embarrasser, après le dîner, au milieu d'une conversation animée, Ramon dit à sa femme: — « Durant le dîner vous avez si bien « décrit le dessin et les plantes de nos jardins « de Cadix, que je serais charmé de vous entendre « dre parler de l'intérieur du palais tel qu'il est « maintenant. »

« Volontiers, — lui dit Golondrina, — bien « que depuis mon retour de Cadix j'aie donné « tous ces détails à ma tante, je serai charmée, « Ramon, de faire admirer votre bon goût à nos « amis. » Alors, comme dominée par un pouvoir étrange qui l'initiait tout-à-coup à la connaissance la plus intime de l'architecture et de tous les arts d'ornement, elle parla ainsi, et sa parole, quoique précipitée, était nette et abondante:

« La façade du palais est riche de style; la galerie saillante qui couronne l'édifice est d'un caractère tout féodal. Les plafonds de cette galerie sont dans le genre gothiquo-mauresque, qui fut fort en

usage dans le XIVe siècle. Tous les jambages et les corniches des fenêtres sont en pierres blanches de Colmenas. On monte au palais par dix marches faites de pierres semblables. Le péristyle est orné de douze colonnes de marbre blanc de Paros, d'ordre Toscan, le balcon élevé au-dessus est soutenu par six cariatides taillées dans le granit oriental. L'intérieur du palais répond à la beauté de l'extérieur. La porte d'entrée a deux larges battants, elle est en ogive, à jour, en bronze doré richement travaillé. Au fond du vestibule, des deux côtés, sont deux grandes fenêtres en vitraux de couleur, entre ces deux fenêtres est un escalier grandiose aux rampes de bronze doré, aux marches recouvertes d'un riche et moelleux tapis mosaïque. Aux deux bouts de chaque marche de ce large escalier, sont des vases d'albâtre contenant des verdures et des fleurs souvent renouvelées. Ce vestibule est revêtu de stuc jaune-pâle, le pavé est une mosaïque faite avec des marbres de toutes couleurs. Aux deux côtés de ce vestibule sont huit socles supportant huit

statues en bronze de Corinthe, de grandeur naturelle; ces huit statues sont celles de Pélage, le saint roi Ferdinand, Charles-Quint, Gonzalve de Cordoue, Fernand Cortez, le Cid Campéador, Fernand Magellan et Vasco de Gama. Quatre grandes portières en tapisseries des Gobelins, deux de chaque côté, voilent l'entrée des corridors qui mènent aux appartements du palais. Entre les statues de bronze sont de grandes tables de marbre de Portor, toutes recouvertes de vases étrusques, d'animaux de bronze antique, de bustes retirés des ruines d'Herculanum et de Pompéï; de riches coupes de porcelaines de Chine, de Sèvres et du Japon, montées sur des trépieds de bronze doré. Deux divans en jonc de palmier placés devant les fenêtres, trois lampes de bronze à bec doré, suspendues au plafond, achèvent la décoration de ce vestibule, dont le plafond est orné de ciselures de bois peint couleur de bronze et représente un combat naval.

« La grande salle à manger est revêtue de marbre des Pyrénées, — marbre vert-campan veiné

de blanc. — Son plafond est d'un travail prodigieux en bois sculpté, revêtu de riches peintures et dorures représentant des groupes d'animaux des forêts, de poissons, de fruits et de fleurs. Sur quatre grands dressoirs s'étalent la riche vaisselle plate et les surtouts d'argent massif.

« Le grand salon est orné de six hautes glaces de Venise, richement encadrées. La tenture, les meubles, les rideaux, les portières, sont en lampas broché blanc et or, avec doubles rideaux d'étoffe semblable et de mousseline des Indes finement brodée. La cheminée en marbre blanc; la pendule, les candélabres, les vases, les jardinières, la table sont en marbre blanc, ornés de belles ciselures en or. Les peintures du plafond sont à fresque et représentent la Conquête de Grenade.

« Ma chambre, — continua Golondrina, sans paraître même consulter ses souvenirs, — est tendue de velours vert-clair brodé d'étoiles d'argent, les portières pareilles, rideaux de mousseline de l'Inde recouvrant des moires de même

teinte que la tenture, meubles pareils; tapis vert et blanc, rideaux garnis de torsades de soie verte et argent; couvre-pieds en point d'Alençon doublé de moire verte; chambranle d'albâtre, pendules, vases, candélabres, jardinières, lampes en porcelaine de Sèvres, fond blanc à dessins vert et rose; console et toilette en marbre blanc. Le plafond est tendu de velours vert, rosace d'argent au milieu et bordures pareilles.

« Le petit salon est tendu d'une magnifique moire couleur gris-perle, chaque panneau est encadré d'une bande d'étoffe rose-vif et argent; meubles, rideaux, portières, en étoffes pareilles, encadrées et bordées de même; draperies relevées avec des torsades de soie rose-vif et argent, doubles rideaux de dentelles de Venise posés sur du satin rose. Le parquet est une mosaïque de divers bois précieux, chambranle de marbre en mosaïque, pendule, candélabres, vases, jardinières en porcelaine blanche et à bordure rose, incrustés de médaillons de Malachite. Table et lampes de porcelaine rose et verte. Le plafond,

peint à fresque retraçant les Merveilles de l'Alhambra. Les étagères, en bois de Santal, sont recouvertes de vases précieux. Coffrets, hanaps, cristaux de roche et de Calcédoine, camées de Florence richement sculptés, aiguières ornées de marcassites, grenats de Bohême, coupes d'argiroses, incrustations de sardoine et d'onix, coraux de Naples; ouvrages de prix en ambre, en cornaline, groupes d'ivoire sculptés à Dieppe, cachets de cymophane aux reflets glacés de bleu et de vert, et de pierre précieuse de Mélilite jaune, à la senteur de miel; enfin tout ce que peut rêver un poète et payer un financier ami des arts.

« La chapelle est toute revêtue de marbre lazuli et or, le plafond peint à fresque, représente l'Histoire du jeune Tobie. Une belle conque de nacre sert de bénitier; elle est posée sur un beau tronc de porphyre serpentin, sculpté à canelures tordues; deux anges en bronze florentin accompagnent ce bénitier. D'élégants vitraux représentent un magnifique cheval andaloux de cou-

leur alezan, à la crinière blanche et soyeuse, monté par saint Jacques chassant les Maures de l'Espagne. Un beau tableau de Ribera, d'une Sainte-Thérèse en contemplation. A l'autel, une Adoration des Bergers, œuvre du grand Murillo. Deux riches candélabres de vermeil portés par deux blanches statues, faites des beaux marbres du mont Pentélique, si recherchés des sculpteurs d'Athènes. Ces statues représentent la reine Isabelle-la-Catholique et la reine Blanche de Castille. Le pavage est en lozanges de marbre blanc et de carreaux de porcelaine bleue. Tous les vases sont en vermeil, les ornements en draps d'or et d'argent, les banquettes en velours blanc et bleu. La lampe en albâtre, artistement sculptée, représente des guirlandes de vignes, d'épis de blé et de branches d'olivier, sur lesquelles sont posées de légères abeilles; pieuses allégories rappelant que la vigne et le froment donnent le pain et le vin consacrés par le prêtre: l'olivier, l'huile qui brûle jour et nuit dans le sanctuaire; les abeilles, la cire qui l'éclaire et se consume

aux saints autels. En un mot, — ajouta Golondrina, — les plus beaux ornements de ce palais consistent en ouvrages sortis des mains des plus célèbres artistes.

« Vous oubliez la Galerie des Arts, Golondrina, » — lui dit Ramon, dont la figure peignait la stupéfaction.

« J'ai peur d'ennuyer mon auditoire, » — répondit-elle. — Comme tout le monde l'assura du contraire, Golondrine continua :

« Cette galerie, que Ramon a nommée la Galerie des Arts, est, dans le fond, toute garnie de tablettes contenant des livres richement reliés, dont le catalogue seul formerait un gros volume. Cette galerie est éclairée par trente-cinq fenêtres en ogive avec des vitraux de couleur appelés grisailles; elle est revêtue de stuc jaspé. Le plafond, peint à fresque, représente toute l'histoire du héros de la Manche et de son écuyer. Sur une table de porphyre rouge, sont deux charmantes statuettes équestres en bronze égyptien, l'une représente le maigre Rossinante portant le

Chevalier de la Triste Figure, l'autre statuette représente Sancho Pança sur son âne. Sur la même table, entre ces deux statuettes, est, de grandeur naturelle, en beau marbre blanc de Carrare, le buste de l'immortel Cervantes Saavedra. Entre chaque fenêtre est un socle de marbre jaspé, sur chaque socle est un buste; tous aussi de marbre blanc.

« C'est rendre hommage à leur mémoire que de rappeler les noms de ces grands maîtres en peinture, de ces poètes et historiens qui illustrèrent l'Espagne!

« Nous avons nommé Cervantes; sur les trente-trois autres socles sont placés: le peintre des splendeurs catholiques avec ses Christs divins et ses Vierges inspirées! le grand peintre de Séville, digne d'être le rival de Raphaël et de Rubens: Murillo!

« Don José de Ribera, dit l'Espagnolet, élève de Caravage, qu'il suivit à Naples. Un jour que Ribera mit sécher au soleil un Martyr de saint

Barthélemi, la foule s'arrêta nombreuse devant ce tableau et sa fortune fut faite!

« Velasquez de Silva, don Rodriguez, l'artiste grand seigneur, l'ami de son roi, né à Séville, chef de l'école de Madrid. — Vergara, le grand peintre de Tolède. — Zurbaran, de l'Estramadure, que le *Saint-Thomas-d'Aquin* qui se voit dans la cathédrale de Séville a placé à côté des plus grands peintres d'Italie. — Louis de Vargas, de Séville. — Ribalta, de Valence, dont les très beaux tableaux enrichissent Valence, Tolède et Madrid. — Le Tolèdan Jauregui, l'artiste de goût, poète et peintre. — Boscan, le premier poète classique de l'Espagne. — Lope de Vega, le second poète madrilenais. — Cadalso, poète anacréontique. — Jovellanos, savant poète lyrique. — Calderon de la Barca, l'illustre poète dramatique. — Arellano. — Quevedo. — Guillen de Castro. — Solis. — Jean Alarcos. — Juan de Mena. — Fray Luis de Léon. — Mendoza. — Jorge de Montemayor. — De la Huerta, le poète de l'Estramadure. — Vaca de Gusman. — Herrera,

le célèbre poète sévillan. — Guevara, poète dramatique, auteur de *el Diablo Cojuelo.*—Velasco Hermandes, poète de Tolède. — Garcilaso de la Vega, le réformateur de la poésie espagnole. — Quevedo de Villegas, le poète et littérateur polyglotte et satyrique. — Zamora et Cañizares, qui soutinrent dignement l'honneur du theâtre espagnol. — Le fabuliste Thomas de Iriarte. — Soto de Rioja, le poète de Grenade.

« L'avant-dernier socle est veuf de son buste. Il était occupé par celui de Gongora, poète de Cordoue, du XVI[e] siècle; mais comme il a travaillé à gâter la littérature espagnole par les licences de mauvais goût qu'il se permettait, Ramon a fait ôter son buste, que je le prierai de remplacer par celui du poète élégiaque de l'Estramadure: Mélendez, vivant encore, mais déjà célèbre et couronné par l'Académie de Madrid en 1781, pour sa belle ode: *A la Gloire des Arts* (*).

(*) Mélendez, auteur de ravissantes élégies, romances, sonnets, églogues, vivait encore à l'époque où la Bruja fit du bruit à Larédo. Mélendez mourut dans le midi de la France en 1817; mais comme il fut célè-

« Le dernier buste, le Camoëns, est placé sur une table de marbre, à l'autre bout de la galerie, en face de Cervantes; un volume splendidement relié, *les Lusiades*, est placé sur la même table que le buste du grand poète portugais. »

Toute cette description du palais de Ramon Valdès était minutieusement exacte; mais qui donc avait pu donner ces mille détails à Golondrina? qui lui avait appris à les raconter avec tant d'érudition? A cette érudition d'artiste, que venait de montrer sa femme, Ramon resta muet d'étonnement! Tout le reste de la soirée il se crut sous la puissance d'une hallucination inexplicable, ou sous les menteuses inspirations du hatschich; cependant il n'éprouvait ni battement de cœur ni brouillard au cerveau.

Après le souper, et lorsque tout le monde fut retiré, Ramon suivit sa femme dans sa chambre. Croyant toujours sortir d'un songe, il voulut

bre avant sa mort, je place son buste dans la galerie de Ramon sans craindre de faire un anachronisme. AGLAÉ DE CORDAY.

enfin avoir une explication avec elle, et lui demanda — quand et comment elle était venue à Cadix? – Golondrina parut on ne peut plus surprise à cette question de son mari; pour réponse elle ôta les petites mitaines de dentelles brodées qui recouvraient à moitié ses mains et fit voir à Ramon sa bague revenue à son doigt; — remarquant son étonnement, elle dit en lui prenant la main:

« Qui donc, autre que moi, Ramon, a placé « cette bague à votre doigt? Et quel autre que « vous a remis la mienne à mon doigt? » — Puis lui faisant remarquer ces deux bagues: — « Nom« mez la personne qui vous a remis la vôtre de « ma part si ce n'est moi? Dites qui a remis la « mienne que voici à mon doigt si ce n'est vous? »

Ramon ne savait que répondre, il eut pu dire seulement — que la veille de son départ de Cadix, en se levant, il avait trouvé sa bague à son doigt sans savoir comment cela s'était fait; qu'il ne put retrouver la bague de Golondrina, mais comme la porte était fermée en dedans de sa chambre

et que rien n'avait été dérangé, il s'était bien promis de ne point parler d'un fait aussi incroyable, de peur qu'on ne le prît pour un fou ou pour un visionnaire. — Ne pouvant s'expliquer tous ces faits, Ramon n'en parla plus. Si, malgré lui, il faisait quelquefois allusion au prétendu voyage de sa femme à Cadix, elle lui disait avec le plus grand air d'intérêt:

« Ne parlez pas de cela, Ramon, car vous feriez « croire que votre esprit est dérangé depuis que « vous avez eu votre fièvre chaude. » Puis elle lui parlait de la beauté de son palais, en lui faisant remarquer la bague de Benvenuto Cellini qu'elle lui avait reportée.

Après de longs et touchants adieux à Juana, Valdès et sa femme partirent pour Cadix, où ils arrivèrent après dix jours d'heureuse traversée. Prétextant la fatigue du voyage, Golondrina dit à Ramon qu'elle désirait se reposer une heure dans sa chambre avant de paraître au souper. Tandis que Ramon se retira pour lire les lettres qui lui avaient été adressées pendant son ab-

sence, Golondrina trouva le moyen de réunir tous les domestiques du palais pendant que Ramon était occupé et leur dit:

« Je connais tout l'attachement que vous avez « pour votre bon maître, mais vous n'avez pu vous « apercevoir d'une monomanie qu'il éprouve « depuis sa fièvre chaude. Il est des instants où « il se persuade que je suis venue ici avant sa « maladie, comme peu importe que ce soit moi « qui sois venue lui rendre visite, ou que ce soit « lui qui soit venu à Larédo après la mort de « mon père, il faut flatter la manie qui peut être « salutaire à votre maître, afin de lui éviter « toute rechute; ce soir, après le souper, deman- « dez à venir tous nous voir et parlez-moi comme « si vous me connaissiez déjà. »

Ensuite madame Ramon Valdès demanda à chacun d'eux son nom et son emploi, leur remit à tous une si généreuse gratification, qu'elle fut bien sûre d'être obéie. — Comme Ramon avait beaucoup voyagé durant les huit mois qu'il avait passé loin de sa femme, et qu'il ne rendait

jamais compte de ses actions, ses domestiques crurent qu'il avait été à Larédo depuis la mort de son beau-père.

Les domestiques firent demander la faveur de venir tous saluer leurs maîtres. Golondrina les appela tour à tour par leur nom, leur parlant à chacun de son emploi. Ramon, qui était de plus en plus surpris, le fut encore davantage de voir sa femme connue de ses domestiques; il finit réellement par croire, — ou faire semblant de croire : — ce qui revenait au même pour sa femme; — que depuis sa fièvre chaude la mémoire du passé lui faisait quelquefois défaut.

CHAPITRE XI.

CE QUE DEVINT ANDRÉO PASTOR.

CE QUE DEVINT ANDRÉO PASTOR.

Il est beau, compagnons, de passer l'Atlantique
Comme on passe un ruisseau!

A. AUTRAN.

En vain l'homme passe et repasse
Sur ton azur harmonieux :
Jamais il n'y laisse de trace;
Et dans ton miroir tout s'efface
Excepté le dôme des cieux.

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Et jusqu'à tes beaux noms si pleins de poésie
Valence, Médina, Séville, Andalousie,
Dont rien n'égale la douceur.

A. DE SAINT-VALRY.

Pédro Pastor avait un frère à Cadix: Rafaël Pastor, vieux garçon, que nous avons vu lorsqu'il se trouva avec ses neveux, dans la foule, le jour du mariage de Golondrina; car il venait chaque

année à Larédo pour son petit commerce d'escabetier, ainsi que nous l'avons dit.

Rafaël Pastor était un homme probe et actif, il possédait une petite barque de pêche, de moitié avec un de ses amis, pêcheur comme lui à Cadix, et nommé Antonio Médrano.

Une nuit, par un beau clair de lune, Rafaël Pastor venait de tendre ses filets dans la baie de Cadix, comme il remontait la grève du côté où des oliviers ombrageaient les murs du parc de Ramon Valdès, chez lequel il vendait de l'escabetier et du poisson frais, Rafaël aperçut deux femmes vêtues de noir, qui se dirigeaient du côté de la grille du parc. Si vite qu'allassent ces femmes, Rafaël était si près d'elles et la lune était si magnifique, qu'il les reconnut parfaitement toutes les deux. En voyant la belle mariée qu'il avait admirée naguère à Larédo, il se dit à lui-même:

« Madame Ramon Valdès a pris une heure
« bien avancée pour faire son entrée chez elle.
« Ah! peut-être qu'elle veut faire une surprise à

« son mari? Elle a tout d'même là une drôle « d'escorte. La singulière dame de compagnie! « La Bruja! la Gitana! la Sorcière de Larédo!... « Allons, allons, le cuisinier de monsieur Ramon « Valdès m'a fait boire un petit coup de trop ce « soir quand j'ai porté mon poisson, et peut- « être bien que j'ai encore la vue trouble?... Oui, « certainement que je l'ai troublée, la vue; ma- « dame Ramon ne peut pas venir avec une « telle escorte? Gardons bien cette idée - là pour « nous, car si je disais une semblable chose,... « vrai, on ferait bien de m'enfermer dans la mai- « son des fous. Oui, allons, c'est sûr, j'ai la vue « trouble?... Par Santiago! ça ressemble pourtant « bien à la Sorcière! »

Et Rafaël Pastor alla retrouver Antonio Médrano, car ils habitaient chacun la moitié d'une petite cabane dans le quartier des pêcheurs. Rafaël se coucha après avoir recommandé à son ami d'aller lever les filets de leur barque commune dès l'aube naissante, et s'endormit sans songer plus à la Sorcière.

De grand matin, et selon sa coutume, Antonio Médrano vint visiter la barque, leva les filets et se mit en route pour emporter le fruit de sa pêche. En revenant, le jour commençait à paraître, il croit entendre du bruit sur la grève,... il écoute, il approche, il entend pleurer : bientôt il entrevoit un enfant assis sur une pierre, la tête cachée dans ses mains et qui sanglotait à faire pitié. Antonio s'arrêta et lui dit:

« Que fais-tu ici, petit, pourquoi pleures-tu? »

« — Monsieur, prenez pitié de moi, je suis un « enfant de barque et je suis perdu. » — L'enfant s'était levé, Médrano lui ayant demandé d'où il venait? Andréo, — car vous avez deviné que c'était lui, — voulut raconter son voyage nautique, mais après les premières paroles, Médrano l'interrompit en lui disant :

« A d'autres tes contes, petit vagabond, tu « auras fait quelques mauvais tour et ton maître « t'a chassé. » — Puis faisant marcher Andréo devant lui : — « Allons chez l'alcade, mon gar- « çon, tu vas lui dire si tu es arrivé ici en ballon

« ou si tu es tombé de la lune; allons, marche,
« et ne cherche pas à m'échapper, il y a une
« justice à Cadix. »

« Cadix, — lui répondit l'enfant, — je vou-
« drais bien n'en pas être si loin, allez,... vous ne
« me mèneriez pas chez l'alcade, si j'étais assez
« heureux pour y être, à Cadix? »

ANTONIO MÉDRANO.

Comment, tu voudrais ne pas être si loin de Cadix, dis-tu? Ne vas-tu pas me faire croire que tu ne sais pas où tu es, petit menteur?

ANDRÉO.

Je ne mens pas, et je vous répète que je ne sais pas où je suis; mais j'écrirai à mon père et à mon parrain. Votre alcade me mettra à *la carcel* si bon lui semble, — car il est bien sûr que la Sorcière ne nous a pas donné le temps d'aller demander un passe-port; — mais tout d'même je me moque de la prison, mon père et mon parrain ne m'y laisseront pas long-temps.

MÉDRANO.

Où demeurent-ils, ton père et ton parrain?

ANDRÉO.

Mon père demeure à Larédo, et mon parrain, qui est mon oncle, à Cadix.

MÉDRANO.

A Cadix!...

ANDRÉO.

Là! vous avez l'air de ne pas me croire? pourquoi donc que mon parrain ne demeurerait pas à Cadix?

MÉDRANO.

A Cadix!... et tu ne sais pas où tu es? Comment s'appelle-t-il, ton parrain?

ANDRÉO.

Rafaël Pastor.

MÉDRANO.

Rafaël Pastor!!!

ANDRÉO, *à part.*

— Est-il bête, cet homme là, je ne peux pas lui dire un mot sans qu'il n'ait l'air tout ébahi. —

MÉDRANO.

Es-tu bien sûr, petit, que ton parrain s'appelle Rafaël Pastor?

ANDRÉO.

— C'te bêtise, si je suis sûr? — Eh bien, qu'est-ce que ça a donc de si étonnant, que mon parrain se nomme Rafaël Pastor? C'est un vieux brave matelot, allez; il est pauvre, mais c'est un honnête homme qui ne se moquerait pas d'un pauvre enfant perdu, et qui ne me mènerait pas à *la carcel*, lui. (La prison.)

MÉDRANO.

Et tu dis que tu es le neveu de Rafaël Pastor?

ANDRÉO.

Mais v'là une heure que je vous le dis! Certainement que je suis le neveu de mon oncle, et son filleul, encore.

MÉDRANO.

Tu t'appelles?

ANDRÉO.

Pastor, comme mon parrain; seulement lui s'appelle Rafaël Pastor et moi Andréo Pastor.

MÉDRANO.

N'as-tu pas un petit frère?

ANDRÉO.

Il est plus grand que moi, il s'appelle Manoël; mais qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous voulez me faire mettre en prison?

MÉDRANO.

Où est-il, ton frère?

ANDRÉO.

Parti dans la barque sûrement, je ne sais pas s'il a attendu la Sorcière, mais je sais bien qu'il ne m'a pas attendu, moi; car j'ai eu beau l'appeler de tous côtés, je n'ai pas revu la barque.

MÉDRANO, *avec affection.*

Mon enfant, je ne comprends pas ce que tu veux me dire; que parles-tu de Sorcière?

ANDRÉO.

Dam, vous me demandez si je ne viens pas plutôt de la lune que de Larédo; vous dites que je mens, et vous ne voulez pas écouter le récit de mon voyage? Il est vrai qu'il est drôle tout d'même, le récit.

Durant ce dialogue fait en marchant, Antonio Médrano, étonné que cet enfant perdu fut le filleul de son ami, Rafaël Pastor, qui lui parlait souvent d'Andréo et de Manoël, ne pouvant s'expliquer la présence de cet enfant à Cadix sans que Rafaël lui en eût parlé, pensa d'abord qu'il se trompait; mais ayant remarqué, à mesure que le grand jour venait, son intelligente et douce figure, son air résolu, son joli visage plein de vérité, ses yeux où semblait se refléter une âme vraie et candide, il ne douta plus qu'il ne fût le petit Andréo, bien qu'il ne pût deviner comment et pourquoi il arrivait ainsi d'une manière aussi étrange et sans être attendu de son oncle; il ne pensait plus à mener l'enfant chez le commissaire de police, et bientôt ils arrivèrent à la porte de la cabane où il logeait avec Rafaël. A la fin il avait écouté l'histoire du voyage d'Andréo sans l'interrompre, tout lui paraissait incroyable, et craignant que Rafaël ne se moquât de lui, il dit tout bas à Andréo, avant d'ouvrir la porte:

« Si tu m'as dit la vérité, tu vas voir ton

« oncle, mais il faut d'abord te taire et me laisser « parler. » Antonio Médrano ouvrit la porte de la cabane, et fit signe à Andréo de le suivre en silence, il le fit asseoir au pied d'un lit dont les rideaux étaient fermés, il prit du pain, des fruits et du vin qu'il donna à Andréo en lui renouvelant le signe de se taire; Andréo se mit à déjeuner sans faire de bruit.

Rafaël Pastor, qui avait veillé la barque la nuit précédente, n'était pas encore levé; ayant entendu Antonio Médrano tousser, il lui dit: —

« As-tu fait bonne pêche, Médrano? »

MÉDRANO.

Oui, Rafaël, et par-dessus le marché, j'ai ramassé sur la grève un petit mousse qui m'a raconté une drôle d'histoire, va!

RAFAEL, *bâillant.*

Quelle histoire?

MÉDRANO.

Dam, il dit comme quoi qu'il est parti de cette nuit avec son frère, qu'il est descendu sur

nos grèves où que son frère s'est promené avant lui, qu'il a voulu se promener à son tour, et qu'en revenant de sa promenade il n'a pu retrouver ni sa barque ni son frère. Il dit aussi que...

RAFAEL, *bâillant plus haut.*

Va donc te promener toi-même, Antonio, ton histoire me donne l'envie de faire encore un somme.

MÉDRANO.

Ecoute-moi, Rafaël, c'est vrai que cet enfant m'a dit un tas de bêtises toutes plus incroyables les unes que les autres, mais aussi il dit qu'il te connaît, que tu demeures à Cadix, et qu'il ne sait pas où il est.

RAFAEL.

Il ne sait pas où il est, et d'où vient-il cet enfant?

MÉDRANO.

Il dit qu'il est arrivé si vite! si vite! que je lui ai demandé s'il était venu en ballon ou s'il nous

descendait de la lune? mais il ne s'en est pas déconcerté.

RAFAEL.

Après, Antonio, après, finis donc ton histoire.

MÉDRANO.

Ah! le voilà, le plus intéressant de l'histoire, — si ce n'est pas un conte; — il dit qu'il est parti cette nuit de Larédo! rien que cela,... de Larédo!

RAFAEL.

Qu'est-ce qu'il me conte là; parti cette nuit de Larédo? je crois que je ne suis pas encore éveillé. — Tu dis, parti de Larédo?

MÉDRANO.

De Larédo! oui, cette nuit; — mais, que je lui dis, *malo chiquito*, tu ne sais donc pas qu'il y a plus de deux cent soixante-dix lieues marines, d'ici Larédo? — c'est égal, qu'il me répond. Il dit être venu plus vite que le vent en compagnie d'une Sorcière.

A ce mot de Sorcière, Rafaël changea de cou-

leur, car aussitôt il se souvint de sa rencontre de la nuit et s'écria: — « Où est cet enfant? »

« — Me v'là parrain, » dit Andréo en s'élançant au cou de Rafaël, et tous deux pleuraient de joie.

« — Où est ton père? où est ton frère? quand « es-tu parti? comment es-tu venu? pourquoi « ton père ne m'a-t-il pas écrit que tu venais? — » Et mille autres questions que Rafaël adressait à son neveu.

Andréo raconta toute la vérité, qui, bien qu'incroyable, ne fut pas réfutée par Rafaël, parce qu'il avait rencontré madame Valdès et la Sorcière, — dont il n'avait jamais mis en doute le pouvoir diabolique.

Il ne fut plus question d'aller chez le Commissaire de police, mais bien chez le Chef de l'Inquisition, près duquel Rafaël Pastor et Antonio Médrano menèrent l'enfant, qui fit la déclaration de ce qu'il savait; Rafaël, fit connaître l'heure où il avait vu la Sorcière dans la nuit, et Médrano celle où il avait trouvé Andréo.

On écrivit au Chef de l'Inquisition de Larédo pour savoir si Andréo avait réellement été vu à Larédo la veille. Rafaël écrivit à son frère dès le même jour, pour le rassurer sur le sort de son petit Andréo, lui disant de ne point être inquiet de lui, qu'il s'en chargeait avec grand plaisir, et qu'il le mènerait à Larédo à son premier voyage. Il écrivait à Pédro tout ce qui était arrivé à son fils, et lui demandait des nouvelles de Manoël, dont Andréo était fort inquiet, bien qu'il l'eût laissé en plan sur la grève; et lui, Rafaël, ne s'expliquait pas pourquoi Manoël ne s'était pas informé où il demeurait pour venir le voir, à moins, disait-il, que la barque ayant disparu et Manoël n'étant pas de force à lever son ancre, la Sorcière ne se fût mêlée du retour. Il priait donc son frère de lui dire s'il avait retrouvé son fils aîné et sa barque, et lui faisait part de la rencontre qu'il avait faite dans la nuit, à la porte du parc de Ramon Valdès.

Enfin, après plusieurs jours d'angoisses, Pédro et Martina Perez reçurent cette lettre de Rafaël,

qui calma toutes leurs inquiétudes sur leur petit Andréo, et s'empressèrent de donner de bonnes nouvelles à Rafaël sur le retour de Manoël.

Pédro Pastor se hâta de porter ces nouveaux renseignements au Vicaire-Général. On s'occupa sérieusement et activement de cette affaire. On réunit, de Larédo et de Cadix, tous les faits irrécusables, toutes les attestations des témoins; et munis de ces pièces on arrêta la Sorcière, que la crainte des feux de l'enfer n'avait pu empêcher de faire bon ménage avec le diable; mais se voyant dans les mains de l'Inquisition, elle se repentit, avoua ses maléficieuses intelligences avec l'esprit maudit et fit pénitence. Comme elle s'était repentie, elle en fut quitte pour une marque au front, marque qui lui fut faite avec un fer rouge. Son antre fut démoli. Depuis on voyait la Sorcière à la messe, et toujours coiffée d'un mouchoir qui descendait assez bas pour cacher la marque empreinte sur son front. — On sait que ce fut dans l'année 1823, sous le règne de Ferdinand VII, que l'Inquisition fut abolie en Espagne.

En relatant cette histoire, par égard pour Ramon Valdès et pour la mémoire de José Perez, tous deux fort estimés, le nom de Golondrina ne parut point dans les témoignages donnés aux bureaux de l'Inquisition, on la présenta comme la femme d'un simple pêcheur.

Avertie par un confesseur éclairé, que la superstition était une faiblesse indigne d'une chrétienne, Juana Perez renonça à consulter ses cartes ainsi qu'à visiter la Sorcière. Pour cette dernière, nous ne nous occuperons plus d'elle, si sa conversion n'a pas été sincère dans ce monde, le diable saura bien la retrouver dans l'autre.

CHAPITRE XII.

ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE.

Tout croire est d'un imbécile
Tout nier est d'un sot.

CHARLES NODIER.

Il y a quelquefois une heure dans la vie qui décide du sort de tout le reste.

Madame ANCELOT.

La séparation, c'est la grande épreuve de la vie.

X.-B. SAINTINE.

Par deux raisons, voici le chapitre le plus intéressant pour le lecteur: premièrement parce qu'il est le plus court, secondement parce qu'il finit l'histoire.

Golondrina n'eut qu'un fils; repentante de ses fautes passées, elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour rendre heureux tous les jours de Ramon qui survécut peu de temps à la ruine totale de son immense fortune; — ruine causée par la suite des guerres de l'Indépendance.

La comtesse de Montéro avait aussi quitté ce monde. Don Fernand ayant appris la ruine de Ramon Valdès et plus tard sa mort, vint à Cadix offrir sa main à Golondrina qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. La veuve de Ramon lui répondit: « — Si je vous aimais moins, Fernand, je pour« rais consentir à devenir votre femme; mais « comme je vous aime toujours, je vous refuse: « car je dois faire pénitence de mes fautes dans « cette vie si je veux être pardonnée dans l'autre, « et je ne puis faire de plus grand sacrifice à « Dieu que celui de refuser votre main. Vous « savez que Ramon avait perdu sa fortune; de« puis sa mort, et par un sentiment de délicatesse « que vous comprendrez, Fernand, je me réjouis « de ce qu'à moi et à mon fils, il ne nous reste

« de Ramon Valdès que l'ineffaçable souvenir de « ses bontés et de son indulgence. Oui, je refuse « votre main, Fernand, mais je vous demande « de veiller sur mon fils, et je vous le recom- « mande en vous disant adieu. — »

Golondrina se fit recevoir Sœur de Charité dans un hospice, et la Rose de Colindrès passa le reste de sa vie à soigner les pauvres et les malades.

Jamais plus ravissant visage ne rayonna sous le voile de la pénitence et de l'abnégation ! jamais l'infirme n'eut une garde plus intelligente ni plus dévouée !

Le comte Fernand de Montéro ne se maria pas. Il veilla avec une tendre sollicitude sur le fils de Golondrina, et lui fit suivre la carrière militaire, où il devint officier supérieur pendant le règne de Ferdinand VII. Il eut ce même grade dans l'armée du roi Don Carlos et il entra en France en 1839 avec ses braves compagnons d'infortune.

Boileau l'a dit : — « Le vrai peut quelquefois

« n'être pas vraisemblable. » — Cependant cette histoire est vraie, sinon dans les détails, du moins dans le fond. Andréo existait encore il y a vingt ans, c'était un homme pieux et un brave matelot. Un jeune homme: Don N. de Q***, devenu plus tard un des vaillants capitaines du roi Don Carlos, alla trouver un jour Andréo pour lui parler de la Sorcière, Andréo voyant qu'il avait affaire à un incrédule, le mena à la sacristie de Santa-Maria de Larédo, où il put se convaincre de la vérité en voyant l'acte authentique de cette affaire et les nombreuses attestations déposées dans cet acte; entre autres signatures est celle d'un brave marin qui fut blessé sur les vaisseaux du contre-amiral Gravina, le 21 octobre 1805, au fatal combat de Trafalgar. On pense que c'est depuis l'abolition de l'Inquisition que cet acte n'est plus à Larédo, et qu'il aura été transféré à Madrid.

Nous avions oublié de dire qu'avant sa mort, ayant entendu parler, quoique vaguement, des faits de la Sorcière, Ramon Valdès se trouvant

parfois soucieux, se résolut enfin à demander à son confesseur s'il était vrai que le diable fût assez malin pour faire de semblables tours. Sur quoi son confesseur lui répondit: — « Et qu'importe « l'astuce du diable? Pour réussir à faire sa « volonté, une femme sera toujours plus fine « que lui; et puis vous connaissez ce proverbe: « — Qui quitte sa place la perd. — Or, mon fils, « pourquoi vous absentiez vous? »

A Cadix, depuis cette histoire, on assure que les maris font des neuvaines pour être préservés du maléfice des sorcières, et particulièrement de la fièvre chaude.

FIN DE LA SORCIÈRE DE LARÉDO.

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE.

A. L.

Lith. Dupuis, à l'Aigle.

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE.

Salut, Monts Savoisiens où se voit Hautecombe



A. L.

Lith. Dupuis, à l'Aigle.

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE.

Salut, Monts Savoisiens où se voit Hautecombe

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE.

Le siècle ne marche plus à pas comptés, le siècle vole à tire-d'aile.

Vicomte D'ARLINCOURT.

De nos castels, de nos cloîtres gothiques
Interrogeant les précieux débris,
J'ai moissonné nos souvenirs antiques,
Ma gerbe est prête et mes vers sont écrits.

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Prétendre améliorer les hommes
C'est croire qu'un torrent peut remonter son cours;
C'était vrai dès les anciens jours,
Ce l'est encor bien plus dans le siècle où nous sommes.

L. DE JOANNÈS.

Embarquons-nous, voguons, la matinée est belle;
Viens, batelier du lac, détache ta nacelle,
Comme un cygne léger effleurant les roseaux,
Plonge la rame au sein du blanc cristal des eaux.

Du saule voyez-vous la longue chevelure
S'inclinant sur ces bords, étalant sa verdure
Sur les fleurs où l'abeille active fait son miel?
J'aime à voir se mirer les nuages du ciel
Et les hauts marronniers, quand la brise mourante
Se mêle au bruit que fait la caseade écumante.
Les ramiers, les chamois, connaissent les chemins
De ces monts que n'ont point foulés les pas humains,
Grands rideaux de rochers dont les courbures sombres
Au plus profond du lac vont refléter leurs ombres;
Hauts gradins entassés sur le flanc des vallons,
Où l'on voit voltiger les petits des aiglons.
Lac toujours rajeuni d'eaux pures et limpides,
Sur tes lames le temps n'a pas laissé de rides;
Là, sur tes bords fleuris, ton gazon velouté,
S'élève un monument par les rocs abrité.

Salut, monts Savoisiens où se voit Hautecombe!
Loin du bruit des cités royale catacombe,
Tes solitaires fils fervents de piété,
Vivent pour la prière et pour l'austérité.

De rigides vertus et d'oraisons parée,
Leur âme au Créateur est toujours consacrée;
Et pour mieux l'exalter, pour dire sa grandeur,
Tous les cœurs réunis ne forment qu'un seul cœur.
Confiés à leurs soins, là, sous les croix bénites,
Reposent souverains, pontifes, cénobites,
Saints que la foi guida par ses divins flambeaux;
Là sont leurs ossements à l'ombre des tombeaux.
Dans sa robe de stuc, par le sculpteur brodée,
Se drape élégamment l'épouse d'Amédée (*),
Sibylle de Baugé: l'on dirait qu'elle dort.
Yolande Montferrat, puis Jeanne de Montfort,
Marguerite la Sainte et nonnes et princesses,
Dames de haut renom, des reines, des abbesses;
Des guerriers valeureux par la Mort emportés
Dorment leur long sommeil sous leurs marbres sculptés,
— Dormez dans vos tombeaux, princes de la Savoie;
Que l'impie en ces lieux ne cherche point sa proie;
Que le démolisseur, de son bras criminel,

(*) Amédée V, dit le Grand, comte de Savoie.

N'y vienne plus peser les vases de l'autel (*)! —
Le tombeau fastueux, la fosse du village,
Le riche mausolée où, dans le sarcophage
Gisent les os épars de ces puissants barons,
Nous apprennent, ô Mort! tes sublimes leçons.
Non, tu n'es pas pour tous une image abhorrée,
Seul, l'homme heureux te craint, mais quand l'âme ulcérée
A vu tout fuir loin d'elle et ne vit que de pleurs,
Elle t'appelle, ô Mort! pour finir ses douleurs.

Nous sommes ballottés par des craintes cruelles,
Notre époque de doute et de luttes charnelles
A jeté l'espérance à mille bords divers.
Les sceptres sont brisés, les temples sont déserts,
Nous voguons sur la mer orageuse et profonde
Dans un navire en proie à tous les vents du monde.
Liberté proclamée en dehors de la foi,

(*) L'abbaye d'Hautecombe fut dévastée par les Français révolutionnaires en 1793, et depuis restaurée par le roi de Sardaigne Charles-Félix, qui l'a fit rétablir à ses frais. Cette réparation lui coûta neuf millions.

Drapeau de faction qui détruira la loi;
Quel phénix radieux sortira de ta cendre?
Ou dans quels puits de maux nous faudra-t-il descendre?
Chrétiens, nous devons tous notre dîme au malheur;
Mais quel sera le prix de ce rude labeur?
En vain nous nous tordons dans la lutte obstinée:
Se soumettre, adorer, c'est notre destinée.
Sachons que hors ton sein, ô catholicité!
Nous n'aurons point de place en la sainte cité;
De funestes signaux troublent notre hémisphère (*).
L'hydre des factions élève sa bannière.
Bien pâle est le soleil qui réchauffe nos jours,
Le panthéisme affreux, sur nous, plane toujours;
Triste et sombre fanal annonçant l'incendie,
Et pour couronnement promettant l'anarchie.
Symptômes alarmants! craignons, fuyant le port
D'échouer sur l'écueil où se trouve la mort.

(*) M[me] De Corday composa cette pièce de vers en Savoie, peu de temps après les émeutes populaires qui firent couler le sang à Chambéry et dans ses environs; ces vers furent imprimés dans le n° du 21 septembre 1848, du *Courrier des Alpes*.

Combien ont renié la divine boussole
Et méconnu du Christ la sublime auréole?
Et de nos jours, combien de vils blasphémateurs
D'un abîme sans fond se font les novateurs!
Incrédules niais, dévorés par l'envie,
L'or!... voilà leur idole, et les plaisirs leur vie!
Trompant leur mission d'éclairer l'univers,
Des poètes pourtant ont flatté leurs travers;
De funestes écrits brisent toute croyance.
Dans les âmes, Seigneur, ravivez l'espérance,
Et que le désespoir qui vient miner nos jours
Soit chassé de nos cœurs par de pieux retours!
Sur terre où tout périt, ne cherchons rien de stable,
Pour l'avenir gagnons un bien inaltérable:
Nul ne sait ce que Dieu nous donnera d'instants,
Ne nous fatiguons pas à prévoir pour long-temps.

O mon Dieu! sur la foi, que notre âme s'appuie!
Que son flambeau nous guide en cette sombre vie
Où toujours altérés, nous demandons du miel
A la coupe trompeuse où tout se change en fiel!

Solitaire Hautecombe, adieu! beau paysage
Où déployant un jour mon manteau de voyage,
Sur ta rive, à l'aspect de ton lac enchanteur,
Pour un instant mon âme oublia sa douleur.

A l'Abbaye d'Hautecombe.

LE PROSCRIT ITALIEN.

LE PROSCRIT ITALIEN.

La vérité, de notre temps, est si égoïste ; ce siècle calcule si bien, les intérêts y sont si puissants, ils ont rendu la vie si prosaïque, qu'il n'y a plus rien de poétique et de grand que les proscrits.

Mme ANCELOT.

Ahi ! null' altro che pianto al mondo dura.

PÉTRARQUE.

Douces brises qui passez sur l'Italie, vous ne soufflez jamais ici sur le pauvre prisonnier.

MARONCELLI.

« Le bonheur n'est-il donc pour moi qu'une chimère?
« Rien encore à mon cœur n'a rendu moins amère
« Les peines de l'exil, du ciel suis-je maudit?

« Un nuage orageux a pâli mon étoile.
« Le vent de la tempête a déchiré ma voile
« Et sur le sol de France a jeté le proscrit.

« Salut, ô beau pays! sur les vieux bords du Tibre
« Je t'ai souvent rêvé; mais il faut être libre,
« Heureux, pour te chanter. Que me font ta splendeur,
« Tes palais, tes beaux-arts et ta riche industrie?
« Tout paraît triste et pâle à mon âme flétrie,
« Les roses sans parfums et le ciel sans couleur.

« Mes yeux indifférents contemplent sans ivresse
« Tes monuments de rois où brille la richesse,
« Capitale du monde! oh! c'est que le malheur
« Sur ma vie a versé sa coupe empoisonnée,
« Ma vie à moi, naguère, hélas! si fortunée,
« Qu'elle ne connaissait que de nom la douleur.

« Vos bosquets où s'ébat une ardente jeunesse;

« Vos théâtres pompeux où la foule se presse,
« Le quadrille élégant où brille la beauté;
« Rien ne peut me ravir à ma tristesse amère
« Aux plaisirs des salons mon âme est étrangère,
« Et sur mon front pensif on lit l'adversité.

« Que m'importent les fleurs de vos belles prairies?
« Mon esprit inquiet n'a plus de rêveries
« Depuis qu'ils m'ont banni de mon ciel azuré.
« Loin du pays aimé, vers lequel je soupire,
« Du poète joyeux je n'ai plus le délire
« Et l'éclat d'un beau jour ne m'a rien inspiré.

« Rendez-moi mon ciel bleu, mes fruits mûrs de l'automne,
« Mon Vésuve embrasé qui menace et qui tonne
« Et ces gerbes de feu si brillantes le soir.
« Portez-moi sur les flots, diligentes gondoles,
« Comme au temps où joyeux, chantant les barcarolles
« J'allais aux nuits d'été sous vos voiles m'asseoir. »

Ainsi disait un fils de la douce Italie:
Pays si plein de fleurs, d'amour, de poésie
Où, dans le cœur grandit la passion des arts!
Chaque nuit écoulée est à son gré trop lente:
Car le sommeil le fuit et la fièvre brûlante
Qui lentement le tue a flétri ses regards.

Nuit et jour ne songeant qu'à sa terre natale,
Italie, est le mot qui de son cœur s'exhale,
L'infortuné banni de ses climats lointains.
Hélas! la France en vain lui fut hospitalière,
Il mourut de douleur sur la terre étrangère
Parlant avec amour des cieux napolitains.

Aix-les-Bains.

UNE PENSÉE SUR LA MORT.

UNE PENSÉE SUR LA MORT.

Sitôt vient le soir de la vie !
Quand la Mort frappe il faut ouvrir.

JULIEN LAINÉ.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Genèse, ch. III, verset 19.

Peut-être déjà courez-vous après une ombre, un fantôme de félicité qui se joue et fuit sans cesse devant vous pour aller s'évanouir dans la nuit du tombeau.

LE PÈRE DEBREYNE, Trappiste.

Au milieu des tombeaux, reine du monde assise,
Toi, dont jamais la main ne demeure indécise
Tu pénètres partout! sont vassaux de tes lois
La hutte du sauvage et le palais des rois.

Terrible vision qui nous frappe et qui passe,
Qui plane sur la terre et plane dans l'espace,
Emporte au même instant petits enfants chéris,
Adolescents joyeux, vieillards aux jours flétris:
Car l'homme, ombre d'un jour, hôte dans sa demeure,
O Mort! est ton esclave, à ton ordre! à toute heure!
Lorsque sur les mortels ta main lève sa faulx,
A l'appel de ta voix pas un ne fait défaut!
Sur le monde depuis six mille ans que tu planes
En tout temps, en tout lieu, sur l'univers tu glanes
Et tu nous fait tomber, sinistre moissonneur,
Comme les épis mûrs sous le fer du faucheur.

Le sol que nous foulons de notre pas agile
Demain, peut nous couvrir de son manteau d'argile;
Demain l'airain sonnant le glas des trépassés
Peut dire à nos amis que nos jours sont passés;
Que pour nous a fini notre course mortelle,
Que nous allons dormir dans la nuit éternelle,
Où ta lugubre voix appelle tour à tour
Ces atômes humains qui n'existent qu'un jour,

Qu'à peine refroidis on porte au cimetière
Et dont l'aile des temps disperse la poussière.
Mortels, entendez-vous le sombre *Libera?*
La mort, c'est pour demain... ou le jour qui suivra!
Nous voulons de longs jours et nous touchons la tombe
Où tout rêve à venir s'évanouit et tombe;
Où le soir nul n'est sûr de voir le jour suivant:
Implacable sentence apportée en naissant
Contre la créature à la mort asservie.
Pourtant, à pleine voile on vogue dans la vie
Sans savoir sur quels bords la nef abordera,
Sans penser sous quels cieux on se reposera!
Dans ce monde frivole où tout fuit, où tout passe,
Où nous avons à nous si peu de temps, d'espace,
D'avance détachons nos cœurs de tout lien;
Hors aimer, servir Dieu, tout le reste n'est rien!
A ses pieds écoutons comme une voix parlante
Le bruit de la pensée à l'âme raisonnante.
Bientôt le Créateur aura compté nos pas;
Attachons-nous à tout ce qui ne finit pas,
Ecartons nos pensers de tous biens périssables
Ne désirons que ceux éternels, immuables!

Du monde, redoutons la trompeuse douceur,
Ranimons notre amour à l'autel du Seigneur!
La fleur de nos beaux ans vite se décolore,
Bientôt luira pour nous notre dernière aurore;
Mais qu'importe si Dieu vient consoler nos pleurs?
Sa main repétrira l'argile de nos cœurs.
Nos croyances en lui, chrétiens, ne sont pas vaines;
Pour nous, il épuisa tout le sang de ses veines!
A son père soumis, des maux portant le poids,
Pour racheter le monde il mourut sur la croix.
Doux agneau! quel calice amer il eut à boire
Avant de nous ouvrir le chemin de sa gloire!
Le Dieu crucifié prit l'hysope et le fiel;
Mais il paya pour nous le froment et le miel.

Bien souvent, fatigués de cette vie immonde
N'avons-nous pas songé qu'il est un autre monde
Fait pour nous arracher aux choses d'ici-bas,
Que le chrétien espère et que l'œil ne voit pas?
Où les anges s'en vont sur des ailes de flammes,
Beaux pavillons du ciel qu'aperçoivent nos âmes

Par les yeux de la Foi! ravissante cité
Où seront les élus pendant l'éternité.
L'exemple du Calvaire est fait pour tous les hommes.
Nous passons peu d'instants sur la terre où nous sommes,
De ce qui fut créé, le temps détruira tout:
Soit chaumine ou palais, rien ne reste debout!
Dans ce monde bientôt, tout vient changer de place.
C'est un souffle qui meurt! une ombre qui s'efface!
Aujourd'hui c'est mon tour et le vôtre demain:
Car nous passerons tous par le même chemin.
Mortels, pour l'éviter, ne tournez pas la tête,
Rien n'échappe à la mort, tout être est sa conquête.

Quand un fervent chrétien voit ses jours s'effacer
C'est un captif qui voit sa chaîne se briser;
Car toujours il chercha, sur notre terre aride
Pour se désaltérer, la source d'eau limpide,
La prière, la foi, flambeau saint, lumineux,
Qui nous dit d'espérer en nous montrant les cieux!
Qu'heureuse, dès ce monde, est l'âme détachée
Des plaisirs de la terre et s'en est arrachée!

Dont la sainte ferveur de jour en jour s'accroît
Sous la main du Seigneur dont le regard nous voit.
Que notre âme, à son joug, soit toujours asservie,
Ecoutons mieux sonner les heures de la vie
Et la nôtre arrivant, puissions-nous être absous
Le jour où Dieu viendra pour compter avec nous!
Et cependant ô Mort! cruelle souveraine,
Toi qui romps le fuseau de notre vie humaine,
Déjà tu fus domptée, alors qu'en Ephraïm
T'échappèrent Lazare et l'enfant de Naim!
Jésus les arracha de ta serre hideuse,
Sa résurrection, à lui si glorieuse,
Trompa ton aiguillon! Mais ce n'est rien encor,
Sur le monde jugé finira ton essor.
Terreur de l'univers, tu seras abaissée
Mort, tu seras vaincue et ton aile brisée!
L'Eternité verra le Christ victorieux
Clouer ta faulx oisive à la porte des Cieux!
Et pourtant ta défaite, ô Mort, nous paiera-t-elle
Les angoisses qu'au cœur nous fait ta main cruelle?

Annecy.

LE PRINTEMPS.

LE PRINTEMPS.

Pareils à la fleur qu'enlève
Le vent sur le déclin des jours,
Nos serments, nos vœux, nos amours
Sont emportés de rêve en rêve.

A. DE BEAUCHESNE.

Le temps passe... erreur, il nous regarde passer.

Le Cte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Là-bas, gaiement chante au bord du ruisseau
L'heureux pâtre de la vallée.

F. DELCROIX.

De l'inspiration es-tu l'heure bénie?
Viens sur l'aile des vents m'apporter l'harmonie,
Jeunesse de l'année, avec tes rameaux verts
Viens faire reverdir la sève des beaux vers!

Ange de poésie, oui ta voix me rappelle,
Au printemps parfumé la nature est si belle!
Ta harpe d'Eolie effleure les roseaux
Et les fait onduler sur le miroir des eaux.

Beau printemps! viens vêtir ta robe de verdure,
Le vent a balayé la brise et la froidure,
Les vapeurs du brouillard couronnent les vallons,
La fauvette au matin chante dans les buissons.

Dans les senteurs de l'air, dans la fleur fraîche éclose,
Dans les parfums des bois, dans l'odeur de la rose,
Le printemps se révèle et le long des sentiers
Viennent les blancs agneaux brouter les églantiers.

De charmer nos regards la nature jalouse
A paré ses bosquets et sa vaste pelouse.
Du soleil rajeuni les rayons bienfaisants
Raniment les beaux jours, les fleurs et le printemps.

J'aime à voir sous mes pas les douces violettes,
Les gazons guirlandés de fraîches paquerettes,
Les arbres se mouvoir au souffle du matin
Et les papillons blancs voltiger sur le thym.

J'aime, du firmament voir la vaste étendue,
Les rayons du soleil, en gerbe répandue;
J'aime entre les glayeuls voir courir les ruisseaux
Et les saules pleureurs penchés aux bords des eaux.

J'aime la fleur semée aux tapis de verdure,
La pelouse mousseuse et l'onde qui murmure;
Et j'aime à promener le soir mes pas errants
Dans les sentiers couverts de lilas odorants.

J'aime voir dans les airs l'abeille qui s'élance,
Sur un buisson fleuri l'oiseau qui se balance;
Le beau lac où des cieux se reflète l'azur
Et les étoiles d'or briller dans un ciel pur.

Abeilles, papillons, rossignols, hirondelles;
Tout bourdonne, tout chante ou vole à tire d'ailes,
Tous se font à loisir d'éternelles amours
Et se croient revenus à leurs premiers beaux jours.

Beau rajeunissement de toute la nature!
Chauds rayons, bois ombreux, radieuse parure.
Tout semble s'éveiller, et les petits oiseaux
Suspendent leurs doux nids aux voûtes des berceaux.

Beau printemps, tu renais plein de fleurs, de jeunesse!
Le printemps de nos jours s'envole et nous délaisse.
Chaque année, au printemps, les bouquets sont rendus,
Le printemps de la vie, hélas, ne revient plus!

Chambéry.

LA CASCADE DE COUZ.



Lith. Fréd. Dupuis à l'Aigle

A. L.

La cascade de Couz.

Brille, fraiche nayade en ta coupe argentée.

La Cascade de Couz.
Aglaé de Corday

LA CASCADE DE COUZ.

Des fentes du rocher coulait une onde claire,
Fontaine dont le chant invitait les oiseaux
A venir s'abreuver au cristal de ses eaux.

J. AUTRAN.

La cascade, plus haut, fait entendre sa voix,
Et l'on entend pleurer les échos dans les bois.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Tombe avec cette chute, et rejaillis comme elle,
O ma pauvre pensée! et plonges-y ton aile

DE LAMARTINE.

Qui n'a fait quelques vers, une ode, une harmonie,
Sur la belle cascade ou la feuille jaunie?
Qui n'a chanté les bois, les tonnerres roulants,
Les lacs, les fleurs de mai, les glaciers, les montagnes;

Les vallons reverdis, les ruisseaux des campagnes;
Les cieux d'azur, les prés, la mer aux flots mouvants,
Et le nom du Seigneur, écrit dans la nature
Sur les dons qu'il nous fait, à nous, sa créature?

Reposons-nous ici, faisons halte, admirons
Ta cascade en tombant si claire, et monotone
Ainsi qu'un frais zéphir qui murmure en automne,
O Couz! j'aime ton onde et tes beaux environs!
Des bruits de ta colline, apportés par la brise,
Assoupis vers le soir, mon âme s'est éprise!
Là, je vois s'échapper tes filets d'eau sans lits
Sous l'abri d'un vieux chêne aux feuilles dentelées,
Je t'écoute tomber en notes modulées
Sur les cailloux roulants que tes flots ont polis.

Au penchant du vallon sur ta base écartée,
Brille fraîche nayade en ta coupe argentée
Que bordent les gazons épaissis et fleuris,
Mêlés aux bruns rameaux de bruyère, arrosée,

Ainsi que tes glayeuls, par ta molle rosée;
Qui dans les pieds du roc ont cherché des abris.

J'aimerais oublier, au bruit que fait ton onde
Le fracas des cités et les clameurs du monde.
Mais qu'importe d'errer de climats en climats,
Nul sol ne gardera l'empreinte de nos pas!
Et toi, blanche cascade, en ta rapide pente
Ton onde cristalline obéit, écumante,
Aux mille instincts divers du chaînon conducteur
Qui remonte du globe à la main du Seigneur!

Couz, en Savoie.

HOMMAGE A DIEU.

ODE.

HOMMAGE A DIEU.

ODE.

Pour espérer utilement il faut croire et pratiquer.

† C. H. Clausel de Montals,
Évêque de Chartres.

L'homme n'est devant toi qu'un insecte qui passe,
Un atôme qui meurt sans avoir existé;
Toi seul, tu sais la vie et le temps et l'espace
O grand roi de l'éternité!

Jean-Pierre Veyrat.

Tant pis pour ceux qui ne croient pas; moi, je crois fermement, et je le dis tout haut au risque de passer pour ridicule aux yeux des imbéciles qui jouent le rôle d'athées, et de l'opinion desquels je me soucie autant que de la poudre que je brûlais aux moineaux, quand j'avais douze ans.

Jules Gérard, *le Tueur de Lions*.

Celui de qui jamais ne manque l'assistance,
Celui qui parle haut dans notre conscience,
Qui nous porte aux vertus, qui vient nous animer
Et qui donne aux mortels une âme pour l'aimer.

A ses genoux sacrés, je m'abaisse et l'implore,
Il confond mon esprit et mon âme l'adore!
C'est lui qui nous créa de son souffle divin;
Et qui tient l'univers palpitant dans sa main.

Sans s'élancer, d'un pas il peut franchir la terre;
Il fait fondre la glace, apaise le tonnerre,
Eteint l'astre des nuits alors qu'à son croissant
Il le fait disparaître aux feux du jour naissant.
Il revêt le lys blanc d'une moire royale,
Il parfume la rose et la fait sans rivale,
Il la fait refleurir aux ardeurs de l'été;
Et donne aux froids du Nord une longue âpreté.

Pour moi, l'univers est un livre de prière,
Je vois le doigt de Dieu dans la nature entière.
Dans ce soleil de feu, dans ses rayons brûlants
Qui mûrissent nos blés et nos fruits tous les ans.
Ces brumeux horizons annonçant les tempêtes,
Ces astres radieux qui roulent sur nos têtes,

Qui prennent vers le soir la pourpre des rubis;
Et les flots d'or brillant au sein des chaudes nuits.

Lueurs, pour nous guider, par Dieu même allumées,
Riches tentes d'azur, d'étoiles parsemées,
Qu'attachent des clous d'or aux reflets lumineux.
Globe à travers lequel nous devinons les cieux!
Cet éclat éternel, ces pompes admirables,
Ces nuages sans fin, leurs replis insondables,
Dont nul être créé ne peut être l'auteur,
Ne nous disent-ils pas la gloire du Seigneur?

C'est lui qui met les rois et les sujets en poudre,
Qui fait gronder sa voix dans les bruits de la foudre;
C'est sa main qui creusa les grands bassins des mers,
Fit leur onde mobile et fit leurs flots amers.
Qui nous verse, au réveil, un torrent de lumière
Alors que le matin nous ouvrons la paupière.
C'est lui dont la bonté nous donne tour à tour
L'eau du nuage errant et les rayons du jour.

Par les yeux de la foi, nous le voyons sans voiles,
Son nom divin se lit sur le front des étoiles.
Ombrages des forêts, brises de tous les vents,
Tourmente des mistrals, bancs de sables mouvants,
Couleurs de l'arc-en-ciel, écharpes éclatantes,
Beau soleil, océans, étoiles scintillantes,
Ensemble merveilleux, en tout temps, en tout lieu
A nos yeux éblouis tout nous révèle Dieu!

Il donne aux papillons l'ambre pur des melroses,
Aux abeilles leur miel au sein des fleurs écloses,
Il donne le duvet aux petits passereaux,
Attache la vitesse à l'aile des oiseaux.
Donne aux chats du foyer leur fourrure soyeuse,
Aux tendres agneaux blancs, leur toison floconneuse,
Des petits pieds légers aux habitants des airs;
Et de sa main nota leurs radieux concerts.

Il pare d'or brillant les genêts des prairies,
Il fait pour les troupeaux les luzernes fleuries;

Il sème de parfums le calice des fleurs,
Leur donne leur éclat, nuance leurs couleurs;
Fait monter la rosée aux arides campagnes,
Fait tomber les torrents du sommet des montagnes;
Des gazons veloutés reverdit les tapis,
Et parsème d'azur l'aile des colibris.

Des steppes du Tartare aux prés verts des Florides,
Des frimats de l'Oural aux îles des Hébrides,
Des bords du Nil fécond à la Guadiana,
Des colonnes d'Alcide au Tibre, à la Dvina;
Du golfe Adriatique aux brumes des Orcades,
Du Niagara, du Rhin aux tonnantes cascades,
Aux monts d'Hymalaya, dans le sein des déserts,
Toujours, sur ses enfants, Dieu tient les yeux ouverts.

Des rocs de Sainte-Hélène aux plages tempérées,
De la zone Torride aux mers Hyperborées,
Des vallons de Stamboul aux bords de l'Eurotas,
Des champs de la Castille aux neiges de l'Atlas.

De la Néva glacée au Palus Méotide,
Des archipels indiens aux flots de Propontide,
De l'aurore au couchant, celui qui nous sauva
Veille sur l'univers, son nom c'est Jéhova!

Pour guider notre route au sein des mers du monde,
Ecoutons, pratiquons sa parole féconde,
Qui nous apprend ses lois, nous montre ses splendeurs.
Jetons l'ancre d'espoir bien avant dans nos cœurs.
A toi, quand s'en ira mon âme indestructible,
Fais qu'à mes yeux, Seigneur, tu te montres visible;
Et fais que ta clémence, en la sainte cité
Me convie au grand jour de ton éternité!

Au Baudry.

L'AUTOMNE.

L'AUTOMNE.

Ils ne sentent pas que leurs cheveux blanchissent et pourtant les voilà transformés en vieillards.

SIMROCK.

Oh! cuan hórridos chocan
Los vientos! oh! que Silbos,
Que cielo y tierra turban
Con soplo embravecido

MELENDEZ.

On ne s'aperçoit qu'on a vieilli qu'en remarquant les traces de la vieillesse sur le visage d'un autre.

LE Cte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Plus nous faisons de pas au chemin de la vie,
Moins nous trouvons de miel et de rose fleurie;
L'amour et la beauté ne durent qu'un printemps
Et nos beaux jours s'en vont sur les ailes du Temps.

Savourons bien les jours de verdeur et de sève,
Car les fleurs du printemps s'effacent comme un rêve!
Et les oiseaux frileux, vers de plus doux climats
S'envolent pour passer la saison des frimats.

Quand nos beaux jours ont fuit, quand nos fleurs sont fanées,
Que souffrants, nous portons le fardeau des années,
En vain dans l'avenir nous regardons encor:
Plus d'espérance au cœur, plus de beaux songes d'or.

Adieu donc les beaux jours et l'émail des prairies,
Adieu les frais lilas et les roses fleuries.
Plus de petits oiseaux dans les jardins déserts
Pour venir le matin roucouler leurs concerts.

Pour se mettre à l'abri de l'autan qui murmure
Le pâtre a déployé son long sayon de bure,
Et mène ses brebis par les plus doux sentiers,
Pour laisser moins de laine aux branches des halliers.

Le ciel est pâle, sombre et le jour monotone,
La brise emporte au loin la feuille de l'automne,
Elle emporte nos fleurs, elle emporte nos jours;
La jeunesse et les fleurs n'ont pas de longs amours.

Lugubre voix du Nord, sombre est ton harmonie!
Quand le givre nous vient, quand la feuille est jaunie,
Quand le soleil d'automne a caché ses rayons
Et qu'un linceul de neige a blanchi les sillons.

Furieux ouragans! notes épouvantables!
Moi, je traduis ainsi vos gammes lamentables:
Elles disent à nous, sur la terre laissés,
Qu'il nous faut implorer Dieu pour les trépassés.

Pour briller sur la terre, où si souvent on pleure,
La beauté n'a qu'un jour, et la rose qu'une heure!
Puisque le temps détruit tous les débris épars,
Amis, tenons-nous prêts pour les prochains départs.

Au Baudry.

LE

FRÈRE DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE.

LE

FRÈRE DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE.

La civilisation catholique contient le bien sans aucun mélange de mal; la civilisation philosophique contient le mal sans aucun mélange de bien.

DONOSO CORTÈS, Marquis de Valdegamas.

Mes frères, je n'ai relevé que vos qualités les plus humbles.

Vicomte DE FALLOUX.

L'existence du frère de l'école chrétienne ne sera révélée aux riches et aux puissants du siècle que par l'habit grossier qui dérobe à leurs yeux une âme élevée, par l'esprit de sacrifice, à la hauteur d'un dévouement qu'ils ne peuvent même concevoir.

Le Baron AUGUSTIN CAUCHY.

Il est dans notre monde oublieux, égoïste,
Un homme que l'on voit d'un œil indifférent
Sans compter les bienfaits qu'à la patrie il rend.
Pour les désigner tous, longue en serait la liste;

Et cet homme modeste, instruit et patient,
N'a choisi que l'état d'un pauvre catéchiste.

Usant sa vie entière à d'incessants travaux,
Toujours loin des plaisirs, des heureux de ce monde,
Il enseigne gratis sa science profonde
Aux enfants des cités, aux enfants des hameaux.
Cet homme dévoué ne veut rien pour salaire,
Ange de charité, c'est à Dieu qu'il veut plaire.

Que vous devez l'aimer, ô vous tous, artisans!
Car, à l'obéissance il forme vos enfants,
Dompte par la douceur les petits indociles,
Leur apprend le respect qu'on doit aux cheveux blancs,
Dit : qu'il faut soulager son père en ses vieux ans;
Puis explique les lois de nos saints Évangiles,
Forme les jeunes cœurs aux penchants vertueux,
Dit que : Sans probité nul ne peut être heureux.
Dit au fils du plus pauvre, aux petits mercenaires :
« — Enfants déshérités, pour rendre moins amères

« Vos douleurs, oh! priez le Grand Maître des cieux
« Qu'il fasse à chaque riche un cœur bien généreux
« Pour soulager le pauvre orphelin et la mère
« Qui demandent du pain et souffrent de misère. »
Puis à ceux qu'aux labeurs ses soins auront formés :
« — Soyez pieux, actifs, vous serez estimés,
« A chacun son travail : car tous tant que nous sommes,
« Chrétiens, c'est une loi commune à tous les hommes. »
Puis à celui qui veut se faire laboureur,
Il dit : — « Vous qui touchez à votre adolescence
« Souvenez-vous toujours, dans votre dur labeur,
« Qu'au grain semé, Dieu seul peut donner la croissance.
A ces autres, il dit : — « Si vous êtes soldats
« Soyez constants à Dieu, braves dans les combats ;
« Comme une mère, enfants, aimez bien la patrie. »
Puis à d'autres encor : — « N'oubliez pas Marie,
« Pour que son bras puissant vous guide sur les flots,
« Enfants, quand vous serez de hardis matelots. »

Mon Frère, c'est ainsi qu'à l'école chrétienne
Dans vos longs entretiens, pieux et familiers,

Vous instruisez au bien les petits écoliers!
Oui, vous avez besoin que le ciel vous soutienne
Dans ces travaux sans trève où vous usez vos jours;
Car souvent la douleur qui pèse sur votre âme
Est la crainte de voir s'éteindre cette flamme
De l'amour du devoir, que vous donnez toujours
Aux élèves chéris! — Sainte philosophie,
Et que souvent détruit une famille impie!

Oui, Frère, ce sont là vos plus grandes douleurs;
Mais Dieu vous tiendra compte et sèchera vos pleurs:
Car vous n'aspirez pas aux gloires de la terre,
Et l'on ne vous connaît que sous ce nom: Le Frère!
Mais ce modeste nom brillera glorieux
Aux livres des vertus qui s'inscrivent aux cieux.

Au Baudry.

PRIÈRE

POUR M. VALERY MAZIER,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.

PRIÈRE

POUR M. VALERY MAZIER.

Au port de l'immortelle vie
 Conduisez-nous.

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

L'océan fut créé pour les âmes hautaines.

Mme AMABLE TASTU.

Protège, étoile blanche,
Ma voile qui se penche.

Mme ERMANCE LESGUILLON.

O Vierge des marins! quand sur sa jeune tête
Grondera l'ouragan, mugira la tempête,
Quand brillera l'éclair, effroi des matelots,
O Marie! à ton nom que la foudre s'arrête;
De la mer en fureur apaise les grands flots.

Si, loin de sa patrie aux bien-aimés rivages,
Battu par l'océan, les vagues, les orages;
Son vaisseau démâté s'en allait loin du bord,
Douce étoile des mers! sauve-le des naufrages
Et fais qu'heureux un jour il rentre dans le port.

L'Aigle.

REMERCIMENT

D'UNE CHATTE A SON PEINTRE.

A M. HENRI MAZIER,

OFFICIER AU 40e DE LIGNE.

Mazier Henri Lith — Lith Dupuis à Laigle. — Mazier Henri Dessinateur.

Chaque année au logis j'apporte trois souris.

Mazourka

Aglaé de Corday.

Aglaé de Corday.

REMERCIMENT

D'UNE CHATTE A SON PEINTRE.

Il y a des animaux si bien élevés, qu'il est honteux pour les hommes d'être aussi mal dressés.

LE Cte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Un angora que sa maîtresse
Nourrissait de mets délicats,
Ne faisait plus la guerre aux rats.

DE FLORIAN.

Il la trouvait mignonne, et belle et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux.

DE LA FONTAINE.

De vous revoir je suis ravie,
Gentil peintre de mon portrait,
Aux autres chats je fais envie,
Vous m'avez peinte trait pour trait.

Sur mon coussin d'azur assise comme un Doge
Les oreilles au guet, l'air doux et nonchalant,
Vrai, l'on ne sait lequel mérite plus d'éloge
De ma beauté de chatte ou de votre talent!

Oh! que l'on admire ma pose!
Ma riche fourrure angora,
Mon si joli petit nez rose,
Ma peau d'hermine et cœtera.

Des raminagrobis je suis la plus heureuse,
La plus belle! et parfois la plus capricieuse.
Dès l'enfance gâtée, — il faut le dire aussi, —
Est-ce ma faute à moi, si je suis faite ainsi?
J'ai toute libre entrée au salon, sur la table.
J'ai, dit-on, dans l'esprit un charme incomparable:
Dix fois par jour, au moins, on vante ma beauté,
On prévient tous mes goûts, je nage dans le thé,
Le lait, le chocolat. Je suis fort délicate:
Quand je dis *miaou*, l'on m'appelle, on me flatte.

Toujours ma collerette est blanche comme un lys,
Chaque année, au logis, j'apporte trois souris!
Si je dors sur la soie ou sur le cachemire
Nul ne s'en inquiète et n'y trouve à redire,
On dit: « — Elle est si propre et chatte de bon ton,
Mazurka! » Puis on vient caresser mon menton;
Mais alors, halte-là! je ne plaisante guère
Et ma patte est souvent leste à faire la guerre.

Pour vous, peintre savant, qui fîtes mon portrait
Si ressemblant, si plein d'art, de grâce et d'attrait;
Bien que votre modèle eût peu de patience,
— Un chat pose fort mal: — De ma reconnaissance
Soyez bien assuré; pour vous j'aurai toujours
Bon accueil, doux *ron ron* et patte de velours.

MAZURKA.

Sur les toits.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Eug. Devéria del. Mès lith. Imp. Lange, à Chartres.

Ses jours sont occupés à veiller la souffrance

(La Sœur de Charité.)
Aglae de Corday.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Vous qui seriez tenté de repousser, comme inutile au bonheur du genre humain, la perfection évangélique ; dites-nous, je vous prie, comment, sans vous résoudre à prendre conseil de l'Evangile et de la Croix, vous parviendriez à former une seule fille de Vincent de Paul? une seule sœur de charité ?

Le Baron AUGUSTIN CAUCHY.

La charité ne s'épargne pas elle-même, elle a pour couronnement la vie d'abnégation, de dévouement et de sacrifice.

Cte ALEXANDRE DE BEAUREPAIRE.

O sœur de charité, sois à jamais bénie !
De l'héroïque amour n'es-tu pas le génie ?

J. AUTRAN.

Il est un ange aimé partout et qu'on vénère,
Dont l'abnégation profitable au prochain
Rend à l'infortuné la douleur moins amère,
Qui cherche le malheur et qui lui tend la main.

Au chevet des souffrants, nuit et jour asservie,
Ne se lassant jamais, faisant par piété
Le sacrifice à Dieu, de son temps, de sa vie;
Ange que nous nommons: *la Sœur de Charité.*

Se faire aimer est plus durable que de plaire,
Aux heureux de ce monde elle a fait son adieu,
Elle a pris le bon lot, même pour cette terre,
Et belle, s'est vouée âme et corps à son Dieu!

En fuyant les douceurs des vanités mondaines
Comme on fuit un serpent qui donnerait la mort,
Elle a voulu choisir des routes plus certaines
Et dès ses jeunes ans fixa l'œil sur le port.

Au vieux paralytique, à quelque pauvre fille,
A l'orphelin, elle offre et le lait et le miel,
Tous les abandonnés lui font une famille,
Près du soldat mourant, elle parle du ciel.

Aux tout petits enfants servant de tendre mère,
Du monde rejetant tous les rêves d'orgueil,
Travaillant sans repos comme une mercenaire,
Priant Dieu pour les morts qu'elle met au cercueil;

Ou de son bras, guidant la marche de l'enfance,
A ces chéris faisant joindre leurs petits doigts,
Les instruisant déjà pour que leur voix commence
Tout jeunes à bénir le nom du Roi des rois;

A Jésus consacrant ses jours, humble, pieuse,
Ayant foi dans les dons promis par l'Eternel;
Travaillant pour gagner la cité radieuse,
Et cachant ses bienfaits à l'ombre de l'autel;

Ses jours sont occupés à veiller la souffrance,
A raffermir le cœur, à porter tour à tour
Le baume consolant de la sainte espérance,
Des paroles de paix, de courage et d'amour.

Jamais, sous le fardeau, son âme ne succombe
Et sa foi, comme un phare, a brillé pour les yeux
De tant d'infortunés dévorés par la tombe
Et qui vont raconter ses vertus dans les cieux!

Dieu nous donna la vie, et ce n'est qu'un passage,
Il a compté nos jours dans son éternité;
Mais le plus sûr chemin pour un heureux voyage,
C'est celui qu'a choisi la Sœur de Charité!

Au Baudry.

AU GÉNÉRAL CABRÉRA,

COMTE DE MORELLA.

AU GÉNÉRAL CABRÉRA.

Voilà qu'il fait seller son cheval de bataille !

EDMOND DE CHAVOY.

Mais toi que la rigueur de l'exil accompagne,
Que le matin surprend au haut de la montagne,
Dis-leur : réveillez-vous, c'est le soleil qui luit !

JEAN REBOUL.

Qui donc vous sauvera, ô ma noble Espagne? où est le Cid moderne? où est le héros inconnu qui relèvera la bannière de l'ordre et du droit?

VOILLET DE SAINT-PHILBERT.

Si j'avais du talent pour faire un beau poème
Je chanterais trois noms bien glorieux que j'aime,
Trinité de héros sous divers pavillons:

Cabréra! puis l'*Emir*, à l'arme aussi brisée,
Puis, au pied de l'Atlas, où le suit ma pensée,
Notre hardi *Gérard*, le tueur de lions!

Quelles riches moissons, alors que le poète,
Près des Crésus du jour se fait l'humble interprète
De la foule criant: gloire aux triomphateurs!
Courez vers les puissants dans ces routes communes,
Moi, ma muse s'inspire aux nobles infortunes;
A défaut de lauriers, je leur jette des fleurs!

Des fleurs! et que ferait leur parfum éphémère
A ce jeune héros qui pleure encor sa mère
— Ta victime innocente, odieux *Noguera*. —
Oh! lorsque sa jeunesse était à peine éclose,
Pour son roi, l'écolier s'échappait de Tortose:
L'écolier, c'était vous, Don Ramon Cabréra!

Comte de Morella! d'Aragon, de Valence

Commandant général! dans sa main il balance
Sa glorieuse épée en plus de cent combats!
Toute une armée entière et l'aime et l'apprécie,
Le héros catalan! Barcelonne et Murcie,
Cadix, ont proclamé la force de son bras.

On vit couler le sang de vos dix-huit blessures,
Nouveau Campéador! ce sont là vos parures.
Des plus beaux noms d'honneur, l'Europe vous nomma!
De tous côtés l'écho portait dans la montagne
Ces cris de votre cœur: vive le roi! l'Espagne!
Des rives du Bétis à la Guadarrama.

Et le jour du dimanche, et le jour des batailles:
Qui souvent éclairaient de grandes funérailles,
Le Dieu des saints autels s'élevait dans vos camps.
A l'heure où, d'ici-bas, le cœur pur se détache,
Les sabres s'élevaient au niveau du panache,
Les drapeaux s'inclinaient et l'on battait aux champs!

La perfidie, un jour, mit fin à ces disputes;
Et vous, qu'on admirait dans ces sanglantes luttes,
Dans les cœurs généreux votre nom résonna!
Ne pouvant vous dompter, héros de l'Ibérie,
L'indigne Maroto vint livrer sa patrie
A l'or qu'aux trahisons la bassesse donna.

Dans tes mains de Judas, compte ton or qui brille;
En France, comme à Deutz, Maroto, la Castille
A sur vos fronts maudits mis deux noms: — *trahison,*
Lâcheté. — Tous les cœurs, toutes les nobles âmes,
N'ont que ces mots pour vous: — vous êtes des infâmes. —
Pour se laver du crime, il n'est pas de rançon.

Mais si la trahison vint briser votre épée
Dans la fidélité si fortement trempée,
Cabréra, vous savez qu'en tous lieux, tous climats
Le temps, grand défaiseur de toute chose humaine,
Garde toujours le nom d'un vaillant capitaine,
Impérissable nom gravé dans les combats!

A MADAME LA COMTESSE DE MORELLA.

Aux échos de sa gloire éclatante et sacrée,
D'Albion, une femme à ses yeux s'est montrée
Admirant le héros si cher à la valeur!
Pour son roi son épée, et pour son Dieu son âme;
Mais à vous le grand cœur de Cabréra, Madame,
Qui trouve dans vos bras sa joie et son bonheur:

Car de le rendre heureux, vous faites vos délices,
Pauvre, proscrit, blessé, couvert de cicatrices,
Un sourire de vous chassa ses jours amers.
Gloire à vous, noble femme! enthousiaste, aimante,
Qui prîtes pour appui cette âme si vaillante,
Qui fut grande aux combats, grande dans les revers!

Au Baudry.

CONTRE L'IDÉE DU SUICIDE.

CONTRE L'IDÉE DU SUICIDE.

L'esquif insensé qui voyage,
Sans porter la croix sur son bord,
Erre de rivage en rivage
Sans arriver jamais au port.

JULIEN LAINÉ.

Va-t-il, seul et furtif et craignant un témoin,
Se frapper, et tomber comme un chien, dans un coin?

J. AUTRAN.

L'homme qui se suicide est un déserteur, il devrait être condamné à refaire son temps dans un autre corps.

Le C[te] ADOLPHE D'HOUDETOT.

Comme un coursier peureux que son ombre épouvante,
Pauvre âme! quel penser t'occupe haletante?
Le suicide? es-tu libre de l'avenir?
Prends courage, chrétien, ton âme est immortelle,

La Mort viendra bientôt sur toi poser son aîle,
Ne crains pas qu'elle soit trop tardive à venir.
Nous restons peu de temps aux terrestres demeures,
Bien vite finira notre captivité.
Pour nous bientôt auront sonné toutes nos heures
Au cadran de l'Eternité.

Quoi, pas une lueur pour éclairer la route?
Resteras-tu long-temps dans le chemin du doute?
Qui te remplacera l'absence de la foi?
Tu ne voudrais cueillir que les fleurs de la vie,
Jamais à la douleur voir ton âme asservie;
Mais nul n'en est exempt, l'esclave ni le roi;
Car nous n'avons ni miel, ni breuvage limpide
Pour calmer tous nos maux, pour tarir tous nos pleurs,
Soit pauvre, soit puissant, le cœur n'a pas d'égide
Pour se préserver des douleurs.

La vie est un combat dont les haltes sont dures;
Nul ne les passera sans choc ni sans blessures.

Tous il nous faut gravir un pénible chemin;
Mais le Verbe éternel nous guide et nous éclaire:
Il brillait au Thabor, il mourut au Calvaire!
Il pardonne au pécheur, il soutient l'orphelin.
Quand la douleur te cloue en ton lit de souffrance,
Si, pécheur converti, de tes fautes confus,
Tu fais une vertu de la douce espérance,
Dieu t'assiéra près des élus.

Au désespoir faut-il que ton âme succombe?
Qui te pousse à partir pour bouder dans la tombe?
C'est le souffle maudit de l'incrédulité.
Oserais-tu, de Dieu, changer la prévoyance
Sans penser que pour toi la sage Providence
A mesuré tes pas dans son éternité?
Mais si le doute a pris ton âme qu'il profane
Tu ne trouveras plus que douleur et que fiel,
Qu'Orient sans soleil, désert sans caravane,
Citerne où manque l'eau du ciel.

Quoi! des feux éternels, braver la lave ardente!
Veux-tu réaliser les visions du Dante?
Rejette loin de toi ces pensers odieux...
De tes douleurs, pourquoi redoubler le supplice
Et rendre plus amer le fiel de ton calice?
Pour adoucir tes maux, regarde vers les cieux!
N'échange pas ces maux pour un plus sombre drame
O non! ne descends pas au séjour des méchants.
Cesse, pauvre chrétien, d'enténébrer ton âme
Et de Dieu, crains les jugements!

Pourquoi tourner tes yeux vers les plages funèbres?
Pourquoi ne cherches-tu que d'affreuses ténèbres?
Cesse de te complaire au sein du doute affreux:
Car de tous les humains, trop faible est le génie
Pour sonder, du Seigneur, la puissance infinie;
Celui qui la conteste, oh! qu'il est malheureux!
Oui, Dieu mourut pour nous, croyons-en nos doctrines,
Ce Dieu qui nous créa de son souffle divin
S'offre à nos yeux, sanglant sous le bandeau d'épines,
Pour nous montrer le dur chemin.

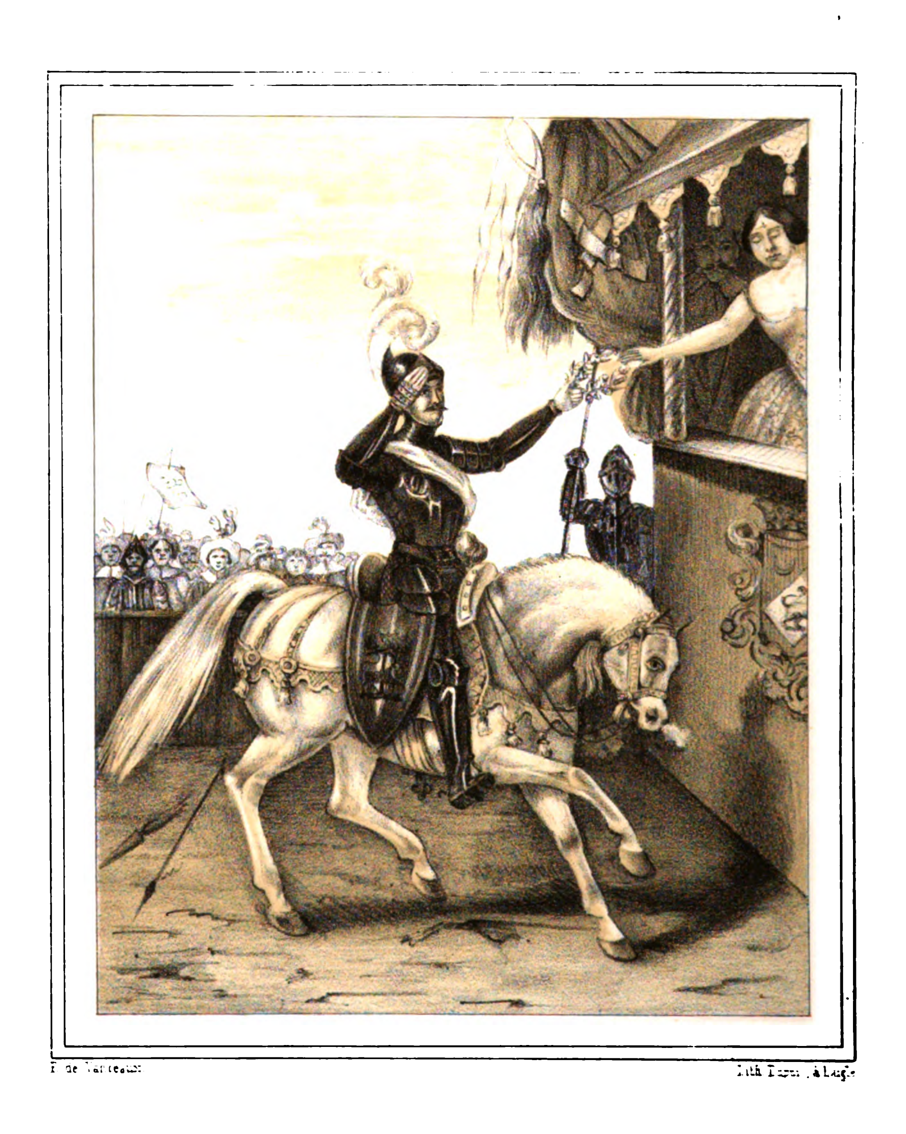
Si la foi ne retient ta coupable folie,
Crois-tu ta mission ici-bas accomplie
Pour fixer à ton gré l'heure de ton trépas?
Tu souffres sans relâche, abreuvé d'amertume
Par le mal qui te tord, t'irrite et te consume.
Tu descends les degrés de tes jours pas à pas;
Mais — pécheurs — il nous faut souffrir en cette vie,
Résignés, patients, au monde dire adieu;
La résignation, de la gloire est suivie
Si nous nous confions à Dieu!

Au Baudry.

LES RUINES DU CHATEAU

DE ROBERT-LE-DIABLE.

CONTE FANTASTIQUE.



F. de Vanteaux — Lith. [illegible] à Liège

„Aux dames du Castel, contant leurs aventures,
Au retour, leurs offraient couronnes et lauriers.

(Les ruines du Cateau de Roeux

AGLAÉ DE CORDA.

LES RUINES DU CHATEAU
DE ROBÈRT-LE-DIABLE.

Un loup apparaît sur le coteau... il s'arrête devant la forteresse et remplit l'air d'affreux hurlements en se souvenant de sa gloire et de ses conquêtes, il n'a jamais été surpris par le chasseur. Ce loup animé par l'esprit de Robert, subit sa malheureuse immortalité, on le reconnaît à son poil blanchi par l'âge, à l'attention douloureuse avec laquelle il regarde ses anciens domaines et à sa voix plaintive qui ressemble à la voix de l'homme. D'autres ont vu Robert, encore vêtu de la tunique flottante d'un ermite, comme le jour où il fut enseveli, parcourir les environs de son château et visiter pieds nus, la tête échevelée, ce petit recoin de la plaine où devait être placé le cimetière. — Ce qui reste du château de Robert-le-Diable est, comme sa chronique, une chose vague et informe qui rappelle quelques souvenirs merveilleux.

Charles Nodier.

Son nom est partout en Normandie; mais vous trouverez les ruines de son château sur les hauteurs du village de Moulineaux. — Du vieux château rien ne reste, sinon quelques pierres et d'informes souvenirs. — Là, dit-on, furent enterrées les maîtresses de Robert-le-Diable, dans ces ruines où se lamente le vent du soir, Robert revient à l'heure de minuit, vous pouvez entendre ses cris plaintifs.

Jules Janin.

Oh! venez avec moi près des rives fleuries
Qu'aime tant le poète aux molles rêveries,
Venez ouïr l'écho répéter dans les airs
De la Seine aux longs flots les suaves concerts.

Pour la voir plus long-temps, gravissez la colline,
Reposons-nous au pied du saule qui s'incline;
Ses rameaux assouplis, flexibles et tremblants,
Nous voileront du jour les rayons trop brûlants.
Quel charme de revoir ce vallon solitaire,
De respirer le frais, d'errer dans ces détours,
De sentir dans son âme un trouble involontaire
En suivant du coteau les rapides contours.
Par le fleuve embelli, ravissant paysage,
Que ne puis-je souvent, d'un pas silencieux
Venir rêver le soir dans ces paisibles lieux
Et sentir sur mon front s'incliner ton feuillage!...
Si j'avais dans ma voix des sons purs et touchants,
Des rêves du passé j'embellirais mes chants;
Je dirais les buissons des blanches aubépines
Tapissant les débris des antiques ruines:
Où se traînent la ronce et le volubilis
Un castel féodal se montrait là jadis;
Dans ces lieux où l'on voit ces ruines, ces pierres,
S'élevaient des remparts, des tourelles altières,
Là, des fils de Robert, on voyait la valeur;
Là, des fastes passés de la riche Neustrie,

Les combats, les hauts faits de la chevalerie
S'offraient à l'œil, brillants de gloire et de splendeur!
Au pied de ce vallon, chevauchant dans les plaines,
Du village allant voir les danses sous l'ormel,
Devançant leurs varlets, les jeunes châtelaines
Descendaient au galop les talus du castel.
Ou, sous l'ombre d'un hêtre ou des chênes antiques,
On devisait de gloire et de vieilles chroniques,
De drapeaux d'outre-mer, de combats, de tournois,
De meutes, de hauts-faits, de légers palefrois
Et puis, joyeusement on contait mainte histoire,
On répétait ce chant d'un galant troubadour:
« Quel chevalier n'a pas connu la gloire?
« Quelle beauté n'a pas connu l'amour? »

Pour vous faire passer plus vite la soirée,
Ensemble gravissons cette agreste contrée.
Montons sur ce coteau
Dont la pente
Est glissante:
Là, fut un vieux château;

Sur ces débris, mi-recouverts de sable
Jadis s'élevait le berceau
Riche et beau
Du duc Robert-le-Diable.
Tout petit
Il fut bruit
Qu'il mordait sa nourrice;
Mais l'histoire dit :
Qu'étant vieux il prit
La haire et le cilice.

Moins prince que bandit,
Aux alentours cherchant les belles
Peu cruelles
Ou rebelles,
Il devint la terreur des maris
Du pays.

Pourtant, si vous trouvez des gentes pastourelles,
Ou des pâtres assis, chantant dans ces détours,

Si vous leur demandez, sur de vieilles tourelles
Des récits enivrants tout parfumés d'amour,
Tous ils vous parleront de faits épouvantables :
« Qu'il ne revient ici que spectres lamentables. »
Ils diront qu'à minuit, sur le talus couvert :
« Sous la forme d'un loup, revient le duc Robert;
« D'autrefois, quand la lune éclaire la campagne,
« Vêtu comme un ermite il parcourt la montagne
« Pieds nus, les yeux hagards et les cheveux flottants,
« Qu'où furent les tombeaux de ses belles maîtresses
« Sur leurs restes poudreux il arrive à pas lents,
« Puis disparaît, poussant de longs cris de détresses;
« Que l'éclair brille et que les pâtres attardés,
« A tous les saints du ciel se sont recommandés. »

Si ce n'est quelquefois une pierre qui tombe,
Là, tout reste muet, muet comme la tombe!
Quelle voix du passé nous dira tes grandeurs?
Ces pans de murs croulés, sont-ce là tes splendeurs?
On n'entend que le vent plaintif de ces collines,
Qui frôle les débris de tes vieilles ruines.

Là, des grands suzerains, brillante était la cour;
Ils ont duré leur temps! bien vite les années
Ont jeté dans l'oubli leurs gloires fortunées:
Car, d'un siècle, bientôt, le temps ne fait qu'un jour!
Il est vrai, tous leurs jeux, leurs tournois et leurs fêtes
Ont fui comme une feuille au grand bruit des tempêtes.
Balcons, murs crénelés d'imposante hauteur,
Oui, tout s'est éclipsé comme de pâles ombres;
Le lierre de l'oubli grandit sur les décombres;
Le temps jette sur tout son souffle destructeur!
Reste des ans perdus, poussière des vieux âges
Tu n'as plus pour manteau que les ronces sauvages;
On n'entend plus hennir les fringants destriers
Et la mort a raidi le bras de tes guerriers!
Nul ne nous redira leurs vaillants coups de lances,
Leur devise gagnée au service des rois,
Ni les pages courant sur les beaux palefrois,
Ni sur les harpes d'or le chant de leurs romances.
Seul, le hibou redit ses monotones cris:
    Plus de flèches crénelées,
    Plus de tours démantelées.
Les siècles ont passé sur ces mille débris.

O terre de Rollon! chère et belle contrée
Par de nobles combats vaillamment illustrée,
Et qui donc, de tes fils, nous dira les exploits?
Mais si tout est muet, je peux dans mes pensées
Te rendre, pour un jour, tes flèches élancées,
Tes frises, tes donjons, tes cirques, tes tournois!
Je veux peindre à vos yeux ces gothiques images:
Entendez-vous les ris des barons et des pages
Egayés à l'aspect des joyeux échansons
Leur versant l'hydromel au doux bruit des chansons?
Ils élèvent la voix et content la bravoure
De nos soldats chrétiens aux champs de la Massoure.
Voyez, comme reluit l'acier des boucliers!
Les armes des vaincus, les soyeuses bannières,
Les ramures des cerfs forcés dans les halliers
Et les lambris ornés des cuirasses guerrières!
Et puis avec orgueil on étalait encor:
— Fiers d'avoir combattu dans les rangs de l'armée
Qui fut chercher la gloire aux plaines d'Idumée, —
Des palmes d'olivier, bénites au Thabor.
Chassant les mécréants, redressant les injures,
Le soir sous les balcons, ces galants chevaliers

Aux dames du castel contant leurs aventures,
Au retour leur offraient couronnes et lauriers.
Puis, quand de repartir pour la guerre prochaine
Le signal se donnait sur la tour du beffroi,
Plus d'un beau damoisel, saisi d'un triste émoi,
Soupirait en quittant la belle châtelaine...
Égaré dans sa route, un rosaire à la main,
Au foyer bien reçu, le pieux pèlerin
Racontait les hauts faits des vaillants capitaines
Qui s'étaient distingués aux croisades lointaines...
Dans les récits du soir, on se parlait souvent
Des spectres apportés sur les ailes du vent.
On parlait de sorciers, de fantômes et d'ombres
Ou de Sanche-le-Fort, suivi par ses Ricombres,
Les pages du manoir au coin de l'âtre assis
Ecoutaient attentifs ces merveilleux récits.
Ou bien, c'étaient des preux la riante accolade
Et des jeunes amants la joyeuse ballade,
Dont les chants animés célébraient tour à tour
La beauté, les combats, la valeur et l'amour.
C'étaient soupirs, serments, tendres soins, doux langages,
Pour des yeux bleus ou noirs, pour de roses visages,

Lorsque, désoccupés, dans un doux nonchaloir,
Les Menstrels s'éprenaient des dames du manoir.
Pour gage de retour, de sa gente maîtresse
Le beau page obtenait rubans ou blonde tresse.
Vers le tomber du jour, sous les berceaux en fleurs,
Confiant aux échos sa jeune poésie
Et ses serments d'amour, craintes et jalousie,
C'est ainsi qu'il chantait son espoir, ses douleurs:

« Marchons avec mystère,
« L'heure de la prière
« Est sonnée au beffroi;
« Déjà le jour décline
« Remontons la colline
« Et cachons mon émoi.

« Je vois sa robe blanche
« Et son cou qui se penche
« Pour regarder les cieux.
« Avec grâce posée,

« Son écharpe rosée
« Effleure ses cheveux.

« Dans ma mélancolie
« O toi que je supplie
« D'écouter ma douleur,
« O douce châtelaine,
« Ma belle souveraine
« Délices de mon cœur!

« Sais-tu ma jalousie
« Quand luth et poésie
« Célèbrent tes appas?
« Ou qu'un suivant imberbe
« Sur la grève ou sur l'herbe,
« Seul, peut suivre tes pas?

« Quand au seuil amenée,
« Ta blanche haquenée

« Hennit en te voyant.
« Sur sa robe soyeuse
« Tu promènes joyeuse
« Ta main en souriant.

« Accourant sur ta trace:
« Quand lui montrant sa place
« A l'âtre du manoir,
« Je suis jaloux, ma belle,
« De cet ami fidèle,
« De ton lévrier noir;

« Mais c'est bien pis encore
« Quand l'éperon sonore
« Annonce auprès de toi,
« Jeune et beau capitaine
« A la mine hautaine;
« Châtelaine, dis-moi

« Si son regard de flamme
« A su toucher ton âme
« Et s'il plaît à ton cœur?...
« Que je lui porte envie!
« C'en est fait de ma vie
« S'il te doit son bonheur. »

— La belle châtelaine,
Du page souveraine,
Avait tout entendu : —
« Amoureuses souffrances,
« Même dans vos romances,
« Je vous ai défendu.

« Votre voix est si tendre
« Que j'aime vous entendre,
« Enfant aux blonds cheveux.
« Je pardonne à votre âge;
« Mais vous défends, beau page,
« D'être encore amoureux.

« Apportez-moi ma harpe...
« Laissez-donc mon écharpe
« Qui cache mon cou blanc. »
— Mais sans bruit déplacée,
L'écharpe fut pressée
Sur le cœur de l'amant. —

La chanson n'a su dire
S'il dura, le délire
Du page favori.
Plus long n'en sait l'histoire,
Messieurs; mais on peut croire
Que le temps l'a guéri.

Si trop verbeux est ce grimoire
Dites-le, mon cher auditoire?
— Car je continuerais ainsi jusqu'à demain
Mon conte fantastique. — Arrivons à la fin.
J'ai trop prolongé votre veille;
Vrai, j'en suis repentante, il est bientôt minuit,

J'ai trop fatigué votre oreille,
Allez sans bruit
Mettre votre bonnet de nuit.
Ah! j'oubliais, encore un mot de la chronique
Sujet du conte fantastique
Aux feuillets trop volumineux.
— J'en suis, croyez-moi, bien contrite, —
Souvenez-vous lorsqu'il fut vieux
Que le diable devint Ermite.
Pour mon héros, Robert-le-Diable, il l'imita
Et persista
A vivre dans la repentance.
Après avoir, ses vices arrachés
Et corrigés,
Il mourut dans la pénitence
Et Dieu lui remit ses péchés.
Priez qu'il vous donne assistance
Comme à Robert
Et vous préserve de l'enfer!

Forêt de Moulineaux.

RÉPONSE

A MONSIEUR LE MAJOR DE JOANNÈS.

RÉPONSE

A MONSIEUR LE MAJOR DE JOANNÈS.

N'est-il pas des natures exceptionnelles qui sont faites pour se comprendre et s'aimer de prime abord, à la première poignée de main qu'on échange?

JULES GÉRARD.

Hélas! quand une fois la feuille est détachée,
Qui sait où l'ouragan l'emporte desséchée,
Où la roule le flot mouvant.

DE JOANNÈS.

Au fait, un poëte, qu'est-ce que c'est que ça? Ceux qui l'ont vu naître et grandir, comme ceux qui ont partagé les jeux de son enfance, le trouvent impertinent lorsqu'il veut sortir de la route ouverte à tous; ils se croient fondés à lui dire : De quel droit serais-tu supérieur à nous?

ANCELOT.

Dans la fable instructive et pleine d'énergie,
Dans l'ode harmonieuse et la tendre élégie,
Vous nous faites trouver, poëte, en vos leçons
L'univers enchanté que parfois nous rêvons.

Oh! non, ne laissez pas votre harpe muette.
Et pourquoi donc garder pour vous seul, ô poète!
L'ineffable talent que le ciel mit en vous?
Les doux fruits n'en sont pas pour vous seul; mais pour tous.

Je sais que peu de temps se garde la mémoire
Du bruit sonore et creux que nous nommons la gloire,
Aurore d'un instant qui parle d'avenir
Et que le moindre souffle a fait s'évanouir.
Beaux rêves demandés vainement à la terre,
Qui, pour notre bonheur ne sont qu'une chimère,
Etoile qui s'efface à la clarté du jour
Et disparaît ainsi que les fleurs et l'amour.

Disparaissent ainsi les jours bornés des hommes,
Nous passons peu d'instants dans le monde où nous sommes
Et lorsqu'a sonné l'heure et qu'on gagne le port,
Qu'importe un nom célèbre à l'heure de la mort?
Qu'importe de laisser dans ce monde éphémère
Quelque trace, quand tout disparaît de la terre?

Pourtant, n'est-il pas doux, au milieu de nos pleurs
De savoir — quand le temps vient effeuiller nos fleurs —
Que quelque ami des arts à notre nom s'enflamme
Et garde dans son cœur un lambeau de notre âme?

Rafraîchissant le front comme un souffle embaumé,
Un écho dit encore à mon esprit charmé
Vos vers brillants et purs, vêtus de blanches ailes,
Légers et gracieux comme un vol d'hirondelles,
Beaux colliers de senteur pétris d'ambre et d'encens
Si frais, et parfumés comme un lys au printemps!
Vous avez des accords pour pleurer sur les tombes,
Consolants et plus doux que le chant des colombes;
L'enthousiasme au cœur, les larmes dans les yeux,
Les sons de vos concerts nous font rêver des cieux;
Et lorsque vous chantez romance ou cavatine
On croit ouïr toujours le luth de Palestrine!

Au Beaudry.

A MONSEIGNEUR

CLAUSEL DE MONTALS,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

A MONSEIGNEUR

CLAUSEL DE MONTALS.

Le propre des grands hommes est de cacher de rares talents et un mérite supérieur sous les dehors les plus modestes.

† EUGÈNE REGNAULT,
Évêque de Chartres.

La vertu jamais ne succombe,
Son dernier soupir sur la tombe
Est un cri d'immortalité!

Marquis DE VALORI.

A vous d'abord, illustre pontife, qui présidez ici par la dignité de vos cheveux blancs, vous qui avez engagé tant de combats pour l'honneur de Dieu, pour la divinité de son Verbe fait chair, pour la liberté de son église... — Accueillez en ce moment, ô mon père, ce nouveau tribut de ma piété filiale, qui, en tombant de mes lèvres fatiguées, n'arrive pas jusqu'à vous, je le crains, avec toute la chaleur dont mon cœur voudrait l'animer.

† ÉDOUARD PIE,
Évêque de Poitiers.

Saint vieillard dont la voix et bénit et console,
Ah! combien elle est douce à l'âme la parole
Qui, toujours éloquente et pleine de grandeur
Vers Dieu fait élever et reporter le cœur!

Vous qui donnez la manne à notre intelligence
En répandant les fruits d'une vaste science,
Qui, voulant vous cacher sous les ailes de Dieu,
A vos enfants aimés, dites trop tôt : adieu!
Qui voulez jeter là votre robe de fange
Pour vour vêtir aux cieux d'une écharpe d'Archange!
D'avance couronné par vos longs cheveux blancs,
Noble vieillard, encor jeune à quatre-vingts ans!
Quand vous irez aux cieux, le front pur et sans voiles,
Apôtre bien-aimé! par delà les étoiles,
Alors que des élus vous prendrez le chemin,
Priez pour vos enfants et tendez-nous la main.

Le bâton pastoral, signe d'investiture,
Fut-il jamais placé dans une main plus pure?
A prier, consoler, vous passez tous vos jours;
Pour abattre l'erreur, vous combattez toujours!
Vous en qui nous voyons notre ange tutélaire,
Que Dieu vous laisse encor bien long-temps sur la terre!
Versant l'huile et le vin sur tant de cœurs blessés,
Vous avez ranimé bien des esprits blasés,

Ne voyant sous leurs pas que terre aride et nue,
Votre main les guida dans la route inconnue,
Quand leur âme, ployant sous le poids des malheurs,
S'en allait repoussant le fardeau des douleurs;
Votre voix leur apprit à bénir la souffrance
En leur montrant du ciel la divine espérance!
Egarés et pleurant dans les chemins perdus,
Tournant vers Dieu leurs vœux, leurs regards éperdus,
Avec quel zèle ardent vous sabliez la route
A ceux qui trébuchaient dans les sentiers du doute?
Au désespoir, montrant le vide du néant,
Lorsque son pied glissait près du gouffre béant,
Disant que, pour trouver l'onde qui désaltère,
On chercherait en vain les sources sur la terre,
Qu'en stériles travaux nous perdrions nos jours,
Qu'on ne les peut trouver qu'aux célestes séjours;
Et pour prix du combat, nous montrant la victoire,
Vous ne nous quittiez plus qu'au bord du promontoire!

Monseigneur, vos écrits courageux et constants
Prévaudront à jamais sur les écueils du temps!

Que n'avez-vous pas fait pour sauver des naufrages
Ceux qui voulaient courir vers de fièvreux mirages?
Vous les avez instruits à prévoir les revers,
Leur montrant les signaux, effroi de l'univers,
Indiquant les récifs de cette mer immonde,
Les portant à l'abri dans quelque anse profonde!
Ces chrétiens inquiets, ces esprits irrités
S'apaisaient aux tableaux des saintes vérités,
Prosternés à vos pieds, là, votre main bénie
S'étendait sur leurs fronts en invoquant Marie.

Gloire à vous! qui toujours sur l'abîme écumant,
En dépit des écueils, de la mer et du vent,
Elevâtes la voix plus haut que la tempête
Et dont nul aquilon ne fit courber la tête!
Dont la grande âme en deuil des mondes et des rois
Ne plia les genoux qu'à l'ombre de la croix!

Chartres.

A JULES GÉRARD,

CAPITAINE AU 3e RÉGIMENT DE SPAHIS.



J. Gérard chez les Arabes.

Lith. Dupuis, à l'Aigle.

Pour vous hardi Gérard, le chasseur intrépide,
Votre main reste ferme et votre arme rapide.

A Jules Gérard.

Aglaé de Corday

A JULES GÉRARD.

C'est alors que m'apparut l'homme simple et naïf qui semblait ignorer jusqu'au grand nom qu'il s'était fait! Gérard! Corps frêle et délicat, âme grande et forte, regard doux et superbe! parole rare et modeste! tact exquis... Sa figure calme est empreinte d'une énergie qui se devine autant qu'elle se montre; son costume excentrique, ses manières aisées, ses petites mains blanches, et un certain parfum de coquetterie presque féminine, contrastent de la manière la plus heureuse avec l'animation de ses yeux... Arabe, Jules Gérard eût été le premier de tous! Français et infidèle, imposant l'admiration à ses ennemis, il n'en règne pas moins sur eux par tout le prestige attaché à son grand nom et aux éminents services qu'il a rendus... Gérard, dans l'accomplissement de sa mission est resté sans imitateurs comme il était sans modèle.

Comte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Gérard, c'est un beau rôle que le vôtre. — Rassurer les tribus consternées, les affranchir de l'impôt quotidien de l'ennemi, leur dire : — « Dormez en paix, si le lion vient, je suis là et je veille. » — Imposer à ces hommes émerveillés et reconnaissants le respect de ce nom français qui, désormais, parle si haut à leurs yeux dans la personne d'un seul homme; vous faire, en un mot, l'Hercule moderne, l'heureux rival du vainqueur du lion de Némée, le demi-dieu auquel jadis l'antiquité eût élevé des autels, et que l'Arabe aujourd'hui adore à sa manière, en embrassant à chaque nouveau succès le pan de votre burnous, en baisant humblement la main qui le protège; nous ne sachons pas qu'il y ait au monde mission plus glorieuse et plus belle!

LÉON BERTRAND.

Vous finirez par être convaincu que ce n'est pas l'homme qui tue ainsi; mais bien la main invisible qui protège et guide la sienne.

JULES GÉRARD.

Unissant son arôme à ceux des lauriers roses,
Aux jasmins d'Arabie, aux verveines mi-closes,
L'aloës élancé qui les passe en hauteur
Mûrit sa gomme amère aux feux de l'Equateur.

Le cèdre résineux s'arrondit en portiques,
L'arbousier toujours vert, les nopals, les lentisques,
Les bruns genévriers et les beaux tamarins
Donnent leurs doux parfums aux Douars africains,
Ombragent les Gourbis, où le soir, les chamelles
Apportent le nectar de leurs larges mamelles;
Richesse de l'Arabe, alors qu'à son retour
Il repose lassé de ses courses du jour.

Sur les sables brûlants, sur les talus sauvages,
Où plus près des cités aux verdoyants rivages,
C'est là qu'on aime à voir, quand vient l'ombre, le frais,
Parader chaque soir nos escadrons français;
Et qu'on aime écouter les airs de la patrie,
Que chantent nos marins aux grèves d'Algérie.

Voyez de nos Spahis les sabres éclatants,
Leurs mauresques burnous aux plis longs et flottants!
J'aime leurs escadrons aux manœuvres rapides,
De leur course au galop le sonore fracas:

Car le sabot de fer de leurs chevaux numides
A marqué son empreinte aux rochers de l'Atlas!

Pour battre l'ennemi, nul n'a connu d'entraves;
Mais parmi les spahis et brave entre les braves
Est un jeune officier modeste autant que doux.
Il naquit sous le ciel d'azur de la Provence
Et plus d'un cœur de femme en Alger comme en France,
Frémit en apprenant ses hardis rendez-vous!
Rendez-vous périlleux! effrayante campagne,
Où vous ne tremblez pas, Nemrod de la montagne;
Vous qui vous appuyez au tronc des arbres verts
Pour sécher vos habits aux brises des déserts.
Chasseur aventureux, aux courses vagabondes,
Qui puisez pour la soif aux bords des claires ondes,
Où pour vous rafraîchir au versant du sentier,
Cueillez l'orange mûre ou le fruit du dattier;
Qui, toujours diligent, dans la lande stérile,
Ou sur les frais gazons, marchez d'un pas agile,
Quand vous vous arrêtez près des halliers touffus
Qui donc n'admirerait vos étonnants affûts?

Au sol algérien, vos courageuses veilles,
Dans ce siècle indolent nous semblent des merveilles!
Quel vaillant tête-à-tête, à l'ombre et loin du bruit,
D'attendre le lion à l'heure de minuit!
De sa voix vous aimez la sauvage harmonie,
Vous passez, l'œil au guet, votre nuit d'insomnie,
Et des rugissements de ce roi des déserts
L'écho répète au loin les sinistres concerts.

Livrant au vent du Nord sa crinière flottante,
Oh! lorsque vient à vous, et la gueule béante,
Des jungles de l'Atlas, despote souverain,
Le lion, dont le cri glace le pèlerin!
Pour vous, hardi Gérard! le chasseur intrépide,
Votre main reste ferme et votre arme rapide!

A l'heure où le soleil d'Afrique éteint ses feux
Lorsque vous parcourez les steppes sablonneux,
Vous ne vous doutez pas, qu'aux rives de Neustrie
On implore parfois pour vous sainte Marie!

C'est que, soit héroïsme, ou talent, ou valeur,
Moi, poète, à ces mots je sens battre mon cœur.
C'est que je vous envie et que je vous admire!
C'est que j'aimerais moins le plus fin cachemire
Les perles de la mer, les dons d'un souverain
Que la peau d'un lion tué de votre main!

PRIÈRE POUR LE TUEUR DE LIONS.

Que toujours une étoile et douce et lumineuse
Eclaire de tes nuits la course aventureuse!
Que la vierge Marie et le grand saint Hubert,
Aient, pour te protéger, sans cesse l'œil ouvert.
Et qu'ils fassent qu'unie à ton rare courage,
La prudence, ô Gérard! soit toujours ton partage,
Pour que de ta venue, ayant promis le jour,
Tu ne fasses jamais attendre ton retour.

Au Baudry.

AUX RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

AUX RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

Priez ! car chaque jour qui colore les nues
Chaque soleil qui meurt vous rapproche de Dieu !

DE JOANNÈS.

Là, je vis les religieux, ces prisonniers volontaires, qui se sont retirés des fêtes du monde pour se réunir sur les hauteurs et chanter les cantiques de Sion aux vents qui soufflent vers l'éternité.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Je suis chrétien, c'est-à-dire que je crois à la divinité de Jésus-Christ, avec Tycho-Brahé, Copernic, Descartes, Newton, Fermat, Leibnitz, Pascal, Grimaldi, Euler, Guldin, Boscovich, Gérdil, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis catholique sincère comme l'ont été Corneille, Racine, Labruyère, Bossuet, Bourdaloue, Fénélon, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos académies.

Le Baron AUGUSTIN CAUCHY.

Nous avons à choisir deux routes dans la vie :
L'une est large, brillante et de roses fleurie ;
Beaux jardins aux fruits d'or éblouissants aux yeux ;

Mais ne contenant rien que cendres inutiles,
Fruits cachant dans leur sein de venimeux reptiles
Entravant les sentiers qui conduisent aux cieux.

Disciples de *Rancé*, loin des bruits de la terre
Vous prîtes le chemin qui mène au monastère
Loin de nos vanités! Jésus avec amour
Nourrit votre âme avec l'abondante rosée!
Jésus, dont la bonté ne s'est jamais lassée
De veiller ses élus et la nuit et le jour!

Aux marches de l'autel, votre front s'humilie;
Vos cœurs, ardents et purs, sont une urne remplie
De myrrhe et de santal aux parfums odorants.
A l'heure où tout repose, où la lune est voilée,
Quand la brume des nuits plane sur la vallée
Vous offrez au Seigneur et lė baume et l'encens!

La prière, les vœux exhalés de votre âme

Vers l'autel du Très-Haut, montent comme une flamme:
Car vous fermez l'oreille aux concerts des vivants.
Frères, tous vos désirs, dans votre solitude
Se tournent vers le ciel et sa béatitude,
Et vous n'écoutez plus l'orage ni les vents.

Grands saints qui méditez sur ce qui passe et tombe,
Frères, joyeusement vous creusez votre tombe:
Car pour vous c'est l'entrée au séjour glorieux!
Quand finissent vos maux et votre vie austère,
L'ange du Paradis descend au monastère
Et remonte avec vous au saint parvis des Cieux!

A l'Abbaye de La Trappe.

LE ROSSIGNOL.

A MES PETITES NIÈCES

CHARLOTTE, LOUISE, MARIE ET ANGÈLE

DE CORDAY ET DE CHAVOY.

LE ROSSIGNOL.

Le rossignol se tait quand finit le printemps.

Charles Regnaud.

Un rossignol montait au plus haut diapason,
S'il suspendait parfois ses notes cristallines,
Un rival répondait du côté des collines.

J. Autran.

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi!

De Lamartine.

Sous l'ombreuse et verte allée
Qui festonne la vallée,
Mon harmonie exhalée
Charme les plus noirs ennuis.

Ma voix traverse l'espace
Comme une brise qui passe.
Nul oiseau ne me surpasse
Je suis le chantre des nuits!

Oui, sous la voûte étoilée,
Ma gamme si bien perlée,
Ma cantate modulée,
Mes arpéges éclatants,
Pleins de molles symphonies,
Sont comme des fleurs bénies
Plus belles, plus rajeunies,
A chaque nouveau printemps.

Mes notes retentissantes,
Tantôt vives, palpitantes,
Ou sonores, éclatantes,
Enchantent le plus beau soir!
Doux comme un chant de poète
C'est l'orchestre qu'à sa fête

Pour la rendre plus complète
L'artiste voudrait avoir.

ENVOI A MES PETITES NIÈCES.

Mais si quatre jeunes filles
Fraîches, douces et gentilles,
Quand je suis dans les charmilles
Que ma voix sait enchanter,
Font de leurs claviers dociles,
Sous leurs petits doigts agiles,
Frémir les touches mobiles,
Je me tais pour écouter!

Avranches.

SOUVENIR DU COISEL.

A MESDAMES DE CHÊNEDOLLÉ.

SOUVENIR DU COISEL.

Je passais tout le jour sous ces rameaux épais
J'aimais à m'entourer, sous leurs voûtes profondes,
De fraîcheur et d'ombre et de paix.

DE CHÊNEDOLLÉ.

L'amitié ne manque pas à ceux-là qui croient en elle.

X.-B. SAINTINE.

Ces dernières lueurs, qui flottent au couchant,
Donnent à la campagne un aspect plus touchant,
Et mon esprit ému suit le jour qui s'achève
Par de-là l'horizon, dans le pays du rêve.

F. PONSARD.

Non loin du Val de Vire, au pays du Bocage,
Il est un frais castel au riant paysage,
Où la charmille ombreuse, arrondie en berceaux
Fait un rempart mouvant de son mur de feuillage;
La fleur des blancs pommiers parfume les coteaux
Et l'odorant tilleul y donne son ombrage.

Dans cet Eldorado, me charme la beauté
Des coteaux ravissants et des roses fleuries;
Me charment mieux encor l'esprit et la bonté
Des dames du castel, aux douces causeries.
Vers la fin du printemps, dans ces beaux alentours,
Ainsi qu'une oasis semblable aux pamplemousses
Les rossignols venaient voltiger sur les mousses
Et dire leurs chansons. Là, nous parlions toujours
Des beaux vers si remplis de force et d'harmonie
De l'auteur qui de l'homme a chanté *Le Génie!*
Le *Val de Vire* et *Rome*, et la *Mer* et *Buffon!*
Camoëns, *Isaïe*, et le *Dante* et *Milton!* (1)
Qu'il est doux de rêver sous l'ombrage idyllique,
D'évoquer du talent l'étincelle électrique,
Dans des regrets du cœur se sentir de moitié
Et se voir accueillie avec tant d'amitié!
Au Coisel, près de vous, l'heure est trop tôt passée;
Je croirai voir encor vos sites ravissants,
Doux hôtes! et souvent volera ma pensée
Pour aller vous trouver sous vos berceaux charmants!

Château du Coisel.

(1) Voir les œuvres si remarquables de feu M. De Chênedollé.

LE PROSCRIT ESPAGNOL.



Je mariais ma voix aux sons de la guitare
Sous la tourelle, à l'heure où chantent les amants.

(*Le proscrit Espagnol.*)
AGLAÉ DE CORDAY

(Le proscrit Espagnol)

AGLAÉ DE CORDAY

LE PROSCRIT ESPAGNOL.

J'aime en toi, mon pays, cette foi courroucée,
Roc où le noir dragon use sa dent lassée,
Ta haine sans pitié contre tout oppresseur.

A. DE SAINT-VALRY.

Celui qui possède une croyance doit être prêt à souffrir le martyre pour sa foi.

ALFRED DE GUYON.

Où vas-tu, démâté, sans aviron, sans voile,
Ne sachant à quel Dieu demander une étoile?

F. PONSARD.

Je connais un proscrit, poète au doux organe,
Parlant avec amour sa langue castillane,
Chantant le beau soleil qui dora son berceau,

Les baisers de la mer sur la plage andalouse.
De tant de poésie, ô moi, j'étais jalouse!
Ainsi, de son pays il faisait le tableau:

« Je ne sais plus rêver que de patrie absente,
« Que de ciel bleu d'azur et de brise odorante,
« Que de vigne enlacée au fécond olivier;
« Que monts pyrénéens aux sauvages courbures,
« Que vieux murs d'Alcazar d'arabe architecture
« Abritant les beaux fruits dorés du citronnier.

« Pour l'amour de ton art, va dessiner les fresques
« Qu'on voit briller encor sur les plafonds mauresques,
« Peintre au savant pinceau! traverse la Sierra.
« Oh! qui donc t'oublîrait, perle de poésie!
« Eclatants minarets, suave Andalousie
« Qui sèmes tes parfums sur le riche Alhambra?

« Je crois ouïr encor, bercé dans les gondoles,

« Les gais romanceros des jeunes Espagnoles
« Qui baignent leurs pieds nus dans le Guadalété.
« Je vois la *Corida*, qui plaît aux Sévillanes,
« Et les yeux veloutés des brunes Castillanes
« Qui brillent au Prado les beaux soirs de l'été.

« Rocs de Cavagonda, lieux qu'illustra Pélage,
« Nous, ses dignes enfants, nous avons son courage;
« Mais à notre valeur le sort devint fatal!
« Et nul moine pieux, dans la noble Ibérie,
« Ne s'en va plus prier pour ma pauvre patrie
« Sous les arceaux voûtés du sombre Escurial!

« Séville, paradis de la terre espagnole!
« Près des tamariniers arrondis en coupole
« Que j'aimais respirer tes parfums enivrants.
« Là, guidé par l'amour, qui souvent nous égare,
« Je mariais ma voix aux sons de la guitare
« Sous la tourelle à l'heure où chantent les amants.

« Où sont tes orangers et tes rouges grenades,
« Tes longs ruisseaux passant sous quatre cents arcades
« Que *Carmona* de loin porte à tes vieux remparts?
« Et ton riche faubourg, *Triana*, qui t'annonce?
« Comme en nos jours de foi devant un puissant nonce
« Marchait une avant-garde avec ses étendards!

« Sentinelle placée aux rives andalouses,
« Près du Guadalquivir arrosant les pelouses;
« Plus haute que les mâts, tourne la Giralda.
« Dépassant les granits élevés en spirales,
« Elle voit à ses pieds les grandes cathédrales
« Et les vieux minarets et les monts de Ronda.

« La Giralda, bien loin, plane dans l'étendue,
« La voyez-vous, là-bas, qui monte dans la nue
« Foulant le globe d'or arrondi sous ses pas?
« La voyez-vous, parlant de plein pied dans l'espace
« Au sylphe voyageur, au bel ange qui passe,
« Et fière, regarder par-dessus les Sierras?

« La belle señora que j'aimais à Grenade,
« Un soir, pour mieux ouïr ma tendre sérénade,
« Rieuse, se cacha dans les roses lauriers;
« Moi, crainte d'éveiller sa gardienne endormie,
« Dans mes bras amoureux j'emportai mon amie
« Pour causer plus à l'aise à l'ombre des palmiers.

« Que ma voix était douce et ma harpe sonore
« Lorsque je répétais à celle que j'adore
« Les vers que m'inspirait mon cœur tendre et jaloux!
« Mes lèvres effleuraient ses longs cheveux d'ébène
« Et la brise semblait dire une cantilène
« Célébrant les splendeurs du beau ciel andaloux. »

Le poète proscrit, d'une voix attendrie,
M'avait ainsi parlé de sa belle patrie,
De ses sites aimés, de son ciel étoilé.
Je n'ai plus entendu sa voix harmonieuse
Et pourtant, loin de lui, je me surprends rêveuse
A crayonner des vers pour le pauvre exilé.

Au Baudry.

A LA MÉMOIRE DE M. ANCELOT.

VERS DÉDIÉS AUX HABITANTS DU HAVRE.

A LA MÉMOIRE DE M. ANCELOT.

Ces lieux où faible enfant l'on essayait à vivre,
Ces lieux où l'on naquit, sont comme un ancien livre
Qui de notre jeune âme a gardé des reflets,
Et je veux remonter jusqu'aux premiers feuillets.

ANCELOT.

Comment, sans émotion, apercevoir à l'entrée du port du Hâvre, dignement assises à l'ombre de la tour de François I[er], les images de deux nobles représentants des lettres, Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavigne, de trois bientôt, car leur compatriote, leur émule et leur chantre, *Ancelot*, a d'avance sa place marquée auprès d'eux.

C[te] DE SALVANDY.

Ne vous semble-t-il pas voir encore cet enfant du Hâvre, ceint du laurier académique, décoré, lui aussi, des palmes littéraires, le plus noble et le plus envié des blasons, enchantant tous les spectateurs à sa parole vive, animée, pénétrante? Ceux-là même qui, jusqu'alors avaient douté et de l'élévation de ses sentiments, et de la noblesse de son cœur, et de la réalité de son génie, devinrent ses admirateurs les plus passionnés. A peine descendait-il de l'estrade d'où sa voix s'était fait entendre, que toutes les mains — toutes mains amies — se tendaient pour serrer la sienne, une larme d'attendrissement perlait encore dans ses yeux, quel retentissement! que de bravos! quelle ovation! Si la joie tuait ceux qui la ressentent dans sa plus vive intensité, Ancelot eût dû mourir ce soir-là.

J. MORLENT,
Conservateur de la bibliothèque du Hâvre.

Sol natal qu'il aimait, que mes rimes plaintives
Aillent porter son nom aux échos de vos rives,
Vous qui tressiez pour lui des palmes et des fleurs,
Du poète chantez le beau nom littéraire.

Hélas! moi je n'ai rien pour son lit funéraire
Que ma reconnaissance et mes vers et mes pleurs.

Qu'à ton front seyait bien la palme académique!
Cher poète endormi dans l'ombre du trépas,
Toi poète chéri de la muse tragique
Voici les premiers vers que tu n'entendras pas
De celle que toi-même appelais son élève;
Mais mon chant commencé dans les larmes s'achève...

Puis-je donc te payer le prix de tes leçons,
Moi, faible, qui ne sais que rimer des chansons?
Non, à d'autres le soin de parler de ta gloire!
Le Hâvre où tu naquis, honorant ta mémoire,
De son troisième cygne au chant mélodieux
Veut consacrer les traits par un marbre pieux,
C'est bien! Trois fois honneur à cette noble ville
Qui, foyer du commerce, aux arts offre un asile,
Et pourrait envoyer au bout de l'univers,
Comme œuvre de ses fils, jusques à des beaux vers!

Ami, lorsqu'en ces murs, de *Paul et Virginie*,
Des *Enfants d'Edouard*, tes vers pleins d'harmonie
Célébraient les auteurs, le Hâvre, avec raison,
A leurs grands noms, tout haut, associait ton nom;
Aujourd'hui que la Mort a levé la barrière
Qui te séparait d'eux, ta ville tout entière
Noblement fière de son lot,
Inscrit sur la même bannière
Trois noms: *Bernardin de Saint-Pierre*,
Delavigne, *Ancelot!*

Au Baudry.

LA CONFESSION.

RÉPONSE A MONSIEUR L'ABBÉ VENARD.

LA CONFESSION.

La pénitence imposée à l'homme pécheur, c'est le paiement d'une dette contractée envers la justice divine.

† C. H. Clausel de Montals,
Evêque de Chartres.

Qu'importe que nous ayons cheminé en arrosant de nos larmes la semence que nous jetons, s'il nous est accordé de revenir avec allégresse portant des gerbes à pleines mains.

† Edouard Pie,
Evêque de Poitiers.

Le monde a beau dire, la seule sagesse est d'observer la loi du Seigneur, et toute vertu qui n'a pas la foi et la fidélité à la volonté divine pour base se dissipera comme un vain nuage que le vent emporte.

† Eugène Regnault,
Evêque de Chartres.

Des prêtres écoutons la voix consolatrice,
Désarmons du Seigneur l'éternelle justice :
Quand nous nous accusons, pour prix du repentir
Dieu nous donne sa grâce effaçant la souillure,

C'est le pardon qui vient laver la tache impure
De l'âme chancelante et qui peut la guérir.
Aimons la voix du prêtre et sa grave parole
Qui conseille et bénit, qui reprend et console,
Verse le miel au cœur, ainsi qu'un doux trésor :
Trésor plus précieux que la gloire et que l'or!
Qui fait rentrer la paix dans une âme troublée,
Qui la renvoie heureuse ou du moins consolée.
Que fait de l'incrédule un sourire moqueur?
Son exemple jamais ne nous rendra meilleur,
Gardons-nous de le suivre aux abîmes du doute;
Mais soumis et croyants suivons l'étroite route
Dont le terme sera, pour prix de notre ardeur,
Une place immortelle aux pieds du Créateur!

A vous ces vers, à vous, prêtre à la voix touchante,
Qui, des yeux affligés savez sécher les pleurs!
Qui priez, qui chantez, dont l'âme consolante
Et le luth poétique endorment les douleurs!

Au Baudry.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SALVANDY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SALVANDY.

Comment citer tous les noms? — Par-dessus tout, notre plus grand tragique, le rival des éternels modèles de l'antiquité, Corneille en un mot, et, pour mieux dire: les deux Corneille, que Casimir Delavigne et Ancelot suivront un jour!

Au fond, Malherbe et Corneille ont participé de ce même génie. Ce sont des conquérants, ce sont des fondateurs! Ils ont fondé la poésie française, ils ont fondé la langne; ils ont créé son universalité qui est l'un des plus précieux attributs de notre puissance, — tout le reste passe, et l'universalité de l'esprit français demeure. Enfants prodigues, c'est la seule part de notre patrimoine qu'il ne nous soit pas donné de jeter aux vents.

Comte de SALVANDY.
Discours sur le Génie Normand.

Gloire à vous qui vantez les fastes de Neustrie,
Son génie et ses lois, ses arts, son industrie,
Les vainqueurs De Hastings, les Rollon, les Guiscard
Et Duquesne et Tancrède, et le brave Bâtard!

Des vaillants et des forts évoquant les images,
Vous avez soulevé la poudre des vieux âges;
Savamment rappelé tous ces héros Normands,
Ces hardis fondateurs, ces heureux conquérants.

Oui, la Neustrie est belle et digne qu'on la chante;
Mais quel autre que vous, d'une voix éloquente,
Dans un style imagé, brillant, plein de grandeur,
Eût, de notre pays, salué la splendeur?
Moraliste profond, écrivant pour instruire
Et nous rendre meilleurs! vous qui nous faites luire
Ces grandes vérités: — Qu'aux chrétiens malheureux,
Mais soumis, Dieu toujours se montre généreux
Si nous accomplissons tout ce qu'il nous impose;
Pour que notre âme un jour dans le calme repose.

Sur terre le bonheur n'est qu'un rêve inconstant,
Bel oiseau de passage, aurore d'un instant,
Haltes de papillons sur les fleurs de la vie,
Méandres enchantés que sans cesse on envie;

Que l'on désire en vain, qu'on espère toujours,
Qui passe comme une ombre au matin de nos jours,
Fantôme décevant, chimère insaisissable,
A nos ardents désirs, il fuit inexorable,
Comme une étoile aux cieux qui vient nous éblouir
Et que l'instant d'après verra s'évanouir!

Oui, vous le savez bien que tous tant que nous sommes
Le durable bonheur n'est pas fait pour les hommes?
C'est pourquoi vos écrits, où respirent la foi
Et l'amour du prochain, nous parlent de la loi
Que fit le Créateur, de l'aimer et de croire.

Sur votre noble front brille une double gloire
D'érudit chaleureux, d'éloquent écrivain!
Le malheureux, jamais ne vous implore en vain;
Et beaucoup ont gardé de la reconnaissance
Au ministre accueillant, modeste en sa puissance.
La puissance est passée, et sous vos bosquets verts
Aujourd'hui vous pourrez lire mes faibles vers.

A l'ombre de vos bois ou dans l'Académie,
Vous aurez pour l'auteur une pensée amie,
Bien qu'il soit tout confus de n'avoir réussi
Qu'à vous dire aussi mal : Merci, cent fois merci.

Au Baudry.

Dans son discours sur le *Génie Normand*, prononcé devant l'Association Normande, à Verneuil, le 17 octobre 1854, M. de Salvandy a promis un reflet de gloire aux travaux poétiques de madame de Corday.

SUR

LA MORT D'UN PETIT ENFANT.

SUR

LA MORT D'UN PETIT ENFANT.

Heureux enfant ; mais pauvre mère !

L. de Joannès.

L'âme ouvre un jour son aile agile
Et part pour chercher le bonheur.

Julien Lainé.

La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

J. Reboul.

Aux voluptés du ciel, le Dieu qui nous convie,
De nos terrestres maux a voulu l'affranchir.
Né d'hier, il eut peur d'avancer dans la vie
Avant qu'un souffle impur n'arrivât le ternir,

Ou que son petit pied ne glissât dans la fange,
Aussitôt il ferma ses yeux appesantis;
Et Dieu le rappela pour en faire un bel ange,
Un doux petit élu de plus au Paradis!

Au Baudry.

AU POÈTE REBOUL.

AU POÈTE REBOUL.

Honneur aux plumes savantes, qui, en donnant au monde ces éternelles leçons, enrichissent les générations nouvelles de l'expérience de tous les temps! Honneur à vous, maîtres en l'art d'écrire! vous montrez à toute heure aux hommes de votre âge, et vous confierez à la postérité, vos titres de gloire.

BERRYER.

Le génie n'est véritablement grand que par ce qu'il laisse après lui.

DUC DE NOAILLES.

Que ma bouche, avant que j'expire,
Puisse avouer tous tes accents,
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

J. REBOUL

Viens sur l'aile des vents, prends ta robe de fête,
Poésie! et de fleurs viens couronner ma tête,
Enthousiasme-moi jusque dans mes hivers:
Car sans enthousiasme a-t-on fait de beaux vers?

Redis-nous, ô Reboul ! ta noble poésie !
Ouvre, pour nous charmer, tes lèvres d'ambroisie.
Tu sais, planant au ciel, ou sur terre priant,
Te montrer radieux comme un lys d'Orient !
Jette, pour nous parer, de tes fraîches corbeilles
Les fleurs de mélilot qu'aiment tant les abeilles.
Le fleuve de la vie, en ses vastes reflux
Entraîne nos beaux jours qu'il ne ramène plus.
Marchons à la lueur des vives étincelles,
Allons, prompts et légers comme un vol de gazelles
Voir, et steppes lointains, horizons éclatants,
Ruisseaux épars parmi les hauts glayeuls flottants,
Entendre, où Ménélas combattait pour Hélène
Les rossignols des bois chanter leur cantilène,
Respirer les parfums du soyeux mimosa,
Rêver les grands déserts de Salvator-Rosa ;
Et voir se rajeunir les blanches asphodèles
Des vapeurs de la nuit et du vent de ses ailes !

Dans les méandres frais, au silence des nuits,
Au frôlement des joncs, que d'harmonieux bruits !

On dirait des zéphirs arrivant des collines
Passant dans les débris des antiques ruines
Où l'on voit, près des bois, aux brumes du matin
L'isar apprivoisé brouter l'herbe et le thym.
Radieux au réveil des brises de l'aurore
Là, se montre à nos yeux l'odorant mélodore,
Puis l'abeille effleurant les bleus volubilis,
Le carmin des œillets, les corolles des lys;
Et qui s'en va gouter au sein des roses blanches
Les perles de la nuit, écloses sur les branches.

Écoutons un instant, à l'ombre des palmiers,
Les airs qu'en voyageant nous disent les ramiers
Qui traversent, joyeux, les ailes étendues,
Les lumières du jour en gerbes épandues;
Mais souvent ta pensée, aux climats étrangers
A devancé le vol des oiseaux passagers!

Oui, Reboul, il est beau de chanter la nature
Lorsque la brise est douce et la nuit calme et pure,

De voir les passereaux, les bengalis joyeux
Se baigner sur les bords des lacs silencieux,
Sur l'onde voir s'enfuir la barque qui dérive
Au souffle des autans courir loin de la rive;
De voir l'herbe fleurir aux longs jours printaniers,
Et de cueillir les fruits dorés des citronniers.

Mais plus beaux sont tes vers, ta riche poésie
Pénétrante à nos sens comme un parfum d'Asie,
Toi, de Nîmes l'orgueil! toi toujours applaudi
Grand poète! ô Reboul! étoile du Midi!
Ta voix est douce à l'âme et calme la souffrance,
Et tes vers si brillants, beaux comme l'espérance,
Sont des hymnes d'amour, qu'à ses anges bénis
Dieu fait chanter en chœur le soir au Paradis!

Au Baudry.

L'ANE JOUEUR DE FLUTE.

FABLE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.



Lith Dupuis, à l'Aigle. A. L.

L'instrument juste résonne
Par hasard.

L'âne joueur de flûte
Aglaé de Corday

L'ANE JOUEUR DE FLUTE.

FABLE.

Sin reglas del arte
Borriquitos han,
Que una vez aciertan.
Por casualidad.

— YRIARTE. —

Ignorants des règles de l'art, on voit de vrais ânes qui une fois réussissent par hasard. —

O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable,
L'âne se croit un grand talent.

DE FLORIAN.

Cette fable si gentille,
Pour ma part
M'arrive de la Castille,
Par hasard.

Tout proche de mon village,
A l'écart,
Un âne était sous l'ombrage
Par hasard.

Un berger, sous la feuillée,
Au départ,
Avait sa flûte oubliée
Par hasard.

L'âne prend la flûte et sonne
Sans retard,
L'instrument juste résonne
Par hasard.

« — On dit mon chant incommode?
« Quel bavard
« Critiquerait ma méthode,
« Par hasard? — »

MORALE.

Plus d'un âne, on me l'atteste,
S'admire, ainsi que fait cet âne nazillard.
S'il en est un de modeste,
Par hasard,

Dites lui : — Sans méthode on a vu de vrais ânes,
Réussir une fois sans les règles de l'art ;
Mais ils ont réussi, croyez-moi, ces profanes,
Par hasard.

Au Baudry.

VITTORIA COLONNA,

AVANT LE DÉPART DE SON ÉPOUX

FERNAND D'AVALOS, MARQUIS DE PESCARA.

VITTORIA COLONNA.

« Lorsque de mon île aimée, je regarde autour de moi,
« la terre et le ciel au lever de la vermeille Aurore, tous les
« nuages de mon cœur se dissipent à la vue de ce paysage
« enchanteur et de ce jour resplendissant. »

VITTORIA COLONNA.

Si, à des mérites réels, on ajoute un rang élevé, une amabilité parfaite et un grand charme de manières, il n'est pas surprenant que Vittoria Colonna fût aimée et adulée par les plus grands poètes de son époque; mais ils ne s'en tenaient pas là, et de toutes leurs adulations, la plus flatteuse, en ce qu'elle renfermait en elle-même un grand sens de vérité et de sincérité, c'est qu'ils avaient une telle confiance en son jugement, quant à leurs propres écrits, qu'ils n'envoyaient jamais leurs œuvres à l'impression sans les avoir soumises à cette belle et illustre dame, qu'ils considéraient comme maîtresse dans l'art poétique, et dont les jugements avaient à leurs yeux la valeur d'un oracle.

Vicomtesse D'ARLINCOURT.

Que tes fleurs, Ischia, sont belles demi-closes,
Leur baume sait toujours éloigner la douleur!
Sous ton ciel bleu d'azur déployant sa splendeur
Que j'aime à m'enivrer du parfum de tes roses!

Fernand, tu veux partir ce soir,
La brise est calme et la nuit claire
Moi, je vais rester solitaire,
Viens encor près de moi t'asseoir.

Je suis avide d'entendre
Sans cesse ta voix si tendre,
Depuis l'instant où ton cœur
Devint mon premier bonheur.
Tu juras d'être fidèle:
Pour captiver les amours
Suis-je toujours aussi belle?
Je voudrais l'être toujours!

Oui, mon Fernand, à toi ma tendresse, ma vie,
Car vivre c'est aimer et tout nous y convie.
Il est si bon d'aimer sous l'azur de ton ciel,
Ischia! Mon Fernand, que douce est la veillée;
Plus douces sont nos nuits, ange de mon réveil,
La trame de mes jours à la tienne est liée!

Naguère imprévoyante et sans crainte d'écueil
Je voulus être aimée, aimée avec orgueil!
Tu le sais? Dieu bientôt exauça ma prière:
Car tu m'aimas d'amour, tu demandas ma main
Et pour nous s'alluma le flambeau de l'hymen.
Tu mesures ma joie et me rends triste ou fière;
Mais lorsque des soldats tu vantes les travaux,
Que tu veux cette nuit rejoindre tes drapeaux,
Songes-tu, beau guerrier, quelles sont mes alarmes?
Loin de toi qui pourra compter toutes mes larmes?
Toujours à tes côtés, heureuse de te voir,
Les accords de mes vers, comme une voix parlante,
Tant aimés, — disais-tu, — de ton âme brûlante,
Ne viendront plus vibrer près de toi chaque soir.

Adieu Fernand, adieu! la gloire te réclame,
Laisse tomber encor mes larmes sur ton cœur,
Adieu! que ce mot coûte et qu'il est triste à l'âme!
En t'éloignant de moi tu prends tout mon bonheur.
Tu veux que je sois calme et crois à la victoire;
Tu dis que tu seras de retour au printemps,

Adieu! reviens paré des lauriers de la gloire
Fernand, aux bruits joyeux des clairons éclatants!

Que tes fleurs, Ischia, sont belles demi-closes,
Leur baume doit sans doute éloigner la douleur?
Sous ton beau ciel d'azur déployant sa splendeur
Que j'aime à m'enivrer du parfum de tes roses!

VITTORIA COLONNA,

PENDANT L'ABSENCE DE FERNAND.

« Les dieux marins pleuraient autour d'Ischia, comme « s'ils eussent voulu dire : Vittoria, un immense malheur « est aujourd'hui tombé sur toi ! La femme ne devrait « jamais se séparer de son mari, parce qu'alors, s'il souffre, « elle souffre avec lui, s'il est heureux, elle est heureuse, « et s'il meurt, elle meurt avec lui. »

VITTORIA COLONNA.

La destinée veut qu'elle se sépare encore une fois de son cher Fernand, mais, hélas! c'était pour ne plus jamais le revoir! — A l'âge de trente-six ans, dans la période la plus brillante de sa vie, le marquis de Pescara descendait au tombeau emportant la réputation du plus valeureux capitaine et du plus adroit politique de son temps. — L'illustre femme regarda la mort de son époux avec ce sentiment de découragement qu'éprouverait un pilote en voyant disparaître le seul phare qui pût l'éclairer à travers les écueils, Vittoria perdait en lui l'unique bien qui l'attachât encore à l'existence.

Vicomtesse D'ARLINCOURT.

Que tes fleurs, Ischia, sont belles demi-closes,
Mais leur baume sait-il endormir la douleur?
Sous ton beau ciel d'azur et malgré sa splendeur
Je souffre en respirant le parfum de tes roses.

Bientôt, vers la chute du jour,
Passant aux buissons de la rive,
La brise fraîche et fugitive
Lui parlera de mon amour:
Car pour la guerre, hélas! Fernand m'a délaissée.
A lui, toujours à lui s'attache ma pensée.
Que m'importe ma gloire oubliée aujourd'hui?
De mes succès d'auteur j'aimais la renommée
Afin que leur reflet, s'étendant jusqu'à lui,
Fût un titre à ses yeux pour être plus aimée.

Pourquoi la défiance entre-t-elle en mon cœur?
Oh! c'est que son amour m'est un si grand bonheur!
Tout ce qui n'est pas lui n'est plus rien pour mon âme.
Que sont donc devenus tous ses baisers de flamme
Plus doux à mon amour que l'ambre aux reflets d'or?
Jusque dans mon sommeil je les rêvais encor.
Pour aller jusqu'à lui, ma pensée a des ailes.
Je vous envie, ô vous, légères hirondelles,
Retournant chaque soir aux nids par vous formés,
Où reviennent dormir les oiseaux bien aimés.

Pour moi, je reste seule en ma sombre tristesse
Et pourtant, je croyais suffire à sa tendresse;
Mais j'aurais dû songer qu'un bonheur, ici-bas,
Si complet et si doux, long-temps ne dure pas.
Qu'ils me semblent cruels, ces longs jours de l'absence!
De Fernand je faisais tout mon ciel, tout mon bien;
Depuis qu'il prit mon cœur pour me donner le sien
Lorsque je songe à moi c'est à lui que je pense.
Pour vivre, mon Fernand, il me faut ton amour;
Ta voix dissipera bien vite mes alarmes,
Ton sourire joyeux effacera mes larmes;
Ah! quand donc sonnera l'heure de ton retour?

Oui tes fleurs, Ischia, sont belles demi-closes,
Mais leur baume sait-il endormir la douleur?
Beau ciel! loin de Fernand et malgré ta splendeur
Je souffre en respirant le parfum de tes roses.

VITTORIA COLONNA,

APRÈS LA MORT DE FERNAND.

Michel-Ange veilla Vittoria jusqu'à l'heure suprême qui devait les séparer en ce monde. Il est debout près d'elle; mais frappé de mutisme et d'immobilité par l'immense et profonde douleur qui déchire son cœur. Pâle et froid comme le marbre qui va recouvrir la tombe de son amie, il semble la statue du désespoir. Anxieux et attentif, et les yeux fixés sur ce dernier et languissant regard qui se tourne vers lui avec l'expression du plus ineffable sentiment, il épie son dernier souffle, et voyant ses yeux se fermer, il pressent que cette angélique créature a cessé d'exister; il pose la main sur son bras et lui trouve le froid du cadavre. C'est alors que, un torrent de larmes se frayant un passage à travers l'oppression qu'il éprouve, il pleure cette femme qu'il a aimée d'une si tendre et si sincère affection. Puis restant pendant long-temps étroitement enseveli dans la solitude, et refusant toute consolation humaine, il se nourrissait d'illusions en conversant avec l'âme de son amie. Bien long-temps après sa mort, son souvenir était encore si vivant dans son cœur, qu'il ne pouvait parler d'elle sans être profondément ému; ses joues sévères s'animaient, les rides de son front s'aplanissaient, et le plus ardent soupir sortait du fond de sa poitrine. Un jour, en parlant d'elle à Ascanio Condivi, le plus cher de tous ses disciples, il lui dit: qu'il nourrissait dans son cœur un immense regret, c'était de n'avoir pas déposé sur les lèvres de Vittoria le baiser que dans les derniers moments de sa vie il donna sur sa main, et qui eût été sanctifié par la solennité du moment.

Vicomtesse D'ARLINCOURT.

Que me font, Ischia, tes belles fleurs mi-closes?
Beau pays! il n'est plus de baume à ma douleur;
Au cœur brisé qu'importe un ciel plein de douceur?
Dans un deuil éternel, hélas! que font les roses?

La mort t'a moissonné, toi ma vie et mon bien!
Du fond de ton sépulcre à l'heure des ténèbres
O Fernand! entends-tu mes paroles funèbres?
Mon cœur sans protecteur, sans amour, sans lien,
A ce qui n'est pas toi ne tient plus sur la terre.
Aux amis qui venaient consoler mes douleurs
J'essayais de sourire et n'avais que des pleurs;
Ta mort brisa ma vie et je veux, solitaire,
Fernand, toujours porter le deuil de mon amour.
Comme l'hottonia qui croît au bord de l'onde
Va, pâle et sans parfums, se cacher loin du jour,
Ainsi je m'allanguis, — que m'importe le monde?

Le monde! il ose encor me parler de plaisirs,
De triomphes, de gloire; en vain il me réclame,
Ses bruits flatteurs n'ont plus nul écho dans mon âme,
Te rejoindre, Fernand, voilà tous mes désirs!
A toi je garderai ma fraîche poésie:
C'est le rayon brillant du soleil de ma vie,
Doux et dernier rayon dans la nuit de mon deuil
Et dont je veux du moins honorer ton cercueil.

Ainsi, déjà Seigneur, dès mes jeunes années,
En vouant mon cœur aux regrets,
Vous me faites subir d'amères destinées
Et vous changez mes fleurs en lugubres cyprès.

En attendant, mon Dieu, qu'on puisse me descendre
Au tombeau de Fernand pour y mêler ma cendre,
Joignez un peu de baume à la coupe de fiel,
En me montrant son âme aux régions du ciel!

Que me font, Ischia, tes belles fleurs mi-closes?
Beau pays! il n'est plus de baume à ma douleur;
Au cœur brisé qu'importe un ciel plein de douceur?
Dans mon deuil éternel, hélas! que font les roses?

Au Baudry.

RÉPONSE

A MONSIEUR JULIEN LAINÉ.

RÉPONSE A M. JULIEN LAINÉ.

Quand on a du talent, une trop grande modestie n'est que bêtise quand elle n'est pas hypocrisie.

MORTONVAL.

La gloire n'est, dit-on, qu'une ombre lumineuse
Qu'importe? entrons toujours dans la tombe hideuse
Ce brillant hochet à la main.

. . . .

La nuit a replié les chatoyantes voiles
Où palpitent d'amour les vivantes étoiles,
Le vent sur mon pupitre a soufflé mon flambeau,
Mais à mon œil ravi de son éclat si beau,
L'étoile du *Baudry* va rayonner encore
Jusqu'au lever pompeux de la riante aurore

. . . .

Rêvez, rêvez, rêvez! laissez monter votre aile
Ainsi que la colombe, ainsi que l'hirondelle!
Nos deux âmes dans l'air pourront se retrouver,
Car je m'enivre aussi du bonheur de rêver.

JULIEN LAINÉ.

Allons, mon doux poète, avec toi je m'élance,
Regardons l'aubépine où l'oiseau se balance,
Le papillon volant au sommet des roseaux,
Aux mousses des rochers, aux saules des ruisseaux.

Debout, ton aile au vent qui n'est jamais lassée
Ne reste pas long-temps sur la même pensée;
Tu préfères, Julien', aux futiles plaisirs
L'amour vrai des beaux-arts, les studieux loisirs.
Le poète en planant au-dessus de la terre
Atteint aux régions du céleste hémisphère;
Suaves oasis! méandres gracieux!
Charmants Eldorados qui font rêver des cieux!

Partons, ne restons pas endormis sous la tente
Alors que tout cerveau bout, s'anime et fermente,
Que chacun met au jour l'œuvre de son talent,
Que toute intelligence est dans l'enfantement!
Que, la truelle en main, pour bâtir sa muraille
L'artiste vient combattre en son champ de bataille
Où, fier de découvrir ses travaux ignorés,
Du rude Capitole il monte les degrés,
Fidèle à l'art chéri qu'il aime et qui l'enchaîne
Il montre ses joyaux étalés sur l'arène!
Là, c'est un statuaire épris de *Canova*,
Qui, de ce grand sculpteur, avec amour rêva

Dans le marbre cueillant ses guirlandes d'Acanthe
Les tailla pour orner son Faune ou sa Bacchante!

Là, que de beaux talents, heureux imitateurs,
O peintres renommés! rappellent vos splendeurs!
Vélasquez de Silva, le grand seigneur artiste
Peintre aimé de son roi, l'habile coloriste.
Raphaël! Michel-Ange! Albane, Giotto,
Corrège, Tintoret, Guide, André-del-Sarto,
Vous, peintre aux Christs divins, combien sont admirées
Vos pieuses splendeurs, vos vierges inspirées,
Murillo! vous aussi, *Ribera, Zurbarant,*
Titien, Cimabué, Rubens, et vous *Rembrandt!*
Paul Potter, Léonard de Vinci, les *Carrache,*
Notre œil, avec amour, sur vos toiles s'attache.
Giordano, Téniers, Wan-Dick, Claude Lorrain,
Vous *Salvator Rosa, Véronèse, Guerchin,*
Dominiquain, Durer, Philippe de Champagne,
Carlo-Dolcy! vous tous que la gloire accompagne!
Amour de l'art! talent! dons du ciel, cher trésor
Que nul Crésus ne peut payer avec son or!

Et toi, fille du ciel, ô chère poésie!
Qu'entre tous les trésors mon âme aurait choisie!
Que je n'échangerais pour rien dans l'univers
Et que je prise plus que les perles des mers.
Poésie! où toujours je me sens ramenée,
Avant de te savoir, je t'avais devinée!
Des oiseaux du printemps j'écoutais les chansons
Et ma voix essayait de répéter leurs sons.
Baume pour la douleur, poésie, ô délire!
Que l'âme peut sentir, mais qu'on ne peut décrire;
Juif-Errant sans repos parcourant l'univers!...

Poète, qu'il est doux de pouvoir dans ses vers
A l'immortalité porter les noms qu'on aime!
Des fleurs de son talent leur faire un diadème!
Julien, tu fis pour moi plus de vers éclatants
Qu'un melrose embaumé n'a de fleurs au printemps
Et quand je les relis, pour mon âme ravie
Ces deux mots n'en font qu'un: *Julien* et *Poésie!*

Au Baudry.

ESQUISSE SUR VENISE.

ESQUISSE SUR VENISE.

Quand Venise aujourd'hui pierre à pierre s'écroule
L'homme se plaindrait-il d'être à son tour vaincu?

J. Autran.

Ah! des grands souvenirs, mère auguste et profonde
Ton histoire fatale est l'histoire du monde.

Ancelot.

Batelier, reçois-moi dans ta noire gondole.

A. Bignan.

Sous le ciel parfumé du golfe Adriatique,
Venise! te voilà sur ton urne aquatique
Rafraîchie aux vapeurs des flots toujours roulants,
Toi, la ville des Dix et des drames sanglants!

Blasons lampassés d'or et vaillante devise
Flottaient sur ta cité, noble marchande assise;
Tes comptoirs armoriés s'ombrageaient des drapeaux
Troués dans les combats qui les rendaient plus beaux!
Tes rois étaient marchands et tes marchands des princes;
Des flots de l'Océan tu faisais tes provinces;
Toi, la cité des pleurs sous le pont des soupirs!
Toi, l'Ondine des mers, la ville des plaisirs!
Oh! que l'on aime à voir tes mignonnes tourelles,
Tes marbres blancs à jour semblables aux dentelles,
L'escalier des Géants, ton pont du Rialto,
Tes gondoliers chantant les vers de Torquato!
Tes élégants balcons, tes dômes arabesques,
Ton grand palais ducal, tes peintures à fresques.
O Venise-la-Belle! à chaque port lointain
On vantait tes trésors, ton luxe bizantin!
Toi, géante des mers! des Soudans l'alliée,
Aux aigles des Germains tu n'étais pas liée!...

Belle fleur des cités, perle de l'Occident,
Ton Doge à cette mer, qui se courbe en grondant

Hélas, ne jette plus la bague d'épousée!
Prends ta robe de deuil, ta couronne est brisée!
Le lion dort! Saint-Marc à la cloche d'airain
Ne sonnera pour toi ni ce soir ni demain!

En vain tu rediras barcarolle joyeuse
Aux golfes endormis;
Tes baisers d'amoureuse
S'en iront sur la brise aux horizons lointains,
Nul fiancé d'amour, les soirs et les matins,
Ne les recueillera:
Car la vague sonore
Ne vient plus caresser les flancs du Bucentaure
Sur tes lagunes, où, dans ton jour triomphal,
Le Doge t'apportait son riche anneau ducal.

Au Baudry.

PROMENADE SUR LA GIRONDE.

PROMENADE SUR LA GIRONDE.

Bordeaux est, de toutes les villes de France, celle dont le mouvement, le ton, la magnificence des édifices, l'élégance des équipages et le luxe des vêtements rappellent le plus la capitale.

RICHARD.

La poésie, la peinture et les exquises jouissances de l'imagination, possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles.

DE BALZAC.

Celui qui est insensible à la voix des poètes est un barbare.

GOETHE.

Voguons, voguons sur la Gironde,
Voguons sous son ciel attiédi;
Et glissons doucement sur l'onde
De ce beau fleuve du Midi!

Flottantes au gré de la brise,
De l'Amérique et de Venise,
De Lisbonne et des Pays-Bas,
De Londres, de tous les climats,
Voyez les hampes dentelées
D'azur et de pourpre étoilées,
Livrant au gré des vents
Leurs larges plis mouvants!

Voguons, voguons sur la Gironde,
Voguons sous son ciel attiédi;
Et glissons doucement sur l'onde
De ce beau fleuve du Midi!

Dans une barque du rivage
Nous passons près du vert feuillage
Du Quinconce aux bosquets ombreux,
Nous cotoyons les quais nombreux;
Et glissant sur l'onde limpide,
Admirant ta fraîche Bastide,

Bordeaux, et la douceur de ton ciel attiédi,
Nous disons : Qu'il est beau ce fleuve du Midi !

Que tu plais aux regards, cité chère à l'histoire,
Avec tes frais jardins et tes longs boulevards,
Ta riche galerie et tes larges bazards,
Tes gloires, tes splendeurs s'offrent à la mémoire !
Ville de *Clément Cinq*, des *Tourny*, des *Paulin*,
Dupati, *Montesquieu*, les *Vernet* et *Berquin*;
Montaigne, *Martignac*, *Lainé*, *Ravèz*; *Desèze*,
Nom uni pour jamais au nom de Louis Seize !
Cathédrales et bains, musée et monuments,
Fontaines, beaux palais, bosquets verts et charmants,
Tout cela forme à l'œil un riche amphithéâtre :
Pour trouver le second de ton vaste théâtre
Aux doriques appuis, aux toitures d'airain,
Dans l'univers entier l'on chercherait en vain !

Tes vitraux, Saint-Michel, font de belles pénombres;
Mais ton caveau lugubre, avec ses voûtes sombres

Abritant de tes morts l'impassible sommeil,
Fait dire au visiteur: Retournons au soleil.

Oui, retournons sur la Gironde,
Voguons sous son ciel attiédi;
Et glissons doucement sur l'onde
De ce beau fleuve du Midi!

Bordeaux.

UN SOIR D'ORAGE

DANS LES PYRÉNÉES.

A MONSIEUR ALFRED DE GUYON.

UN SOIR D'ORAGE

DANS LES PYRÉNÉES.

Quel spectacle saisissant l'œil est appelé à contempler sur les points élevés des Pyrénées?

HENRI NICOLLE.

D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé.

SAINT-LAMBERT.

Les êtres faibles de cœur éprouvent une sorte de malaise et un frisson de vague terreur à l'approche d'un violent orage; mais le courroux des éléments centuple l'énergie des âmes fortes, elles aiment à se laisser emporter par la tempête pour admirer de plus près la puissance de Dieu.

ALFRED DE GUYON.

Des monts Pyrénéens, vers ce grand paysage,
Un nuage s'avance; il glisse lentement
Au-dessus des sapins où mugit sourdement
La voix de l'ouragan précurseur de l'orage;

Son souffle menaçant comme le bruit des mers
Va porter l'épouvante en ces vastes déserts.
Oh ! fuyons ! La mort peut foudroyer notre tête !...
Non, j'aime à méditer au sein de la tempête ;
J'aime à suivre l'effet de ces explosions,
Qui s'échappent déjà de la nue enflammée.
Assise sous l'abri d'une roche entamée
Mes vers seront l'écho de mes émotions.

De ce côté, mes yeux cherchent sur la colline
Les vaporeux rayons du soleil qui décline :
Là, de sombres vapeurs se heurtant dans les airs...
Là, des rubans de feu jaillissant des éclairs !...
Quel fracas ! C'est du ciel la grande artillerie
Qui se mêle aux clameurs du Gave ; avec furie
Il hurle en déroulant ses flots impétueux
Arrêtés, un instant, aux rocs anfractueux.

Mais déjà la tempête a quitté nos montagnes
Et s'élance en grondant au-dessus des Espagnes

Pour aller se briser sur les monts africains...
J'écoute, et n'entends plus que ses bruits incertains,

Et ma pauvre pensée, en ce sauvage espace
Va s'envoler ainsi que l'orage qui passe;
Pourtant j'aurais voulu que dans un cœur ami
Elle eût pu pénétrer... Je l'espère à demi,
Alfred, et c'est à vous, dans notre Normandie,
Que j'adresse ces vers que mon cœur vous dédie.

Eaux-Bonnes.

AU BORD DU GAVE.

AU BORD DU GAVE.

Nous défions qu'on regarde, sans terreur, par dessus les parapets de la route, les convulsions du Gave.

HENRI NICOLLE.

L'homme est une ombre, il va en rêvant du berceau au cercueil.

ABD-EL-KADER.

On n'entend plus dans la nuit sombre
Que le torrent mugir dans l'ombre.

ALFRED ROLAND.

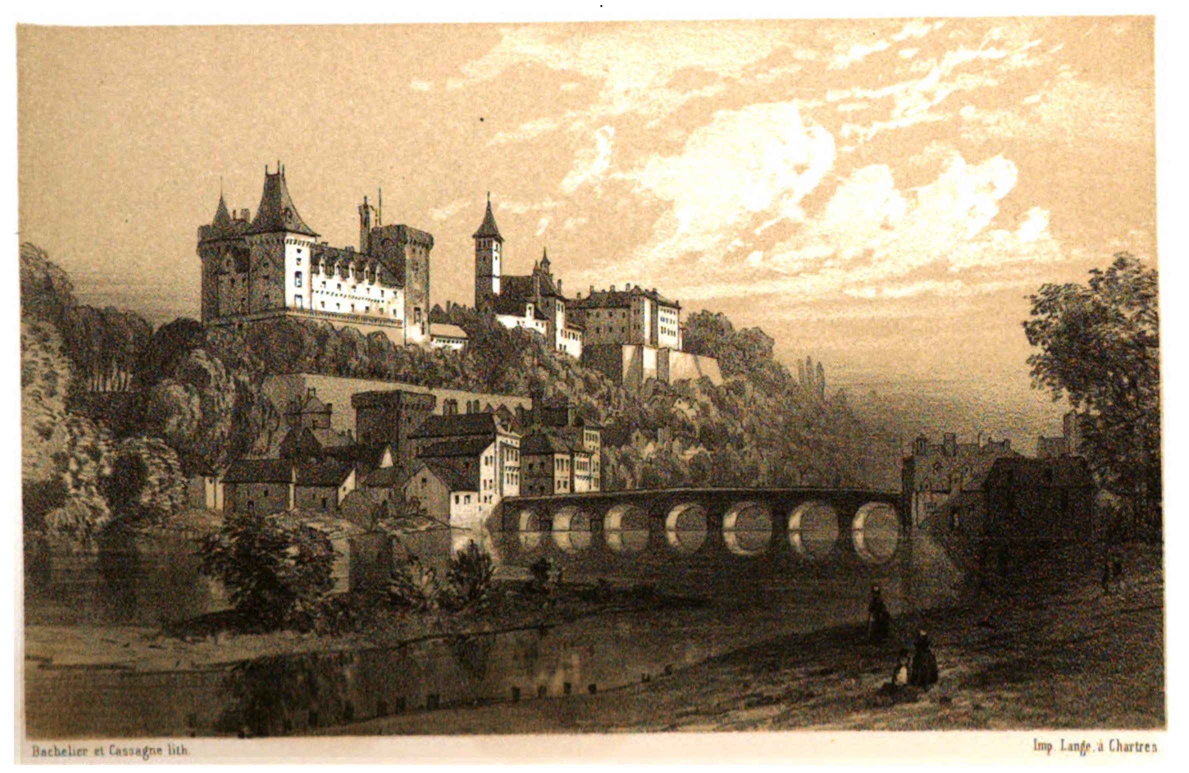
Ici, l'on ne voit pas de légères nacelles
Sillonner lentement un agreste pays,
Ce ne sont pas, non plus, de douces cascatelles
Rafraîchissant les bords des méandres fleuris,

C'est un Gave écumeux qui serpente et qui tonne,
Semé dans tout son cours de gouffres effrayants;
C'est un bruit continu qui toujours vous étonne
Et dont la voix domine et l'orage et les vents.
Descendant l'escalier des Hautes-Pyrénées
Les ondes avec bruit sur les rocs entraînées
Passent vite et s'en vont comme un lointain éclair!

Qu'il fait bon sur ces bords, à la fraîcheur de l'air,
Bien long-temps écouter, loin des plaisirs du monde,
Le bruit des flots roulant dans la gorge profonde!
La nuit m'avait surprise, attentive aux brisans
Et moi je me disais:
Ainsi coulent nos ans!
Pour se perdre en la mer, l'onde s'en est allée
Sans retour! et semblable à la vie écoulée
Ce sont mêmes destins: car nul ne verra l'eau
Remonter à sa source et l'homme à son berceau.

Gabas.

SOUVENIR DU BÉARN.



Bachelier et Cassagne lith.

Imp. Lange, à Chartres

SOUVENIR DU BÉARN.

Ainsi le Béarnais, idole de nos pères
Qui rêva dans son cœur tous les hameaux prospères,
Fit bénir sa clémence et vénérer son bras.

Marquis de Valori.

Nouste-Dame deü cap deü poun
Adyudat-me à d'aquest hore.

Jeanne d'Albret.

Le château de Pau est surtout fier de Gaston Phébus et d'Henri IV. Il l'est encore plus du bon roi que du brillant chevalier, et cependant, de Gaston Phébus date sa grandeur; il devint dès-lors une demeure vraiment princière. De Henri, date sa décadence, il cessa à cette époque d'être la résidence des rois.

Bascle de Lagrèze.

Gave de Pau, formé des eaux de la cascade
Tombant du Marboré,
Tu fuis en reflétant les murs de l'Esplanade
Dans ton flot azuré.

Esplanade, palais et tourelles gothiques
Où ne s'entendent plus
Les fanfares du cor, les chansons érotiques
Du beau Gaston Phébus!

Cité du Béarnais, sur tes ondes penchée,
Te mirant dans les flots,
Fais voir au voyageur ton précieux trophée,
Le berceau d'un héros!

Le berceau de Henri, le preux au blanc panache,
Le roi cher aux Français!
Pau, comme un souvenir, un rameau je détache
De tes bosquets si frais.

Le Béarn sait encore, ô Jeanne de Navarre
Ta joyeuse chanson;
Pour son fils nouveau-né, ton vin elle prépare,
Coteau du Jurançon.

Henri, dans ces vallons, ces jardins, sur l'herbette
Coula ses premiers jours,
C'est ici que la douce et gentille Fleurette
Eut ses premiers amours.

Pau, voici que déjà sur tes tours féodales
Huit siècles ont passé!
Dans huit siècles, qui sait, de tes splendeurs royales
Ce qu'il sera laissé?

Si le temps te détruit, on dira: — c'est dommage!
Berceau du Béarnais;
Mais ton grand souvenir revivra d'âge en âge
Dans tous les cœurs français.

Château de Pau.

RÊVERIE DANS LA MONTAGNE.

RÊVERIE DANS LA MONTAGNE.

Le temps passe plus rapide que l'eau des torrents qui se précipite de ces monts.

DON VICENTE RODRIGUEZ.

Ce sont là de grandes impressions comme il n'est donné qu'à la mer et aux montagnes de vous en faire éprouver.

HENRI NICOLLE.

J'admire la nature en ses sublimes jeux,
Mais, si je veux jouir de ses grandes images
Je m'écarte, je cours au fond des lieux sauvages.

DE FONTANES.

Marchons loin des cités, marchons loin des campagnes;
Pénétrons plus avant dans le cœur des montagnes,
La course des torrents nous guide en ces déserts,
Tapissés de hauts buis aux sombres rameaux verts.

La roche qui surplombe et qui sert de toiture
Montre à l'œil étonné sa grande architecture;
Sur ces monts rocailleux aux pics si prolongés
Les neiges ont marqué l'étape des bergers;
Le troupeau suspendu paissant sur la colline
Obéit à la voix du pâtre qui chemine,
Regardant le soleil, tombant à son déclin,
Pour aller s'abriter sous le toit de sapin.
Après avoir guidé le jour sa caravane
Il trouve un doux sommeil dans son humble cabane;
Et puis le lendemain, dans les profonds ravins
Recommençant sa course aux rocailleux chemins,
Cherchant pour les brebis de nourrissants pacages,
Il mène sa tribu sur des roches sauvages
Que notre œil sans effroi ne saurait mesurer:
Plus haut, les aiglons seuls y pourraient respirer!

Eaux-Chaudes, mince espace entre tant de montagnes
Qui vont se prolonger jusque dans les Espagnes,
Gorge profonde où vient souffler le vent du nord
Que domine ton Gave à la voix de Stentor!

Où l'on voit les pasteurs et leurs troupeaux nomades
Secouer leur clochette au bord de tes cascades,
Et, de chèvres suivie, allant à son chalet,
Une svelte Ossalaise au rouge capulet.

Eaux-Chaudes que l'on dit être si bienfaisantes,
A guérir tant de maux êtes-vous si puissantes?
Dans votre onde qu'on boit, Dieu verse la santé
Pour l'un, pour l'autre non,... selon sa volonté!
Dans ses mains sont les maux, les trésors, la richesse;
C'est lui qui nous guérit et c'est lui qui nous blesse,
Il dispense la gloire ou l'humble obscurité,
Les honneurs et l'éclat, ou bien la pauvreté.
Malades ou guéris, songeons qu'il est le maître,
Que c'est pour l'adorer qu'il nous a donné l'être;
Et que tous, nous ayant façonnés de ses mains,
Tous, il nous faut fléchir sous ses décrets divins!

Eaux-Chaudes.

CHANSONNETTE

IMITÉE DES POÉSIES BÉARNAISES.

CHANSONNETTE.

Ces montagnes
Qui si hautes sont,
M'empêchent de voir
Où sont mes amours.

GASTON-PHÉBUS

Pastouroulette,
Simple et doucette,
Me voudrais-tu pour amoureux ?

BITAUBÉ.

Aux attraits d'une jeune bergère
Mon pauvre cœur s'est englué.

DESPOURRINS.

Bergerette, peux-tu m'entendre?
Oh! dis-moi, veux-tu m'écouter?
Viens ici, l'herbette est si tendre!
Amène tes brebis brouter.

— Merci, j'ai de gras pâturages
Pour mener paître mes brebis ;
Et je ne me plais qu'aux pacages
Qui sont là-bas auprès des buis. —

Bergerette, ici viens à l'ombre,
Au loin ne va pas t'en aller,
L'air est brûlant, le ciel est sombre,
Ton front blanc pourrait se hâler.
— Merci, de partir il est heure,
De ma mère j'ai pris conseil,
Je vais gagner notre demeure,
Mon teint ne craint pas le soleil. —

Bergerette, sur la musette,
Sur le hautbois j'ai du savoir,
J'ai fait plus d'une chansonnette,
Viens, ma voix est douce le soir.
— Merci, j'aime mieux les clochettes
De mes brebis que ton hautbois ;

Mieux me plaît que tes chansonnettes
Le chant du rossignol des bois. —

Bergerette par trop naïve
Je crains pour toi qui ne crains rien,
Que quelque soir un loup n'arrive
Affamé, près de ton chemin!
— Merci, n'ai-je pas ma houlette?
Toi seul a vu le loup rôder,
Tranquille je m'en vais seulette,
Mon chien saura bien me garder.

Bergerette, je me désole,
Qui t'a donné tant de fierté?
Le sais-tu, bien vite s'envole
Et la jeunesse et la beauté?
Pour Lucas, as-tu fait naufrage?
Quel est ton heureux favori?
— Berger, pour tous je suis sauvage
Et n'aimerai que mon mari. —

Bergerette, toi la plus belle
De la montagne, hélas! pourquoi
N'ai-je ni bijoux ni dentelle,
Je te dirais : « Veux-tu de moi
Pour ton époux ? »
Avec tendresse,
La bergère, en baissant les yeux
Lui dit : qu'importe la richesse!
Mon cœur n'est pas ambitieux. —

Bergerette, allons chez ta mère,
Tu sauras que pour notre hymen,
Quand tu filais sur la bruyère
J'ai préparé dès ce matin
Ta toilette de fiancée :
Anneau, capulet et croix d'or...
— Loin, déjà, leur noce est passée
Et pourtant ils s'aiment encor.

Eaux-Chaudes.

COURSES DANS LES PYRÉNÉES.

COURSES DANS LES PYRÉNÉES.

C'est là que l'on trouve des masses de dix mille et de cent mille pieds cubes amoncelées et suspendues les unes sur les autres, comme les menus cailloux de nos torrents; c'est en vain qu'on voudrait les démêler, les compter, en saisir les rapports. Quand on est parvenu au centre de ces formidables décombres, que les hommes et les chevaux semblent petits! Des dromadaires, des éléphants n'y feraient pas plus de sensation.

RICHARD.

Tous ces magiques soubresauts de la nature font rêver les artistes et les poètes.

(*Journal des femmes.*)

O Dieu de ces montagnes!
Qui les a pu quitter
Sans pleurer?...

(*Chanson Béarnaise.*)

Gradins du *Marboré*, cirque de *Gavarnie*,
Cascade dont la voix en grondant retentit,
Oh! que l'orgueil humain est près de vous petit
S'il ose à vos grandeurs mesurer son génie!

Ici, du Créateur la puissance infinie
Se revèle au croyant, l'homme s'anéantit;
Ici l'on ne vit plus, on s'effraie, on admire
En comptant des glaçons les mille effets divers;
Cette neige, dépôt d'innombrables hivers,
Au savant suffirait à donner le délire
S'il essayait des temps à remonter le cours.
Et moi, le cœur ému d'une indicible crainte,
J'emporte en mon esprit l'ineffaçable empreinte
De ces grands horizons aux magiques contours;
Oui, quand on les a vus, on s'en souvient toujours!

Entendez-vous venir à travers la montagne
Les sons mourants du cor apportés par le vent?...
L'écho de *Roncevaux*, la brèche de *Roland*,
Tout redit en ces lieux le nom de *Charlemagne!*

Au sombre val d'*Héas*, qui donc vous a traînés,
Grands cadavres de monts, si nus, si décharnés?
C'est ici le *Chaos!* et sa gorge profonde

Fait croire qu'on y passe après la fin du monde!
Gigantesques débris des siècles révolus,
Recouvrez-vous les os d'un peuple qui n'est plus?
Combien d'humains surpris engloutis sous leur chute!
En est-il échappé quelques-uns dans la lutte?
Qui pourrait mesurer tous ces rocs fracassés,
Tous ces immenses blocs l'un sur l'autre entassés?
Dans ce vaste tombeau le cœur prend l'épouvante,
C'est un cercle d'enfer comme en rêva le Dante!
Dites, le savez-vous, légendaires récits,
Quelle main d'architecte a posé ces granits?

Après ce val maudit, c'est la grotte de *Gèdre !*
On la dirait ornée et de branches de cèdre
De pins et de tilleuls; leurs ondulations
Se reflètent dans l'onde, ainsi que les rayons
Que le soleil envoie à la grotte magique
D'où tombe un long torrent en nappe magnifique!

Salut à la cité des bains de *Saint-Sauveur*,

Ses monts sont tapissés d'une riche verdure,
Dont les ruisseaux errants conservent la fraîcheur
Et de hauts peupliers lui font une ceinture.

Et cette autre contrée où tout est ravissant,
Oh! le connaissez-vous ce val éblouissant?
Charmant diorama, merveilleux colysée
Qui se révèle à l'œil comme un frais Elysée?
Des vignes et des bois où chantent les oiseaux,
Des ruines, des tours, des villas, des châteaux,
De longs épis dorés, une riche culture,
Et là-bas, au lointain, ces grands monts pour clôture!
Et puis le chant du pâtre et les cris des moutons,
Et les Gaves, toujours hurlant sur tous les tons,
Bouillonnant de fureur en leur lutte incessante,
Et blanchissant les rocs d'écume jaillissante!
Des fleurs de tes jardins l'air est tout embaumé,
Qu'il serait doux ici de couler ses journées,
Beau vallon d'*Argelès!* toi le premier nommé
Entre tous ces vallons: l'Eden des Pyrénées!

A *Luz*, que de troupeaux vont par d'âpres chemins
En agitant gaîment leurs grelots argentins !
Là, naissent dans les prés les paquerettes blanches
Que n'atteignent jamais la fureur des lavanches,
Et des bruits inconnus, gamme des aquilons,
Arrivent adoucis dans ces riants vallons.

Remontons le *Bastan*, sur ses bords est *Barrèges*
Où, chaque hiver, les toits sont perdus sous les neiges,
Où les monts décharnés, sillonnés de ravins
Ne laissent qu'à regret pousser quelques sapins,
Froids et tristes déserts, où les mornes sauvages
Ne portent sur leur front que des sombres nuages.

Quel contraste avec vous, élégant val d'*Ossau!*
Qu'il plaît au voyageur, votre frais paysage !
Des bergers d'*Arudy*, d'*Astous* le chalumeau
Se fait entendre au loin pour charmer le bocage.
Castel-Gélos, *Laruns*, d'*Espalungue*, d'*Oli*
Font dire en vous voyant : Que ce val est joli !

Mais venez avec moi, marchons plus loin encore,
Admirons ce bijou : *Bagnères de Bigorre!*
Tivoli, *Frascati*, les *Thermes*, les *Coustous;*
Où le soir les baigneurs se réunissent tous
Pour respirer le frais, sous les vastes ombrages
Que donnent les tilleuls aux odorants feuillages.
Cité fraîche et riante où l'on aime les arts,
Tu vis naître les chœurs des chanteurs montagnards
Et depuis lors tes fils, puissants par l'harmonie,
T'ont rapporté la palme accordée au génie.
Seule, un soir à Bigorre ils ont chanté pour moi,
Oh! merci : car je fus plus heureuse qu'un roi!
Alors qu'à vos leçons, inconnue, étrangère,
Vous m'admîtes bientôt sur ma simple prière,
Et puis vous avez vu dans les pleurs de mes yeux
Que pour moi vos accords semblaient venir des cieux!

Ne partons pas encor, rendons à l'industrie
L'hommage mérité, voyons la *Marbrerie*
Où l'*Adour* détourné prête sa nappe d'eau,
Entendez-vous crier la scie et le marteau?

C'est de *Sarrancolin* ou de marbre *Isabelle*,
Ou de *Portor* qu'on fit cette coupe si belle?
Pendeloque, étagère, agrafe, bracelet
Sont autant de bijoux taillés par *Géruset*.

Maintenant cheminons, parcourons la vallée
De *Campan*, et suivons la sinueuse allée.
Voyons *Médous*, *Asté* sur les coteaux assis,
Gerde, dont les hameaux sont autant d'oasis,
Et par dessus les monts encaissant ces campagnes
Le beau *Pic-du-Midi*, géant de ces montagnes!

Si vous ne craignez pas la bise des hivers,
Traversons ce rideau de sapins toujours verts.
Adieu belle vallée aux aspects romantiques,
Doux *Campan*, où l'oiseau gazouille un chant d'amour!
A *Gripp*, il faut monter par des sentiers rustiques
Pour arriver auprès des sources de l'*Adour*,
Dans trois rocs excavés, trois chutes bondissantes
Viennent former son cours, plus haut le *Tourmalet*

Jette du sein des monts ses ondes mugissantes
A vos vagues d'azur, cascade de *Garet!*
Et tout ce grand fracas imprime une secousse
Aux parois de granit heurtés par tant de flots,
Tandis que profitant de la fraîcheur des eaux
S'étalent la fougère et la rose et la mousse,
Et l'œil, las de sonder d'horribles profondeurs,
S'émerveille en voyant ces bords semés de fleurs!

De l'existence humaine est-ce donc une image?
Rappelons-nous qu'il faut se garder du naufrage
Alors que les plaisirs sont pour nous pleins d'appas.
Quand le cœur confiant ne veut que rien l'opprime;
Oui, ces gouffres profonds, ces roses sous nos pas
Disent: — Voici la fleur, mais tout près est l'abîme.

Bagnères-de-Bigorre.

LE CHANT DES MATELOTS.



PORT DE BILBAO

Un petit mousse à Bilbao
M'apprit cette chanson marine

Le chant du matelot.

LE CHANT DES MATELOTS.

Dans l'espace et le temps quelle main t'a lancée
O mer? Ta seule vue écrase la pensée!

ANGE PETIT.

Nacelle vagabonde,
A la merci de l'onde
Pourquoi voguer sans rame et sans nocher?

Madame AMABLE TASTU.

Ne dois-je pas abandonner librement au vent qui passe, mes vagues blondes et ma chevelure de roseaux?

ELIE BERTHET.

Un petit mousse, à Bilbao,
M'apprit cette chanson marine.
Il était marchand de sardine,
De cocos et de cacao:

— Sainte Vierge des mers! guide la blanche voile
Du marin qui t'implore à l'heure du départ;
Sur sa tête, la nuit, fais briller une étoile
Pour lui servir toujours de guide et d'étendard.
Se confiant à toi, toi la chère Madone
Du pauvre petit mousse et des gais matelots,
A ta douce bonté leur barque s'abandonne:
Que ton bras protecteur les berce sur les flots,
Que l'immense étendue à leurs yeux se dévoile,
Que l'étoile des mers guide toujours leurs mâts,
Qu'un vent pur et propice enfle toujours leur voile,
Qu'ils n'abordent jamais qu'aux salubres climats!

Quand loin de la grève,
L'océan soulève
Comme des roseaux
Les pesants vaisseaux,
Ils disent chaque jour les paroles si belles
Que Dieu lui-même apprit aux apôtres fidèles,
Et ton saint Angelus,
O mère de Jésus!

Qu'ils ne se perdent pas dans les anses profondes,
Préserve-les toujours de l'orage et des vents,
Quand ils auront battu bien des mers, bien des ondes
Ramène-les au port avec les flots mouvants!
Et puis, à ton culte fidèles,
De retour, les marins pieux
Reviendront tous à tes chapelles
T'offrir leurs cantiques joyeux. —

Moi, j'appris ces strophes marines
D'un petit mousse, à Bilbao,
Il était marchand de sardines,
De cocos et de cacao.

Bilbao.

A DON NICOLAS DE QUINTANA,

EN LUI ENVOYANT UNE BRANCHE DE LAURIER ROSE.

A DON NICOLAS DE QUINTANA.

Señora, traigame de mi pobre patria une hoja, una flor marchitada.

NICOLAS DE QUINTANA.

Que dirai-je de l'Espagne? Ici c'est une prière que je prononcerai. Vierge Marie, souvenez-vous de la Castille, dont le blason crénelé scintille, avec le nom de *Blanche*, tout autour de votre monument, et portez secours à cette nation catholique, en considération de votre serviteur saint Ferdinand, encore agenouillé ici à vos pieds, tout bardé de fer pour la défense de la foi.

† EDOUARD PIE,
Evêque de Poitiers.

Flor, que timida consumes
Los delicados perfumes
Que despides
Entre las selvosas ramas,
Dime, flor, como te llamas?
Ne me olvides.

MORA.

Moi, j'ai cueilli pour vous, par un beau soir d'été,
Cette branche fleurie à *Portugaleté;*
Car vous m'aviez écrit, quand je quittai la France:
« — Oh! n'allez pas long-temps prolonger votre absence

« Dans ce brûlant pays d'où nous sommes bannis,
« Là, vous ne trouverez point d'amis réunis
« Pour accourir joyeux, sitôt votre venue,
« Et vous dire :
« — Chez nous, soyez la bienvenue ! —
« Ces jours que vous passez, là-bas, sans nul souci,
« Peut-être seront-ils trouvés bien longs ici ;
« Venez, apportez-moi de ma pauvre patrie
« Un brin d'herbe, un atome, une branche flétrie ! »

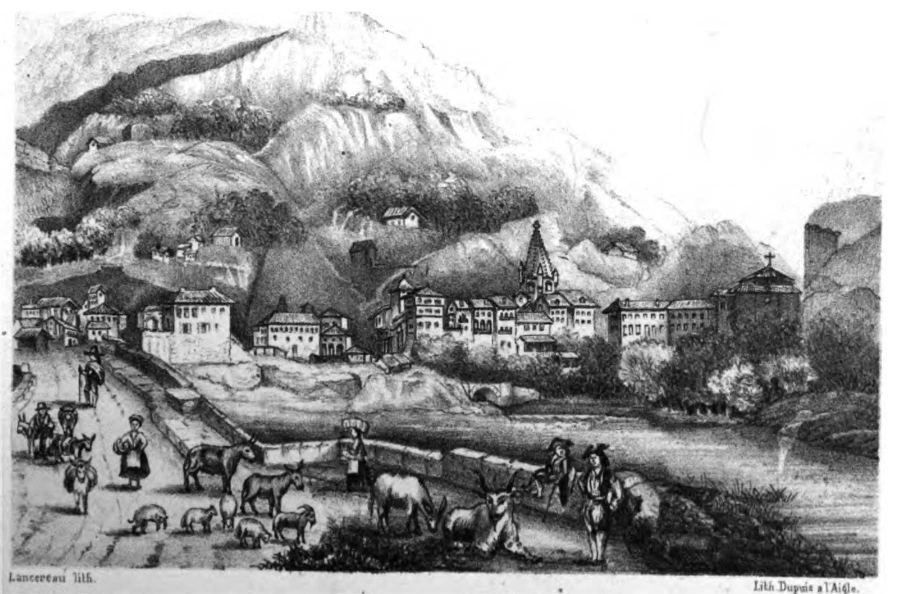
Et j'ai cueilli pour vous, par un beau soir d'été,
Ce rameau de laurier à Portugaleté.
Il croissait au milieu d'une verte liane;
Mais déjà l'on m'avait demandé tout d'abord
Quel était mon pays ?
— Je répondis :
Le Nord.

« Que vous prononcez bien la langue Castillane,
« Si loin d'ici, qui donc, señora, vous l'apprit ? »

Et moi, j'ai répondu : « — Croyez-en ma parole,
« Celui qui m'enseigna votre langue Espagnole,
« C'est un de vos enfants, c'est un brave ! un proscrit ! »

Oh ! oui, vous m'écriviez quand je quittai la France :
« Señora, n'allez pas prolonger votre absence. »
Et moi, j'ai pris pour vous, par un beau soir d'été,
Ce pauvre laurier rose à Portugaleté.

Portugaleté.



VALLÉE DU GUIPUZCOA

Admirant les sierras aux pics longs et saillants
Je disais: qu'il est beau le ciel des Castillans!

SOUVENIR DE L'ESPAGNE.

Ton ciel, tes orangers, tes brunes jeunes filles
Dont l'œil noir étincelle à travers leurs mantilles,
Reviennent chaque soir en mes rêves s'offrir.

A. DE SAINT-VALRY

Certains critiques sont comme les chenilles, ils s'attaquent aux plus belles feuilles.

Comte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Toma, niña, esa naranja,
Que la coji de mi huerto;
Ne la partas con cuchillo,
Que esta mi corazon dentro.

DON SERAFIN CALDERON.

Dans ces vals enchanteurs quelques jours retenue
Sous ton beau ciel d'azur, passagère inconnue
Admirant les Sierras aux pics longs et saillants
Je disais : — Qu'il est beau le ciel des Castillans !

Blanches fleurs d'orangers aux étoiles tremblantes,
Genêts d'or épendant des senteurs enivrantes,
Là, s'entend les fredons des joyeux rossignols
Et les gais boléros des pâtres espagnols;
La cloche du village annonçant les matines,
Les fauvettes au loin chantant leurs cavatines
Pour réveiller au bois leurs petits endormis,
Le ruisseau transparent, la grotte aux frais abris,
La bruyère semée aux tapis de verdure,
La pelouse mousseuse et l'onde qui murmure,
Les lentisques bercés au souffle du matin,
Le sol jonché des fleurs d'anémone et de thym.
Cieux splendides, beau sol, riche terre bénie
Où l'on n'entend nul bruit qui ne soit harmonie!
Là, tout est gracieux comme les ailes d'or
D'un papillon d'azur ou d'un alexanor,
Ou semblable aux parfums que jette une héliante
Se balançant le soir sur sa tige pliante,
Mirant ses fleurs d'azur à l'onde des ruisseaux;
Oliviers et jasmins arrondis en berceaux
Mêlant leurs rameaux verts aux roses passagères
Qu'emportent au matin quelques brises légères!

Soit hiver ou printemps, soit l'automne ou l'été,
Oh ! venez avec moi jusqu'au Guadaletté
Qui va baigner tes bords, coquette Andalousie !
Et soit que vous passiez à Séville, à Murcie,
A Cadix, à Grenade ou près d'Alcantara,
Soient riches Alcazars, soit royal Alhambra,
Tolède ou Barcelonne, ou sierras ou campagnes,
Tout charmera vos yeux sous le ciel des Espagnes :
Ce ravissant pays, aux mille aspects charmants,
Partout vous retiendra par ses enchantements.

Vallée du Guipuzcoa.

AU BORD DE LA MER.

AU BORD DE LA MER.

De même que le ruisseau bondit nuit et jour de roc en roc, sans s'arrêter, de même il n'y a pour l'Océan ni trêve ni loisir.

X. Marmier.

Oh! c'est pour délirer! J'aime l'Océan, moi,
Parce qu'il est tout seul plus beau que les deux mondes,
Parce qu'il est seigneur et roi.

Madame Anaïs Ségalas.

Rapide, son canot sillonne au loin les flots.

Mademoiselle Louise Arbey.

Salut, grand Océan! large coupe atlantique!
Je reconnais la voix grondante de tes flots:
Ouvrage du Seigneur, immensité des eaux
Je t'aime avec l'ardeur d'une âme poétique!

Qu'il est beau de revoir ces tableaux émouvants,
D'abaisser ses regards vers les gouffres béants!
Que la brise des mers est douce à mon visage
Lorsqu'elle vient chanter dans les légers roseaux
Ou frôler sur la grève aux soirs d'été si beaux!
T'admirer, vaste mer! à Dieu c'est rendre hommage.

Tes varecs arrachés, tes pâles goëmons
Courent comme le vent sur tes liquides monts:
Onde, écume salée, au fond de tes abîmes
Tu restes peu de temps aux gîtes maritimes;
Combien de flots mouvants se choquent dans la mer?
Combien de lames d'eau, des puits du gouffre amer
Arrivent en sautant, hurlantes et joyeuses
Baigner le sable blanc des plages écumeuses?
Mer, combien de vaisseaux jetés sur tes sillons
Ne te pèsent pas plus que des nids d'alcyons?

Comme un miroir poli reflétant les nuages
Tantôt la mer est calme, unie et sans orages,

Etalant sur ses bords de larges plis mouvants.
L'onde marche sans bruit, en l'absence des vents,
Le silence est profond; mais peu de temps il dure:
Vite l'onde redit son élernel murmure!
Des volcans sous-marins grondent au fond des eaux,
Des montagnes de flots s'écroulent sur les flots,
Chaque flux pousse au bord ses écumes flottantes;
Bruits, soupirs étouffés, clameurs, voix gémissantes,
Etranges frôlements, bruissements confus,
Grands orchestres formés d'instruments inconnus,
Longs flots qui visitez chaque jour nos rivages,
Vous partez chaque jour pour les mêmes voyages;
Et depuis six mille ans, aussi purs, aussi frais,
Vous suivez vos chemins sans vous lasser jamais!

Que ne puis-je noter ces bruits de l'eau grondante!
Ces grands cris de la mer furieuse, stridente!
Entendus sur la grève, où jamais les échos,
Ni les jours, ni les nuits, n'ont connu le repos!
C'est ici qu'il faudrait de géantes pensées
Pour suivre dans leurs cours ces vagues déplacées.

Quand je te vois, ô mer! descendre ou t'élever,
Dis-moi donc, où vas-tu sans jamais arriver?
Contre l'obstacle, en vain, ton orgueil se courrouce:
Car la main du Seigneur est là qui te repousse
Aux lieux qu'il t'assigna! Liquides horizons
Dont lui seul peut sonder les abîmes profonds!

Mer, tu jettes au loin tes ondes fugitives,
Peut-être tu voudrais élargir ton chemin;
Mais nulle est ta fureur, — pour défendre ces rives
Dieu traça ta limite avec son doigt divin!

San Sébastien.

HISTOIRE

DE

LA COMTESSE DEL SOL,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

Lith. Dupuis, à l'Aigle.

VUE DE TOLOSA.

En Castille, on m'a dit cette gentille histoire
qui m'amusa





LA COMTESSE DEL SOL.

Grandes guerras se publican
Entre España y Portugal,
Y al conde del Sol nombran
Por capitan general.
La condesa, como es niña
Todo se la ve en llorar.

Don Sérafin Calderon.

Commenzo el cantador por un prolongado suspiro, y despues de una brevissima pausa, dijo el seguiente lindisimo romance del conde del Sol.

Un Baile en Triana.

Tant de constance est difficile à croire :
Car maintenant l'usage en est passé.
Jeunes amants qui lisez cette histoire,
N'en doutez pas, elle est du temps passé.

A. Bignan.

Se déclarent de grandes guerres,
Et parmi les ardeurs guerrières
De l'Espagne et du Portugal,
Le capitaine général

— Le comte *del Sol* il se nomme, —
Parmi les vaillants qu'on renomme
Des premiers court au champ d'honneur,
Laissant sa femme à sa douleur.

Jeune enfant était la Comtesse:
Quinze ans! et de haute noblesse.
En sanglots la vit éclater
Quand fallut le Comte quitter,
Dit : « — Loin de votre bien-aimée,
« Serez-vous long-temps à l'armée?
« — Si bientôt ne suis de retour,
« Enfant, je vous rends votre amour;

« Je vous rends serment d'hyménée
« Si, près de vous, dans une année,
« Ne suis de retour au manoir:
« Vous vous habillerez de noir,
« Et vous prîrez Dieu pour mon âme;
« Puis vous pourrez, gentille Dame,

« Si voyez brave chevalier,
« Comtesse, vous remarier. »

Bientôt la guerre fut finie
Et l'inquiétude bannie
De la jeune âme dont l'espoir
Ne songeait plus qu'au doux revoir!
Mais le chagrin s'en vint renaître,
Car n'écrivit pas le doux maître.
— Et quel cœur n'eût été jaloux?
Plus que l'an fut absent l'époux! —

Au cœur que la douleur est lente,
Dix ans passèrent dans l'attente!
La Comtesse toujours pleurait,
Se désolait et gémissait.
En vain Baron de haut lignage
Vint lui parler de mariage;
Mais ni Baron ni Chevalier
N'ont pas fait le Comte oublier.

Vint un soir, traversant la plaine,
Au castel de la châtelaine,
— S'échappant de captivité, —
Demandant l'hospitalité,
Un homme, d'un long manteau sombre
Tout recouvert, et puis sous l'ombre
De la lampe allumée au soir,
Il demande: « — A qui ce manoir?

« — Seigneur, cette châtellenie,
« D'où voyez la gaîté bannie,
« Est à la comtesse *del Sol:*
« Epouse d'un noble Espagnol
« De ce nom, parti pour la guerre
« Depuis dix ans! Le sort contraire
« Ne prend pitié du désespoir
« De sa femme, — en ce vieux manoir,

« Fidèle ainsi qu'une colombe,
« Nous craignons qu'elle ne succombe.

« — Quoi! gentil page ou chevalier
« N'ont-ils donc pu faire oublier
« L'époux, dont la si longue absence
« A dû lasser toute constance?
« — Non, Seigneur, les nuits et les jours,
« Au Comte elle pense toujours;

« Mais suivez-nous, la cloche appelle,
« Ensemble allons à la chapelle:
« Car c'est l'heure des *Oremus*,
« Allons dire notre *Angelus*. » —
Sous la lampe d'or étoilée,
A genoux, de crêpe voilée,
D'un accent pur, harmonieux,
Elevant au ciel ses beaux yeux,

Rejetant son voile en arrière,
La Comtesse fit la prière:
— La prière, ce bouclier
Qui vient protéger le foyer! —

Après la sainte litanie
Elle dit: — « Oh! Vierge Marie,
« Que l'on implore avec amour,
« Du Comte obtiens-moi le retour! » —

L'étranger dit: — « Oui, Notre-Dame
« Vous exaucera, tendre femme,
« Et va vous rendre d'heureux jours
« Pour prix de vos constants amours! » —
Or, de l'âme de la Comtesse
Qui pourrait peindre l'allégresse?
Car l'étranger qu'elle écoutait,
C'était l'époux qu'elle attendait.

En Castille, j'ai lu cette gentille histoire
Qui m'amusa;
Pour vous je l'ai traduite, ô mon cher auditoire,
A Tolosa.

Tolosa.

AUX RUINES DE FONTARABIE.

AUX RUINES DE FONTARABIE.

Cette ville présente encore aujourd'hui l'aspect de la désolation: à voir ses palais abandonnés, aux murs écroulés ou percés à jour par les boulets, ses maisons dont les toits enfoncés sont noircis par le feu, on se croirait au lendemain d'une de ces catastrophes que des guerres entraînent toujours à leur suite.

RICHARD.

Tu verras sur les tours les traces des batailles.

Alfred DE MARTONNE.

L'aurore de ton bonheur a pâli, le vent gémit dans les salles désertes, les arceaux ne voient plus passer que des fantômes nocturnes.

KOERNER.

Quoi! ni tambour de basque, ici, ni boléros?
Ni chant, ni castagnette ou gais romanceros?
C'est qu'au Dieu des combats on t'a sacrifiée,
Toi, par *Sanche-le-Fort* jadis fortifiée;
Aussi, l'on n'entend plus ni grelots, ni couplets
Dans ces lieux qu'ont détruits de terribles boulets.
Oui, la poudre a causé tes larges cicatrices,
Le vent du nord s'engouffre en ces longs interstices;
Tes palais ne sont plus que d'énormes lambeaux,
A de braves guerriers ils servent de tombeaux.

Nombreux, ils dorment là depuis ce grand carnage
Qui leur donna la mort pour prix de leur courage!
Sur tes remparts croulés, qui dominaient les eaux,
Sur cet amas informe on lit à chaque pierre
Ce que fut ta puissance, ô reine de la guerre,
Où paissent aujourd'hui quelques maigres troupeaux!
Ici, tout parle encor de deuil et de souffrance,
Il n'est pas dans les airs un souffle d'espérance!
Dans les yeux de tes fils je vis couler des pleurs
Lorsque sur tes débris, pour cueillir quelques fleurs,
Un pieux souvenir, j'errais triste et penchée:
Je n'en demandais qu'une..., en vain je l'ai cherchée!
Eh! quoi, de vos splendeurs, ô pauvres habitants,
Il ne reste pas même une fleur au printemps?...
Oh! j'ai le cœur serré, sombre *Fontarabie*,
En songeant aux destins qui te sont dévolus!
Je vais trouver là-bas mes horizons connus
Et te fuir sans regret. Au pont de Béhobie,
Vers ma France en plongeant un long regard d'amour,
Je dirai: « La patrie est plus belle au retour! »

Fontarabie.

LES RIVES DE L'ADOUR.

LES RIVES DE L'ADOUR.

Chastes nymphes des bois, allez vertes Dryades
Entremêler vos pas au chœur des Oréades.

J. DE JOANNÈS.

Onde, mère des fleurs, Naïde transparente
Qui pressez mollement cette enceinte odorante.

André DE CHÉNIER.

Les voyageurs s'avancèrent sur le glacis de la citadelle qui couvre Bayonne, et s'arrêtèrent devant l'un des plus splendides tableaux qui soient sortis des mains du Créateur.

A. DE GONDRECOURT.

Livre au zéphir tes blanches toiles;
Pêcheur; viens déployer tes voiles,
L'aurore a pâli les étoiles,
Je vois poindre l'aube du jour.

Le flot doucement se balance,
L'oiseau des grèves fait silence:
Pêcheur, dis-moi quelque romance
Apprise aux rives de l'Adour.

Dis-moi si les Amadryades,
Si les Ondins, si les Nayades,
Les blonds Silvains et les Dryades
Reviennent parfois tour à tour,
Oubliant leurs joyeuses rondes,
Délaissant leurs grottes profondes,
Au clair de lune, dans les ondes,
S'ébattre aux flots bleus de l'Adour?

Comme aux beaux jours vient l'hirondelle,
Dis? Ne revient-il pas comme elle,
Brune et gentille pastourelle,
Quand le printemps est de retour;
Descendre le long des rivages,
Pour attendre dans les bocages

Le pâtre quittant ses pacages
Pour venir lui parler d'amour?

Oh! quel beau ciel vous favorise,
Bayonne, je me sens éprise
De vos vallons, de votre brise,
Qu'inspireraient un troubadour!
Oui, dans ma froide Normandie,
Souvent ma pensée engourdie
Enviera la brise attiédie
Qui souffle aux rives de l'Adour.

Bayonne.

SAINTE RADEGONDE.

A MONSEIGNEUR ÉDOUARD PIE,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

SAINTE RADEGONDE.

Ce n'est pas pour louanger les mauvaises passions des hommes que Dieu a mis du feu dans mon cœur et dans ma tête.

Alfred de Guyon.

Sans religion, point d'éducation, sans principes religieux, point de principes, ni en doctrine, ni en morale, ni en politique.

L'abbé Juste,
Doyen et vicaire général du diocèse de Rouen.

Il y a des traditions de poésie autour du tombeau de sainte Radegonde.

† Edouard Pie,
Evêque de Poitiers.

Née au sein des grandeurs, moi fille de *Brétaire*,
Souverain de *Thuringe* et puissant sur la terre,
Bientôt le sort m'apprit que tout est vanité;
A dix ans je tombai dans la captivité,
Je me sentis renaître aux eaux du saint baptême,
Et *Clotaire* vainqueur m'offrit le diadème!
Il voulait, disait-il, couronner ma beauté,
Et de Dieu j'adorai la sainte volonté.
Princesse de *Thuringe* et reine d'*Austrasie*,
M'occupant d'oraison, de douce poésie,
Des fastes du pouvoir évitant tout l'éclat,
J'aimais ouvrir mon cœur au savant *Fortunat!*

Je composais parfois d'harmonieux dactyles,
Et mon luth résonnait sous mes mains inhabiles.
Bientôt, délaissant tout pour mon divin Sauveur,
J'abandonnai la cour, ses plaisirs, sa grandeur.
Après six ans de pompe, enfin le roi Clotaire
Me permit d'échapper aux fastes de la terre
Pour vivre dans le cloître et dans l'humilité,
Dans la cellule étroite et dans l'austérité;
Et c'est pourquoi l'on vient de bien loin à la ronde
Prier sur le tombeau de *sainte Radegonde*,
Car, du jour où mon âme a monté vers les cieux,
On inscrivit mon nom aux parvis glorieux!

Poitiers, toi fière encor de ton grand *saint Hilaire*,
La Sainte auprès de Dieu t'obtint par sa prière
Un prélat plein de foi, de zèle, de ferveur,
Et du catholicisme un ardent défenseur.
Semblable à ton savant exilé de Phrygie,
Aussi ton jeune évêque unit à l'énergie
L'éloquence profonde! et sa magique voix
Attire tous les cœurs vers le Dieu de la croix!

Poitiers.

AU PAPILLON.

AU PAPILLON.

Toutes les roses de la plaine
Balanceront des papillons.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Il ressemble au désir qui jamais ne se pose.

DE LAMARTINE.

Raconte-moi si l'âme est plus heureuse
Quand loin du ciel natal elle a pris son essor?

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Toi qui voltiges dans l'espace,
Frêle petit être qui passe,
La fleur qui ne vit qu'au matin
Est l'image de ton destin.

O léger papillon! mon frère en poésie,
Au calice des fleurs tu pompes l'ambroisie
Et sembles te mirer dans l'eau des purs ruisseaux
En reposant ton vol au sommet des roseaux.

Vous, enfants, qui cherchez les pervenches fleuries
Et les beaux papillons dans les vertes prairies,
Petits enfants joyeux, n'allez pas alarmer
Celui qui n'a qu'un jour pour vivre et pour aimer,
Repliez vos filets de gaze, de dentelles
Flottants sur les fleurs des vallons;
Et n'emprisonnez plus les ailes
Des papillons.

Comme un lys au matin enlevé de sa tige
Bientôt il voit finir sa beauté fugitive,
N'avancez pas sa mort et qu'exempt de douleurs,
Sans rien avoir laissé de ses ailes nacrées,
De leurs vives couleurs, brillantes, diaprées,
Le papillon s'endorme au calice des fleurs!

Oh! ne crains rien de moi pour tes ailes fragiles,
Toi paré des reflets de l'or et des saphirs,
Toi qu'emporte en jouant le souffle des zéphirs,
Je ne dois t'envier que tes courses agiles
Si tu peux graviter dans les plaines du ciel
Pour t'en aller tomber aux pieds de l'Eternel!

Au Baudry.

SOUVENIR DE BRUXELLES.

A M. L'ABBÉ DUMOULIN,

CURÉ D'ESCANAFFLES.

SOUVENIR DE BRUXELLES.

Sur le chemin des jours est-il un voyageur
Qui ne laisse en passant un débris de son cœur?

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Déjà le tender gronde et la vapeur s'apprête.

J. LESGUILLON.

Vivent les chemins de fer!
O merveille
Sans pareille,
Comme l'éclair
On fend l'air,
Vivent les chemins de fer!
En un jour par cette machine,
Mangeant sa glace au Kamtchatka,
L'on prendra son thé dans la Chine
Et sa demi-tasse à Moka.

THÉODORE MURET.

Voici le noir vagon qui s'élance et qui fume,
Et la blanche vapeur qui se perd dans la brume;
Allons, comme un oiseau livrant son aile au vent,
Faire halte aux cités dont on parle souvent.

Oh! qu'il me semble bon de dévorer l'espace
Comme un sylphe léger, comme un souffle qui passe,
Laissant loin les raisins par le soleil brunis
Et les épis dorés aux feux d'été jaunis.
L'atmosphère embaumée est transparente et chaude,
Nous voyons des gazons plus verts que l'émeraude,
Nous avons dépassé déjà bien des sentiers,
Bien des buissons parés des fleurs des églantiers,
De ces lieux je voudrais vous faire un paysage;
Mais on siffle et je touche au but de mon voyage.

Là, sont de hauts clochers dans les airs s'élançant.
Monuments, grands palais, votre aspect émerveille,
Reine des Pays-Bas, chez vous tout est merveille
O royale cité! belle fleur du Brabant!

Vous Malines, Anvers, les grandes capitales
Peuvent bien envier vos riches cathédrales,
Et vos peintres savants qu'on nomme des premiers:
Le gracieux *Rubens!* et *Van-Dick* et *Téniers!*

Bruges, voilà sa tour! Salut cité flamande,
Oh! que belle est la mer sur les grèves d'Ostende!
Que de pêcheurs lointains sur les nombreux canaux
Font retentir la rame et rejaillir les eaux...
Voici Tournay! C'est là que reçut la naissance
Clovis, le premier roi chrétien de notre France.

Adieu, bord de l'Escaut où croît le peuplier;
Escanaffle, on m'attend auprès de mon foyer.
Du cœur je reverrai le calme presbytère
Où chaque infortuné près de vous trouve un père;
Merci de votre accueil aimable, hospitalier!
Merci des jours passés dans votre humble demeure,
Voici que du départ a déjà sonné l'heure,
Je vous quitte à regret; mais sans vous oublier!

Presbytère d'Escanaffles. (Pays-Bas.)

RÉPONSE

A DES VERS ANONYMES

INTITULÉS :

A L'AUTEUR DES FLEURS NEUSTRIENNES

RÉPONSE

A DES VERS ANONYMES.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

LA FONTAINE

Je verrais sans tristesse
Implacable en son cours,
Le temps avec vitesse
Emporter mes beaux jours.

Madame EMILE DE GIRARDIN.

Oui des arts enchanteurs la poésie est l'âme :
Malheureux le mortel qui de sa noble flamme
Ignore le pouvoir.

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Lorsque la poésie, au langage sublime,
De sa riche auréole a touché votre front,
Pourquoi donc vous cacher sous un voile anonyme?
Ma muse ne dort pas d'un sommeil si profond

Qu'un chant harmonieux soudain ne la réveille;
Et l'aile au vent, ainsi que fait la jeune abeille
S'enivrant aux parfums du matin répandus,
Mon âme se ravit aux vers inattendus
Semblables aux soupirs de *Paul à Virginie* (1)
Priant sur son tombeau! *Prélude*, *Mélodie*,
Etoile du matin, *la Vague*, *le Retour*,
Jeanne d'Arc, *un Regret*, *l'Avenir* et *l'Amour*,
Souffrance, *Chants sacrés*, *le Bonheur* et *l'Aurore*,
Pages du Cœur, *le Temps*... et mille autres encore
Sont frères de cette ode. Oh! n'allez pas nier
Alphonse Le Flaguais, c'est vous! j'en suis certaine,
Et de par vos beaux vers et de par La Fontaine
Qui nous a dit qu'à l'œuvre on connaît l'ouvrier.

Au Baudry.

(1) Pieces de poésies de M Alphonse Le Flaguais, Conservateur de la bibliothèque de Caen, Membre de l'Institut des provinces de France.

LE NOUVEL AN.

LE NOUVEL AN.

Chacun roule à son tour dans un mouvant linceul ;
Plus on marche longtemps, plus on se trouve seul.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Il est doux de plaire à ses amis ; mais il y a quelque chose qui vaut mieux encore : les servir. La vérité utile passe avant la flatterie agréable.

ALFRED NETTEMENT.

Les richesses du cœur nous suivront dans la tombe, il faut en acquérir jusqu'à son dernier jour.

Comte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Salut au nouvel an! Quelle heure fortunée
Des plis de son manteau jette-t-il en naissant?
Minuit vient de sonner!... il termine l'année,
C'est l'adieu que le temps nous apporte en passant!

Le siècle a fait un pas, il pousse dans l'abîme
Nos jours qu'il engloutit dans les flots éternels :
Sujet à méditer! enseignement sublime!
Sombre avertissement fait pour tous les mortels!

Nous comptons dans notre âme avec joie ou tristesse
Nos instants douloureux, nos plaisirs envolés;
Mais que l'on soit ou non au temps de la jeunesse
Les jours à naître encor seront vite écoulés.

Nous formons des projets pour cet an qui commence,
Hélas! combien d'entr'eux pourront s'évanouir!
Car, tous nous le savons, la menteuse espérance
Se plait à renverser nos rêves d'avenir.

Peut-être que la mort, cette nouvelle année
Viendra fermer nos yeux au soleil des vivants?
Mais avant d'arriver au soir de la journée
Redoublons de ferveur et de pieux élans.

Sous le regard de Dieu, marchons sans défaillance,
Au chemin des vertus avançons tous les jours
Pour qu'à la mort leur poids emporte la balance,
Lorsque de notre vie aura fini le cours.

Au Baudry.

A MON NEVEU

HUGUES DE CHAVOY,

LIEUTENANT-COLONEL AU 9e DE DRAGONS.

A MON NEVEU

HUGUES DE CHAVOY.

Je crains votre oubli seul; mais peut-être mes chants,
Où sont toujours empreints mes plus tendres penchants,
Quand je ne serai plus, vous toucheront encore!

ALPHONSE LE FLAGUAIS.

Oh! receuillez avec un soin pieux
Ces chants épars où j'ai laissé mon âme.

Mme AMABLE TASTU.

Le cœur a son mouvement réglé comme celui d'une montre, il s'arrête quand une main amie oublie de le remonter.

Comte ADOLPHE D'HOUDETOT.

Non, je ne songe pas au beau rayon de gloire
Qui luit sur une tombe et garde une mémoire:
Car souvent ce rayon trompeur s'évanouit
Et l'on se perd au loin dans l'ombre de la nuit.

Plus semblables aux vains et voluptueux songes,
A ces légers lutins des nuits et du sommeil,
Aux Trilbys du foyer: ces ravissants mensonges!
Ou comme des ramiers s'envolant au réveil,
Comme un sable égaré sur la route qu'on foule,
Ou les soupirs des vents emportés aux déserts,
Ou le ruisseau tombant dans le fleuve qui roule,
Ou le nuage errant dans le vague des airs,
Ou, pareils à l'éclair qui paraît et qui passe
Mes bouquets *Neustriens* s'en iront dans l'espace
Comme s'évanouit en montant vers le ciel
Le bruit que fait l'abeille en emportant son miel.

Oui, mes rameaux, ainsi que l'oiseau de passage,
S'envoleront épars aux brises du rivage;
Le temps dispersera bientôt ces frêles fleurs,
Dont plus d'une est encore humide de mes pleurs...
Heureuse, si du moins, ton amitié recueille
Les faibles vers tracés pour toi sur cette feuille.
Tes paroles d'ami sont le plus doux concert
Qui puisse réjouir mon toit souvent désert;

Alors que tu reviens aux pâles jours d'automne
Charmer l'heure du soir au foyer monotone!

Hugues, quand je t'écris, le cœur est de moitié;
Je t'adresse aujourd'hui ces lignes d'amitié
Avant que, par la mort, ma main ne soit glacée
Et qu'alors ma mémoire ait place en ta pensée.
Qu'importe que mon nom vive dans l'avenir
Si ton cœur dévoué garde mon souvenir?
Près d'*Albert* qui m'attend, dans sa fosse profonde,
Alors qu'aura fini ma course dans ce monde,
D'avance j'ai voulu, faisant ces vers pour toi,
Que ce livre oublié vînt te parler de moi.

Au Baudry.

LES FILS DE LA VIERGE.

LES FILS DE LA VIERGE.

A nous la poésie et le rêve adoré
Qui voltige dans l'air et qu'on prend par le pré
Comme un fil de la vierge...

Mme ANAIS SÉGALAS.

Le poète est puissant, très puissant.. prends-y garde;
Son œil rend éternels les objets qu'il regarde,
Lève toujours le tien, c'est là haut qu'est le port.

ALEXANDRE SOUMET.

Scintille avec amour, ô reine des étoiles;
Oui, de la grande nuit, s'éclaircissent les voiles,
Scintille et sois pour nous l'étoile du salut!

Marquis de VALORI.

D'où venez-vous longs fils argentés et flottants
Déroulant votre soie au soleil du printemps?
Êtes-vous empruntés aux tissus des lianes
Tapissant les vastes savanes?

Venez-vous des déserts?
Quel zéphir amoureux vous soutient dans les airs?
Voltigez-vous avec les frêles demoiselles
Déployant à nos yeux la gaze de leurs ailes?
Au sein des ouragans
Peut-être suivez-vous les nuages errants?

Aux rameaux suspendus mollement sans secousses,
Aux moëlleux petits lits arrondis en berceaux,
Vous mêlez vos duvets aux verdoyantes mousses
Qui tapissent les nids où dorment les oiseaux.
Quand vous vous reposez sur quelque canamelle,
Ramassés en flocons,
Pour servir d'édredons
A sa couvée, aussi vous porte l'hirondelle.

Au nid des bengalis,
Au nid des colibris,
Quelque tendre couveuse,
Pour vêtir ses petits

Si frileux, si gentils,
Vous emporte joyeuse!

Doux comme un rayon matinal,
Quel est votre pays natal?
Dites, venez-vous de Grenade
Où l'amoureuse sérénade
Réjouit les cœurs?
Là, des grands orangers, l'odorante guirlande
Aux baisers du zéphir vient s'offrir en offrande:
Prenez-vous, en passant, l'arôme de ses fleurs?

Beaux fils changeants comme l'opale,
Gais voyageurs
Courant plus fort qu'une cavale,
Descendez-vous des brillantes vapeurs
De l'aube matinale?
Ou du sol où fleurit la rose de Bengale
Au frais printemps,
Blancs fils flottants?

Venez-vous de l'Idumée?
De quelle plage embaumée,
De quels doux pays
Êtes-vous partis?

Oh! pourquoi quittiez-vous l'oasis solitaire
Pour ternir votre neige aux cendres de la terre?
Car peut-être que vous, et si longs et sans fin
Servirez à broder l'aile d'un séraphin!
Ou bien, vous ornerez le palais d'une étoile.
Venez-vous de plus haut, effilés du saint voile
Des bienheureux?
Ou plutôt échappés du manteau de Marie
Chaste reine des cieux?
Venez-vous pour bénir le chrétien qui la prie
D'un cœur affectueux?
Elle, l'espoir de tous, l'appui des malheureux!

Ainsi que le bonheur qui se montre et qui passe,
Dans nos champs, pour un jour, déroulant vos réseaux,

Bientôt vous repartez, voltigeant dans l'espace
En frôlant les gazons, les fleurs et les roseaux.
Sur le miroir fuyant des ondes
Gardez-vous de courir!
Ah! n'allez pas mourir
Sur le sable des grèves blondes.
Remontez vite aux saints parvis
Et dites à la Vierge, à notre bonne mère;
— La Vierge au front orné d'étoiles et de lys
Qui sèche toute larme amère, —
Qu'elle daigne implorer l'enfant Jésus son fils
Pour qu'il nous ouvre un jour son divin Paradis!

AU POÈTE BRETON

HIPPOLYTE VIOLEAU,

AUTEUR DES PÈLERINAGES DE BRETAGNE.

AU POÈTE BRETON

HIPPOLYTE VIOLEAU,

AUTEUR DES PÈLERINAGES DE BRETAGNE [1]

L'amitié des gens de bien et des grands hommes est une louange autant qu'un trésor pour ceux qui en sont l'objet.

Marquis du Prat.

Souvent la renommée a reposé son aile
Sur un toit indigent battu par les hivers,
Elle écoutait un chant que sa bouche fidèle
Allait redire à l'univers.

A. de Beauchesne.

Prions dans le Palais! Prions dans la chaumière!
Que chacun de nos cris devienne une prière!
Faisons de nos chagrins, de nos tourments divers
Un immense holocauste au Dieu de l'univers.

Hippolyte Violeau.

Que n'ai-je un grand talent pour bien parler du vôtre,
Poète tout brûlant du zèle d'un apôtre!
Vous, du Dieu des chrétiens montrant si bien la loi,

(1) Des *Loisirs Poétiques*, de *la Maison du Cap*, d'*Amice du Guermeur*, ainsi que des *Soirées de l'Ouvrier*, du *Livre des Mères et de la Jeunesse* (ouvrages couronnés par l'Académie Française) ; et du *Livre des Paraboles et Légendes*.

Vos vers sont des parfums qui calment la souffrance,
Vous signalez à l'œil un phare d'espérance
Placé sur le chemin : le flambeau de la foi!

Vous blâmez ces Crésus à la voix arrogante
Coulant des jours sans but, dont l'âme indifférente
Voit, sans les secourir, les malheurs du prochain.
Vous dites à l'envie, à l'orgueil, à la haine
Qu'envers celui qui donne et soulage la peine
On ne doit que bénir en lui tendant la main.

Depuis que je vous lis, ma pensée accompagne
Votre vol poétique aux champs de la Bretagne :
— Vous, Breton du pays des saints et des héros! —
Et vos guerriers sortis de vos humbles cabanes,
Vos braves de quinze ans! vos écoliers de Vannes,
Qui, tombés, dorment-là d'un glorieux repos!

Richemont (1), compagnon de Jeanne l'héroïne,

(1) Artus III, dit le Justicier, comte de Richemont, connétable de France.

Jeanne d'Arc! remplissant sa mission divine:
Pour défendre les lys on la vit chevaucher!
Et plus tard, occupé d'un amour adultère,
Charles Sept oubliait que les fers d'Angleterre
Attachaient l'héroïne à son ardent bûcher!

O terre de géants! Bretagne qui vis naître
Tant de beaux dévoûments, soit villageois, soit prêtre,
Où naquit Du Guesclin, Beaumanoir et Clisson!
La Tour-d'Auvergne, lui que sa noble vaillance
Fit nommer le premier grenadier de la France!
Cadoudal et Gamber, Le Quellec (1) et Bisson (2)!

(1) Dans *les Paysans Catholiques* de M. le vicomte Walsh, page 7, tome I, on lit ceci : — « Un bon, un illustre juge en fait d'honneur, *Napoléon*, disait en traversant l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Vendée : « Les paysans de ces « contrées sont les chevaliers du XVIIIe siècle. Je voudrais avoir fait la guerre « avec des soldats sans paie; ceux de *Charette*, de *Bonchamps*, de *La Roche-* « *jaquelein* n'en avaient pas; c'était leur croyance qui les conduisait et les « retenait sous le drapeau. »

(2) *Hippolyte Bisson*, Enseigne de vaisseau à bord de la frégate *La Magicienne*. On se rappelle la mort sublime de ce brave marin, arrivée vers la fin de 1827 ; sa statue en bronze est élevée à Lorient.

Bretons et Vendéens, honneur de la patrie.
Combien de noms aimés, d'une voix attendrie
Je lis dans ce recueil attachant et si beau!
L'auteur croit tout nommer: guerrier, anachorète,
Châteaubriand! Beauchêne!... et pourtant, ô poète
Vous oubliez le nom d'Hippolyte Violeau!

Au Baudry.

L'AUMONE.

L'AUMONE

On est riche surtout de l'or qu'on a donné.

ÉMILE DESCHAMPS.

Et je dis : l'or et Dieu sont deux maîtres contraires,
Et par un trou d'aiguille un cable entrerait mieux
Qu'un riche n'entrera par la porte des cieux.

VICTOR DE LAPRADE.

A l'œuvre, gens du monde, si les délices vous laissent le loisir de penser à la charité.

LAURENTIE.

Donnez au malheureux pour que Dieu vous pardonne,
Créez pour l'avenir de solides trésors ;
Quand on donne ici-bas, pour le ciel on moissonne,
Secourez l'indigent et revêtez son corps.

Ne le renvoyez pas, vous les heureux du monde,
Sans lui donner l'obole allégeant ses douleurs;
Qu'il trouve auprès de vous un cœur qui lui réponde
Pour soulager ses maux et plaindre ses malheurs.

Oh! donnez à ceux-là qui n'ont rien en partage
Que les pieux bienfaits tombés de votre main.
La pitié des mortels, voilà leur apanage,
Jamais pour leur donner n'attendez à demain.

Pour que votre maison soit bénie et joyeuse,
Pour que la barque en mer évite les brisans,
Oubliez des épis pour la pauvre glaneuse,
Donnez pour que l'été mûrisse vos froments.

Donnez pour que Jésus fasse miséricorde,
Pour que son bras clément préserve vos moissons
De la grêle et du froid! Donnez pour qu'il accorde
A vos petits agneaux d'abondantes toisons;

Pour qu'il fasse mûrir les chanvres et les guignes,
Les herbes des jardins, les fruits de vos figuiers;
Pour qu'il rende féconds vos oliviers, vos vignes,
Et que leur doux nectar emplisse vos celliers.

Oui, donnez de bon cœur quand le pauvre réclame:
Il est le receveur des domaines de Dieu.
Faites-vous des amis suppliants pour votre âme
Quand aux biens d'ici bas il faudra dire adieu.

Donnez, afin qu'ayant fini vos jours sur terre
Vous entendiez Jésus dire du haut des cieux:
— Venez à moi, venez les bénis de mon Père
Habiter pour jamais au séjour glorieux!

Au Baudry.

A JULES.

A JULES.

Dans le mariage il faut n'avoir jamais qu'une volonté à deux et moi j'en ai toujours plusieurs à moi seule.

Madame ANCELOT.

Heureuse la femme qui aura mêlé quelques pensées sérieuses aux sensations enivrantes du monde, elle verra sans efforts les roses de la jeunesse se flétrir et tomber de son front.

Madame A. DUPIN.

Le bonheur d'une femme est dans l'amour, dans l'estime et dans la confiance de son mari, le reste n'est que chimères.

ALEXANDRE WEILL.

Jules, toi que je sais aimer ma poésie,
Cette dernière page en mon cœur est choisie
Pour y placer ton nom à mes vers enchaîné :
Reçois-le donc ce livre à l'oubli condamné,

Mais si tu lui souris, assez grande est sa gloire
Pour ne pas envier un succès plus notoire,
Car c'est de ceux qu'on aime et qui sont près de nous
Que nous viennent toujours les succès les plus doux!

Hélas! je n'entends plus dire ces mots: — ma mère!
Et rien ne m'eût rendu la douleur moins amère
Sans ta bonté qui laisse en ma coupe de fiel
Tomber, pour l'adoucir, quelques gouttes de miel.
Ta tendresse constante est une vive flamme,
Un foyer réchauffant qui réjouit mon âme;
J'aime quand tu me dis: — « Viens, le soleil est beau,
« Viens voir ses doux rayons éclairer mon tableau,
« J'ai beaucoup travaillé, j'ai fini ce feuillage,
« Il ne me reste plus qu'un coin de paysage. »
J'aime t'entendre encor, quand sous nos arbres verts
Tu me dis : — « *Aglaé*, viens me lire tes vers. »
L'hiver, de tes labeurs, souvent tu favorises
De frais et saints tableaux quelques pauvres églises,
Beaux fruits de tes pinceaux, toujours si bien venus!
Moi, de mes vers aucuns ne seront retenus,

Ta part est la meilleure! Une humble paquerette,
Quelque imitation d'une simple fleurette,
Faites pour ses autels, plairont mieux au Seigneur
Que les vers inspirés du plus sublime auteur;
Que sera-t-il des miens, qu'un dédaigneux sourire
Pour l'auteur féminin qui s'avise d'écrire,
Hélas! atteint parfois? — Toi tu louais mes goûts,
Mes travaux, et pour eux tu te montres jaloux.
Si d'écrire, ta voix m'avait fait la défense,
Peut-être j'eus tenté la désobéissance:
Je dis peut-être, — car il faut se souvenir
Qu'à nos maris, Saint-Paul nous a dit d'obéir.....
Mais toi, loin d'arrêter ma muse dans sa marche,
Trop craintive colombe errante au bord de l'arche,
L'encourageant plutôt, tu lui disais d'oser,
Et ma main sur la lyre osa donc se poser!

Oh! qu'ils sont déjà loin tous ces essais d'étude
Qui venaient embellir ma chère solitude,
Beaux jours que je passais en studieux loisirs,
Sans rêve ambitieux et sans bruyants plaisirs,

Ni songes d'avenir où parfois on se leurre
Dont l'espoir décevant n'amène jamais l'heure!
Et moi, qui te voyais suivre mon jeune essor,
J'enviais des succès pour mieux te plaire encor:
Peut-être ils sont venus, si j'en crois tel poète
Qui de fleurs, de lauriers daigna parer ma tête;
Et mes riches albums où maint et maint auteur
A signé d'un grand nom son hommage flatteur;
Oui, cet encens m'est doux, que Dieu me le pardonne!
Mais n'as-tu pas ta part des fleurs de ma couronne?
Biens et maux entre nous par un heureux retour
Ne sont-ils pas à deux depuis le premier jour?

Pourtant si par hasard quelque fâcheux se pique
De censurer à tort, rions de sa critique
Et pour lui, retournons un vers si répété:
Un sot depuis Adam fait-il majorité (1)?
Pour m'aguerrir, ainsi me disait *Lamartine*,

(1) Les sots depuis Adam sont en majorité.
CASIMIR DELAVIGNE.

Et mes maîtres aimés *Ancelot* et *Saintine*.
Méditant leurs leçons, de retour au *Baudry*
J'oubliais, en rêvant, l'envie au cœur aigri.
Laissons donc les censeurs, si plus d'un s'en amuse,
Critiquer les dessins, l'imprimeur et la muse;
Seulement je voudrais, voir par occasion,
Ce qu'a produit de mieux leur plume ou leur crayon.
Après moi, si mon œuvre est vendue à la livre,
Du moins nul ne dira : — C'était un mauvais livre;
Car je n'ai pas vanté les scandales du jour
Et mon vers, aux méchants, n'a jamais fait la cour.
Toi qui n'as pas troublé mes goûts de poésie
Ni mon amour des arts, oh! je te remercie.

Jules, nous parcourons la dernière saison,
Le soleil de nos jours s'abaisse à l'horizon,
Sur nos têtes la mort étend de près son aile:
Car je le sens déjà, parfois mon pas chancelle,
Et pour nous rajeunir point de petits enfans
Mêlant leurs frais baisers à nos longs cheveux blancs,...
Et rien derrière nous venant à disparaître

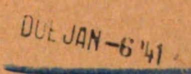
Qu'un triste et froid tombeau, qu'ombragera peut-être
Un modeste laurier, et le doux souvenir
De tes nombreux bienfaits légués à l'avenir;
Car, pour te consoler, soulageant la misère
Tu passes doucement faisant du bien sur terre,
Ta main sème l'aumône à tant de malheureux!...
Ami, les jours mauvais sont allégés à deux,
Nous souffrons, nous prions, nous espérons ensemble,
Mêmes regrets au cœur!... Ici tout nous rassemble;
Mais aussi ne va pas avant moi t'absenter:
Fais lui de bien longs jours, mon Dieu! sans les compter.

A toi mon dernier vers, sur la page choisie:
Jeune encor par le cœur et par la poésie,
Jusqu'au jour qui viendra cesser de m'animer
Je sens que je serai jeune encor pour t'aimer.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.


DUE JAN -6 '41



